



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





MEHEGF II,

Guillaume Alexandre



Jan Mehegan

C24 / HIC4

100 - - C117

370

EDUARDO VALLÉS



CONSIDÉRATIONS

SUR LES

RÉVOLUTIONS

DES ARTS.





MEHEGAN,

Guillaume Alexandre



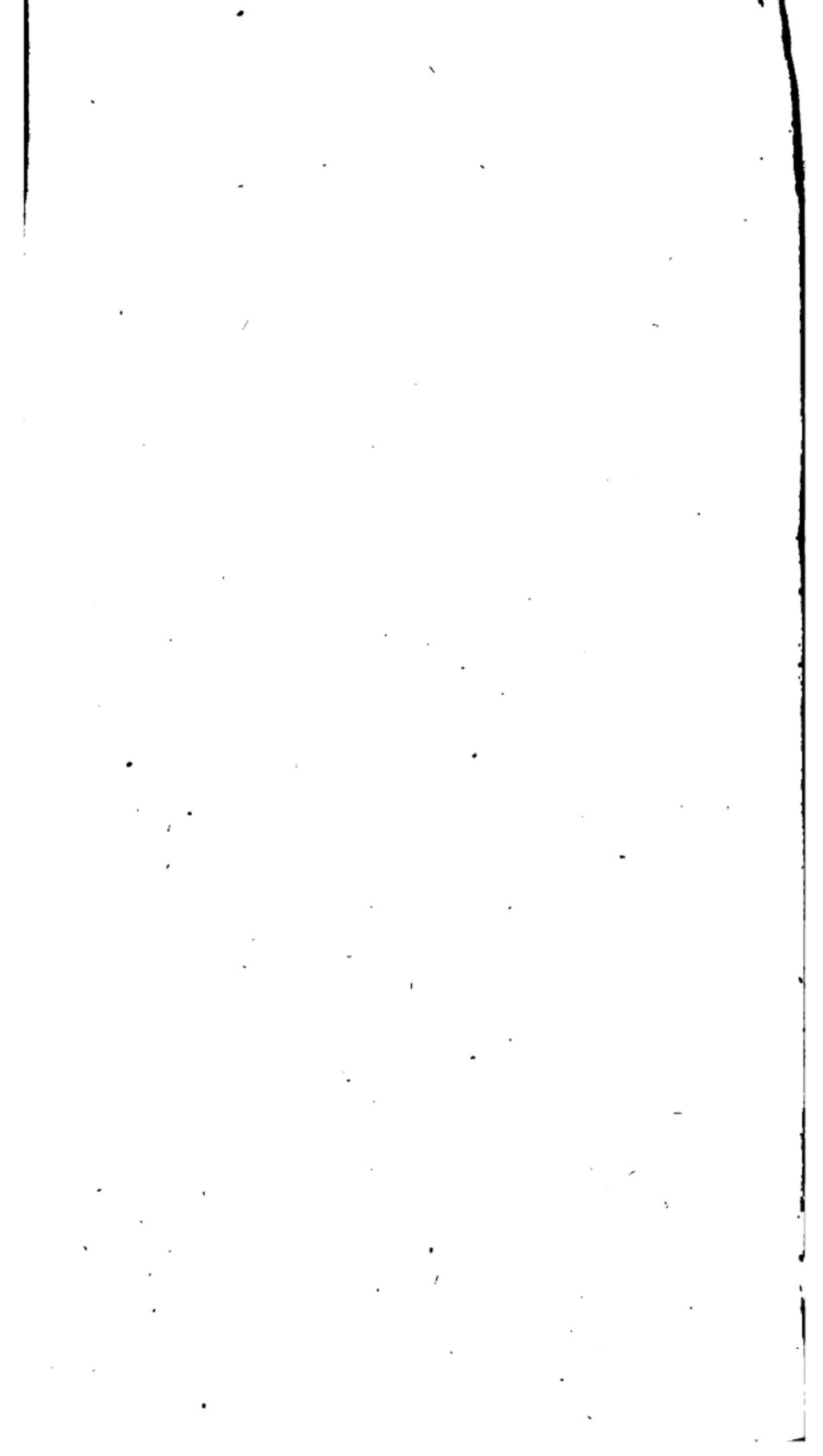
Jan Meligan

C24 / H14

100 - - C117

370

EDMOND WALLACE

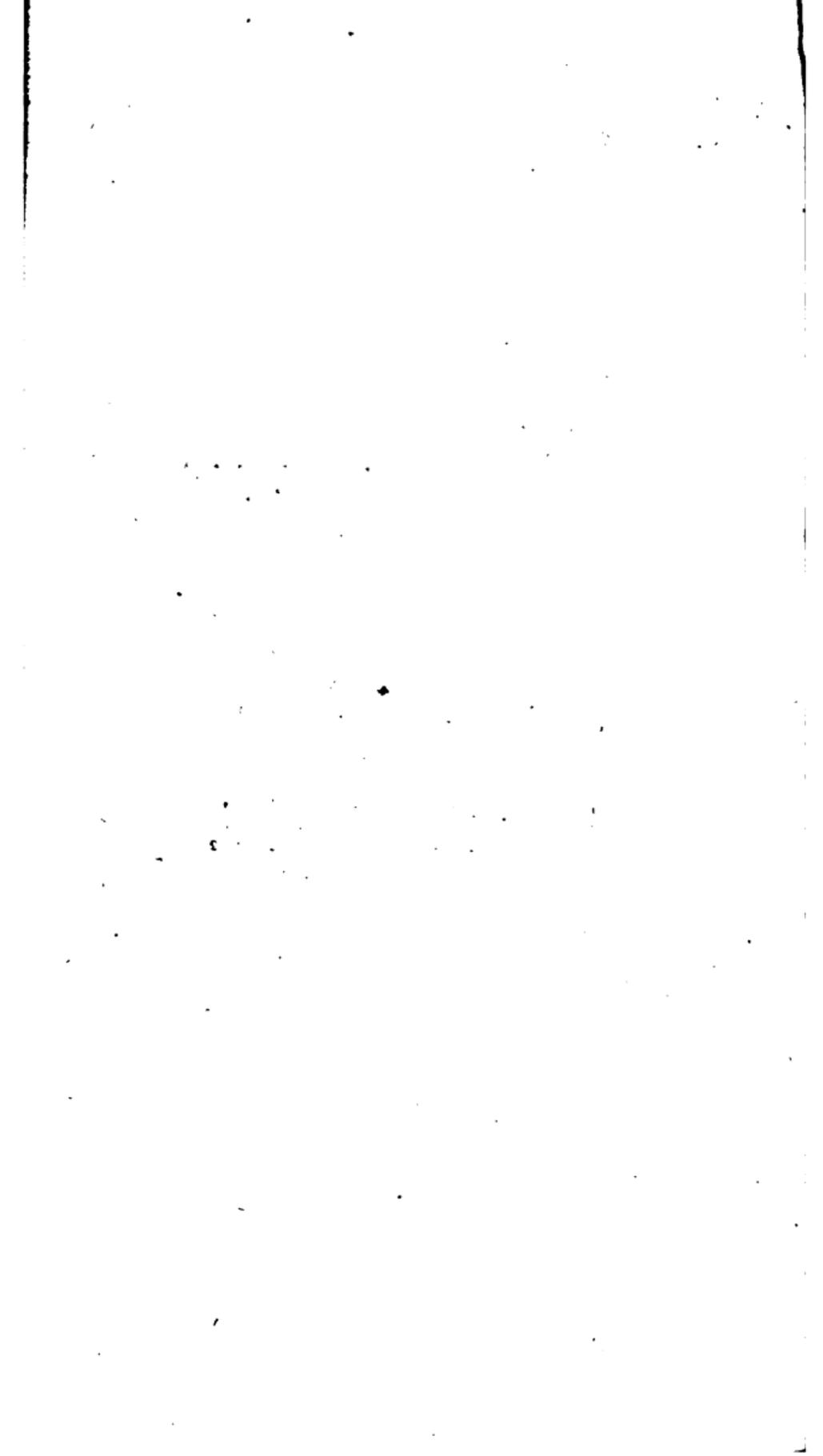


CONSIDERATIONS

SUR LES

RÉVOLUTIONS

DES ARTS.



CONSIDÉRATIONS
SUR
LES RÉVOLUTIONS
DES ARTS,

DÉDIEES à Monseigneur le Duc
D'ORLÉANS, premier Prince du
Sang.

Guillaume MEHEGAN

*Separat hoc nos
A grege mutorum; atque idem venerabile Soli
Sorsiti ingenium. Exercendis Artibus apti
Sensum à Cœlesti dimissum traximus arce.*
Juv.



A P A R I S,

Chez PAUL-DENIS BROCAS, Libraire,
rue S. Jacques, au Chef S. Jean.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





A MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE

DU SANG.



MONSEIGNEUR,

*Je dois tout à votre Auguste
Pere. Ce Prince, le modèle des
Grands & l'espoir des malheu-
reux, daigna jeter les yeux sur
les enfans d'un Officier qui, sui-
vant les traces de ses Ancêtres*

x E P I T R E.

*dans la carrière de la guerre ,
avoit acquis quelque gloire , &
perdu la fortune. Mon éducation
fut le premier de ses bienfaits. De-
puis ce tems , il est peu de mes
jours qui n'ayent été marqués par
ses graces.*

*C'est à ce titre , MONSIEUR,
que j'apporte à vos
pieds ce tribut de la Reconnoissan-
ce. L'essai qu'elle vous consacre ,
présente à vos regards les Révolu-
tions des Arts que vous aimez, les
portraits des Princes vertueux que
vous imitez , les éloges d'une par-
tie de cette foule de Rois , & de
Héros dont vous sortez.*

Je suis , avec le plus profond respect ,

MONSIEUR ,

**Votre très - humble &
très-obéissant Serviteur ,
DE MEHEGAN.**



P R É F A C E.



L'HISTORIEN & le Spectateur des causes, travaillent sur les mêmes objets, se proposent le même but, & ont des caractères tout différens. L'Historien narre presque toujours, & réfléchit rarement : le Spectateur réfléchit presque toujours, & ne narre que rapidement. Le premier ne réfléchit jamais que pour jeter plus de jour sur les faits : le second n'effleure les faits que pour porter plus de jour sur les réflexions. L'un choisit avec jugement ses maté-

xij P R E F A C E.

riaux, & les arrange selon l'ordre des tems : l'autre en considère attentivement les faces les plus cachées, & les place dans l'ordre naturel des choses. L'un est un machiniste qui présente sans cesse une suite de Spectacles frappans : l'autre est un connoisseur qui fait remarquer les beautés & les défauts ; & qui indique sans cesse des conjectures utiles pour la perfection de l'Art.

Dans tous les siècles, des Génies éminens ont recherché avec fruit les causes des révolutions des Empires. Rien n'afermit mieux les trônes que la connoissance des vices qui les ont renversés. On examine ici

P R E F A C E. xiiij

les causes des Révolutions des Arts; & cette connoissance nécessaire pour leurs progrès, n'est pas inutile aux Empires. La Politique & les armes défendent, & conservent l'Etat; les Arts le font fleurir & respecter. La Politique & les armes rendent le citoyen riche & tranquille; les Arts le rendent éclairé & heureux.

Les succès des esprits excellens qui auroient tenté la même carrière, ne seroient point une raison contre ce foible Essai. Il n'en est pas des Considérations comme de l'Histoire. L'Histoire n'offrant qu'un certain nombre de faits intéressans, une de ses parties peut

xiv *P R E' F A C E.*

être traitée par un Génie heureux qui l'épuise & rende par conséquent inutiles les travaux de ses successeurs. Le fond des Considérations est inépuisable, parce que les faces des objets sont infinies. Les Spectateurs, quelque nombreux qu'ils soient, ne peuvent se nuire. Ils peuvent toujours espérer de trouver des rapports nouveaux : Ils ont même un moyen de s'en assurer ; c'est de ne copier jamais. On est sûr d'être neuf, quand on ne pense que d'après soi-même.

Voici les principaux objets de ces Considérations : la liaison des Empires avec les Arts ; & les réciproques influences des uns & des autres ; les causes

qui les ont donnés à un Peuple, & celles qui les lui ont ravis; les sources de leur renouvellement chez quelques-uns; le degré où ils ont été élevés, ou abaissés chez tous: l'exacte connoissance des hommes puissans qui les ont protégés: la juste estimation des hommes de génie qui y ont excellé: quelques traits légers, propres à caractériser les hommes d'esprit qui y ont réüssi: enfin un examen rapide de la nature des différens genres de littérature; un petit nombre d'observations sur les défauts qui pourroient nuire aux progrès de nos jours; & quelques conseils pour remédier à ces vices, & augmenter les succès.

xvj P R E F A C E.

On a divisé ces Considérations par âge. L'Age ne signifie point ici ce cercle étroit d'années où l'avare Nature a renfermé notre vie si courte par elle-même , si longue par nos douleurs : ce mot désigne une suite non interrompue , d'Artistes & de Protecteurs , pendant laquelle les Arts ont resté à peu près dans le même point. Ainsi les époques des âges sont prises des Princes qui les ont fait renaître , ou des Artistes illustres qui y ont ajouté une nouvelle gloire.

Chaque âge est presque toujours indiqué par les noms du Protecteur le plus généreux , & de l'Artiste le plus célèbre , qui
ayent

P R E' F A C E. xvij

ayent fleuri dans sa durée. On n'a dérogé à cette loi, que quand l'âge n'en offroit aucuns dignes d'être inscrits dans les Fastes des Lettres. Parmi les Artistes, quand le mérite a été égal, on a toujours préféré le Philosophe. Un grand Poète est au-dessus d'un Philosophe médiocre; mais au-dessous d'un excellent. La Vérité étant le plus riche trésor des hommes, ceux qui la trouvent, en sont incontestablement les premiers.

On a suivi l'ordre Chronologique dans la distribution des âges : dans leur détail, on l'a entièrement négligé. Ce n'est point ici une histoire, l'esclave des dates & des faits; mais un

xviiij *P R E F A C E.*

ensemble de Considérations où l'on peut choisir les faits, où l'on doit négliger les tems.

On a passé rapidement, ou l'on s'est tû tout-à-fait sur les objets, lorsqu'ils ont paru éclaircis par d'autres : car, à quoi bon faire plus mal, ou copier ?

On s'est arrêté un peu sur les derniers siècles ; parce que, quoique les Lettres nous naturalisent dans tous les lieux & dans tous les tems ; cependant les exemples domestiques & contemporains ; frappent davantage, & offrent des modèles plus relatifs.

Il ne reste qu'à justifier la hardiesse dans les jugemens. En eut-elle produit de faux, elle

est toujours louable & nécessaire. Ce seroit détruire les Lettres , que de donner des limites à la censure polie. Le respect aveugle pour les Auteurs célèbres , étoufferoit le génie , & ne produiroit qu'une méprisable médiocrité : la licence , dans les jugemens , donne l'essor à l'ame , & fait naître les talens supérieurs. Il est essentiel pour les succès , que le dernier Ecrivain ait droit d'accuser le premier. On a vu des hommes bornés , indiquer les défauts des plus éminens , & guérir ainsi la contagion que l'autorité avoit fait naître. Chapelain a servi Corneille & la France , en critiquant le Cid. En un mot , la

xx P R E F A C E.

République des Lettres est une Démocratie. C'est la détruire que d'ôter à ses membres la liberté de prononcer sur ses chefs. Il faut que le plus vil citoyen ait contre Aristide le droit de l'Ostracisme : il faut que le plus lâche soldat, en suivant le char de Paul-Emile, puisse chanter les fautes du Triomphateur.





T A B L E

DES AGES.

PREMIER Age. *800. ans avant*
JESUS-CHRIST. Page 15.
Licurgue , Homere.

Second Age. *600. ans avant J.C.* p. 25.
Solon , Sapho.

Troisième Age. *500. ans avant J.C.* p. 32.
Périclès , Socrate , Alexandre.

Quatrième Age. *300. ans avant J. C.*
p. 36,
Philadelphie , Archimede.

Cinquième Age. *250. ans avant J. C.*
p. 38.
Scipion , Ennius.

Cesar , Ciceron. p. 42.

Sixième Age. *Siècle de J. C.* p. 55.
Auguste , Virgile.

Septième Age. *Second Siècle.* p. 65.
Trajan , Antonin.

Huitième Age. *Quatrième & cinquième Siècles.* p. 70.
Julien , S. Chrisostôme.

Age d'ignorance. *6. 7. 8. Siècles.*
p. 75.

Neuvième Age. *Neuvième Siècle.* p. 90.
Charlemagne.

Dixième Age. *Dixième & onzième Siècles.* p. 99.
Les Arabes. Almanzor.

Onzième Age. *Douzième Siècle.* p. 110.
Les Croisades.

Douzième Age. *Treizième Siècle.* p. 121
Les Scholastiques.

Treizième Age. *Quatorzième & quinzième Siècles.* p. 129.
Les Humanistes. Sixte IV. Pogge.

Quatorzième Age. *Quinzième & seizième Siècles.* p. 139.
Leon X. Le Tasse.

D E S A G È S. xxiij

Quinzième Age. *Dix-septième Siècle.*

Richelieu , Descartes. p. 162.

Seizième Age. p. 171.

Louis le Grand , Neuton.

Dix-septième Age. *Dix-huitième Siè-
cle.* p. 193.

Pierre le Grand , Léibnitz.

Dix-huitième Age. p. 203.

Louis XV. Frederic.

REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE.

p. 253.

LETTRE SUR L'ÉDUCATION
DES FEMMES.

DIALOGUE.

Fautes à corriger.

- Page 14. *ligne* 14. ou on , *lisez* ou l'on.
Pag. 36. *lig.* 21. les , *lis.* ses.
Pag. 51. *lig.* 14. de ces grands , *lis.* des
grands.
Pag. 53. *lig.* 22. l'éducation de , *lis.* l'édu-
cation reçue de.
Pag. 55. *lig.* 10. fit , *lis.* fait.
Pag. 72. *lig.* 11. raison , *lis.* religion.
Pag. 139. titre , *Douzième & quinzième* , *lis.*
Quinzième & seizième.
Pag. 145. *lig.* 2. & 3. hommes détournés
par . . . farude , *lis.* hommes , détournées
par . . . fraude.
Pag. 151. *lig.* 10. Divinité des , *lis.* Divi-
nité , des.
Pag. 154. *lig.* 2. le premier qui , *lis.* le pre-
mier pays qui.
Pag. 155. *lig.* 11. tout autre , *lis.* un tout
autre.
Pag. 165. *lig.* 22. la rendirent , *lis.* ils la
rendirent.
Pag. 187. *lig.* 21. nuances , *lis.* nuances.
Pag. 194. *lig.* 17. moissona , *lis.* moissonne.
Pag. 234. *lig.* 16. douceur ne , *lis.* douceur de.
Pag. 242. *lig.* 16. a vérité , *lis.* la vérité.

CONSIDERATIONS



CONSIDÉRATIONS
S U R
LES RÉVOLUTIONS
DES ARTS.



L'ART est l'union de plusieurs réflexions , dont l'enchaînement tend à un but utile ou agréable.

L'instinct dans les animaux est éclairé : il les dirige sûrement au but qui leur convient. Dans les hommes il est aveugle ; il ne fait qu'indiquer le besoin. La raison en cherche l'objet par le secours des réflexions incertaines & défunies ; & l'art rassemble ces réflexions , pour procurer plus vite & plus

sûrement l'objet que demande l'instinct.

L'homme est une machine organisée où préside une intelligence. Tous les Arts tendent à ce double rapport. Les uns ne regardent que la machine ; les autres seulement l'intelligence ; d'autres enfin regardent en même tems & la machine & l'intelligence. Les premiers s'appellent *Arts Mécaniques* ; les seconds , *Sciences* ; les derniers , *Beaux-Arts*.

On demande ordinairement , & on recherche laborieusement l'époque de la naissance des Arts. Elle égale l'origine du monde. Les besoins , l'utilité ; les douleurs, les plaisirs ; le desir de sçavoir , le penchant à imiter les firent éclore avec l'Univers. Les nombreux fléaux qui affligent l'humanité , ont forcé de tout tems les hommes à chercher des secours qui en réparassent les foiblesses , ou qui en adoucissent les disgraces. De tout

tems les désordres qui pouvoient naître des passions , ont engagé les sociétés naissantes à former des conventions sages qui en réglassent la vivacité, ou qui en réprimassent l'injustice. De tout tems des esprits ardens qui avoient intérêt de persuader les autres , ont usé de ces tours vifs , & de ces images frappantes que leur fournissoit une féconde imagination. De tout tems des esprits délicats ont exprimé leur joye par des expressions vives & concises , accompagnées d'une cadence marquée , & d'une harmonie particuliere. Le plaisir qu'éprouvoient nos premiers peres à entendre les chants dont retentissoient , au retour de l'Astre du jour , les bois qu'ils habitoient , fit trouver cet Art enchanteur qui regne si agréablement sur nos oreilles. La douce satisfaction que donne la vûe de la nature , les engagea à tracer par des couleurs confuses les objets qu'ils admiroient ; &

4 *Considérations.*

leur main grossière ébaucha sur une vile argile les traits informes par lesquels l'amour voulut exprimer la beauté. De tout tems, des génies contemplatifs ont été frappés des Phénomènes & de l'arrangement de cet Univers, & en ont recherché par de sublimes travaux ou les obscurs effets, ou les causes impénétrables. Heureuse vanité, source féconde de cette multitude d'Arts, qui paroissant spéculatifs, semblent n'offrir que peu d'avantages, mais qui par l'élévation ou la justesse qu'ils donnent à l'esprit, procurent cependant de si grandes utilités !

Par tout l'utilité des Arts ou leurs graces leur ont gagné des ames délicates qui les ont aimés, & des ames fortes qui les ont cultivés. Par tout leur paisible obscurité ou leurs vives lumieres ont suscité des ames foibles qui les ont négligés, des ames grossières qui les ont dédaignés, des ames vi-

Considérations.

cieuses qui les ont persécutés. Dans le plus grand nombre des Peuples , l'indigence & la discorde , la licence & l'esclavage en ont étouffé les germes. Dans quelques Nations , un esprit inventif , une heureuse abondance & une sage liberté ont laissé à des génies éminens la facilité de cultiver ces plantes délicates , & d'en tirer ces fruits précieux qui ont fait le charme du monde , & ajouté une gloire si aimable à leur Patrie.

Comme les besoins du corps sont plus pressans & nous frappent davantage , les Arts ont été perfectionnés plus vite , à proportion qu'ils avoient plus de relation avec lui. Ainsi l'Agriculture a précédé les beaux Arts , & les beaux Arts ont précédé la Philosophie. Entre les beaux Arts mêmes , ceux qui approchent le plus de nos sens , ont réussi plutôt. Ainsi l'Architecture a fleuri avant la Sculpture ; & celle-ci avant

6 *Considérations.*

la Peinture. Le monde avoit des chefs-d'œuvres dans les deux premiers genres, tandis que l'Art des couleurs étoit en enfance.

Les progrès de l'Eloquence, de la Poësie & de toutes les sciences ont été encore plus lents. Outre la raison précédente, un obstacle particulier en rendoit les succès impossibles.

Les Arts ne se perfectionnent que par la suite des réflexions de plusieurs âges. Le pere transporte son fils au point où il étoit resté : le fils ajoute un second espace, & place à son tour, au terme de sa course, la génération suivante. Cette génération en fait autant pour celle qui la remplace, jusqu'à ce qu'en avançant toujours peu à peu, on soit parvenu à l'extrémité de la carrière. Mais pour cela, il faut que les monumens des siècles précédens subsistent, afin qu'ils indiquent au siècle qui suit, le point où l'on est parvenu.

L'Eloquence , la Poësie , & toutes les sciences ont été privées long tems de cet avantage. On n'avoit aucun moyen d'en transmettre les travaux à la postérité. Les progrès des peres se perdirent donc pour les enfans , jusqu'à ce qu'on eut trouvé l'art de rendre la pensée sensible. Alors les Peuples les plus éloignés furent en état de se communiquer leurs réflexions ; & les peres du sein du tombeau , instruisirent la postérité la plus reculée.

Il y a apparence que l'on commença à se servir d'hieroglyphes. Ces images des objets que l'on veut faire connoître aux autres , sont en effet la maniere la plus naturelle d'exprimer ses pensées. Aussi n'est-il point de Peuple , quelque sauvage qu'il soit , qui n'en ait quelqu'espece. Mais ce moyen bon peut être pour des Peuples voisins de la ligne où l'imagination plus vive se présente aisément les choses dont elle

apperçoit les images , n'a pas le même avantage pour les nations moins éloignées du pôle , où l'esprit plus lent donne une mémoire moins nette & moins active. D'ailleurs les hyéroglyphes ont le défaut de ne se ployer que difficilement aux nuances délicates ; & ce sont ces nuances qui donnent la perfection aux Arts.

Ils languirent jusqu'à ce qu'on eut trouvé cette méthode prompte & facile de signifier tout par des caracteres qui ne signifient rien ; & qui ne représentant d'eux-mêmes aucune idée , sont par cette raison susceptibles de se ployer à toutes.

L'Egypte & la Chaldée sont dans notre hémisphere les premiers Pays où l'on trouve l'écriture telle que nous l'avons à présent. C'est aussi là que l'on voit commencer toutes les Sciences , & les beaux Arts fleurir pour la première fois : c'est là que l'on commence à découvrir

Considérations. 9

quelqu'Astronomie : c'est là que l'on voit quelques vestiges de la Médecine : la Géométrie trouva ses premiers calculateurs à Memphis : le Magisme , cette Religion si mal connue , la plus respectable de toutes les fausses , prit naissance dans les Plaines de Babylone : les Annales de ces Pays embrassent le plus de siècles , & offrent les époques les plus reculées : leurs Loix sont les premières que l'on connoisse dans l'Univers ; & les monumens qui embellirent les rives de l'Euphrate & du Nil , firent encore la merveille des siècles les plus éclairés. Enfin Zoroastre & Hermès sont les premiers Scavans dont s'honore l'histoire des Arts ; comme Semiramis & Sesostris sont les premiers héros protecteurs à qui ils doivent leur hommage.

L'extrême fertilité du sol , qui laissoit aux cultivateurs de ces heureuses régions le loisir de penser , fut la cause

de cet avantage ; & la tranquillité de l'esprit que l'abondance & la gloire donnoient à ces Nations , le principe de leurs succès.

Il est difficile de fixer exactement le degré où ils furent portés ; peu de monumens nous les indiquent. On a cependant une présomption de beaucoup de poids : c'est l'admiration que les siècles suivans ont eue pour l'Assyrie , & sur tout pour les beaux jours de l'Egypte. Vous les voyez frappés de sa sagesse , & applaudir à la beauté de ses Loix. Les Peuples les plus polis y vont chercher des règles de mœurs ; & les plus grands Philosophes y puisent les lumieres & les vertus. Les Livres de Moïse en font une nouvelle preuve. En effet , indépendamment de l'inspiration divine , on trouve dans beaucoup d'endroits une force & des beautés qui indiquent un esprit cultivé ; & leurs Auteurs ne s'étoient instruits qu'en Egypte.

Considérations. I I

L'Art de l'écriture resta long tems tenfermé dans l'Égypte & dans l'Asie ; & l'Europe l'ignora. Les mers qui séparoient ces parties du monde , rendoient la communication impossible. La navigation étoit inconnue ou trop grossière pour qu'on osât s'exposer si loin. Mais lorsqu'elle eut été inventée ou perfectionnée , le commerce s'ouvrit entre les différentes parties de la Terre ; & les découvertes de l'une passèrent jusqu'aux extrémités de l'autre.

Les Phéniciens sont la première Nation Maritime que nous offre l'Histoire. Ces Peuples unirent les premiers l'Europe à l'Asie par le commerce : ils transmirent à l'une les inventions de l'autre , & parmi elles l'écriture qu'ils avoient puisée chez les Égyptiens. Bienfait du transport qui leur valut la gloire de l'invention.

La Grèce fut le premier Pays de

Pl *Considérations.*

l'Europe à qui cette découverte fut
communiquée : elle y causa une révo-
lution totale qui tourna au profit du
Génie & des Arts.



P R E M I E R A G E .

800. ans avant JESUS-CHRIST.

LICURGUE, HOMERE.

LA Grèce , avant la connoissance de l'écriture , étoit , comme toutes les autres parties de l'Europe , esclave , ignorante & barbare.

L'impossibilité de fixer des conventions sages que toute une société pût connoître facilement pour éviter ou décider les disputes de l'intérêt ; cette impossibilité , dis-je , menoit nécessairement à l'un de ces deux partis ; ou de laisser regner une entière licence , ou de remettre la décision de tous les débats au jugement d'un ou de plusieurs hommes , qu'il falloit armer d'une autorité sans bornes ; c'est-à-dire , qu'il falloit choisir entre l'Anarchie & le

Despotisme. Comme ce dernier avoit un peu moins d'inconvéniens , on s'y étoit arrêté. Mais lorsqu'on eut trouvé un moyen facile de peindre la raison & de la rendre visible; que par conséquent chaque citoyen put aisément connoître les règles dont on étoit convenu; qu'ainsi le coupable ne pût s'excuser sur l'ignorance & l'arbitre alléguer l'oubli; alors l'amour de la liberté immolé à la crainte de la licence , reprit ses droits dans les cœurs des Grecs ; & bientôt après , ou l'on bannit entièrement les Maîtres , ou on les réduisit à la sage modération des Monarques. Alors une honnête confiance regna à la place d'une timidité servile. Les ames furent élevées. On pensa plus , & plus noblement. L'industrie qui ne fut plus gênée, amena l'abondance , & celle-ci le loisir & les Arts.

Pour comble de bonheur , il parut , peu de tems après , un de ces Génies

rare capables de ranimer les autres, & destinés à leur servir de modèle.

On doit mettre une grande différence entre Homere & ses Ouvrages. L'Iliade & l'Odyssée sont remplies de foiblesses & de puérilités : il faut être bien aveugle pour n'en pas convenir ; mais il faut y voir peu pour ne pas s'appercevoir que ses défauts sont les défauts du tems, les effets nécessaires de l'enfance où Homere a trouvé la raison ; que dans tout ce qui étoit à la portée du Génie de son âge, il éclate de sublimes beautés ; qu'il a aggrandi l'imagination de ses contemporains ; qu'il leur a montré des idées nouvelles, & fait sentir une harmonie inconnue ; qu'enfin c'est à lui que sa Patrie est redevable de la naissance de ce goût qu'elle a porté dans la suite si loin, & transmis à tous les autres Peuples.

Ce Poëte est en effet le Patriarche de la Littérature ; & cette idée qui naît

de ses Ouvrages , est démontrée par ce qu'on découvre dans le tems qu'ils furent connus. On voit alors l'Esprit humain s'élever , le germe des sciences se développer , tous les Arts tentés , & quelques-uns perfectionnés. L'Iliade & l'Odyssée étoient des Phénomènes pour ce siècle. La force des pensées , le charme des images , la douceur de l'harmonie enchanterent tous les Grecs. On veut toujours imiter ce qu'on admire. Ceux qui se crurent assez de forces pour marcher sur les pas de ce grand homme les éprouverent. Quelques-uns se firent avec succès : on leur applaudit. Les éloges qu'on donne à un Artiste qui réussit , sont un moyen infailible de lui faire des rivaux. Il en nâquit en foule ; & dans ce grand nombre il y en eut d'excellens. Un Art qui réussit attire tous les autres , parce que ceux qui ne se sentent pas des dispositions pour les cultiver , jaloux cependant

pendant de la gloire qu'on y acquiert ,
cherchent à en mériter une semblable
en s'ouvrant des routes différentes.

Hésiode , bien inférieur à Homere ,
grand cependant lui-même , jetta dans
ses tableaux de la vie champêtre , des
grâces riantes , & des fleurs que la faux
du Temps n'a pas encore moissonnées.
Les autres genres de Poësie étoient lan-
guissans. Tous les beaux Arts commen-
çoient à être ébauchés par des crayons
timides. Le germe des sciences se dé-
veloppoit à peine sous les foibles mains
qui les cultivoient. La seule Jurispru-
dence prenant déjà un essor sublime ,
faisoit sentir aux hommes tous les avan-
tages d'une société établie sur ses prin-
cipes. Licurgue , le plus étonnant des
Législateurs , offrit dans cet âge le spec-
tacle unique d'une Ville libre & tran-
quille , où tous les Citoyens égaux ne
connoissoient de distinction que le mé-
rite éminent ; & où ce mérite , plus

fréquent que par tout ailleurs , n'avoit pourtant d'autre égouillon & d'autre prix que l'admiration.

On ne peut nier cependant que dans toutes les Loix que reçut la Grèce alors , il n'y eut quelque chose de dur & même de féroce ; mais il faut observer les circonstances du tems où les Législateurs les portoient. Les Peuples grossiers jusqu'alors , sortoient à peine de leur barbarie. Accoutumés à un lâche esclavage , ou à de perpétuels brigandages , des Loix douces n'auroient point corrigé les mœurs. C'étoient ou des animaux stupides à qui il falloit montrer durement les routes de la vertu ; ou des lions féroces qu'il étoit nécessaire de charger de chaînes pesantes.

On les rendit plus légères à mesure que le tems amena un changement dans les caractères. Il fut rapide. Cette nation étoit naturellement ingénieuse & douce. Les Arts y portoient tous les

jours une nouvelle clarté ; & la Religion formée vraisemblablement dans cet âge , étoit une nouvelle source de lumière & de vertu.

On se représente ordinairement la Mythologie comme une Religion bizarre : elle mérite ce titre , si on la considère mêlée avec toutes les Fables dont le peuple & quelques Poètes l'ont défigurée : mais prise en elle-même , elle est peut-être le chef-d'œuvre de l'imagination humaine.

Qu'est-ce en effet qu'une Religion qui présente la Divinité dans tous les objets que nous offre la nature ; qui nous montre ses caractères dans les plus ingénieuses allégories ; qui nous peint ses bienfaits sous les plus gracieux emblèmes ; qui nous trace nos devoirs sous les plus nobles & les plus frappantes images ?

On se révolte contre cette foule de Dieux que semble enseigner la Mytho-

logie : il s'en falloit bien cependant que ses Auteurs fussent Politheïstes : ils étoient Philosophes ; & il est démontré que l'unité d'un Dieu a toujours fait la base de la Religion des sages. Ces Dées si nombreuses n'étoient qu'autant d'attributs personifiés , autant de miroirs ingénieux , où des Génies élevés faisoient réfléchir les idées qu'ils avoient conçues de l'Être suprême & de la nature , trop éclatantes pour être apperçues en elles-mêmes par les yeux ordinaires.

2. Vouloient-ils enseigner au peuple l'éternité de Dieu & cette Providence immuable créatrice du monde , & motrice de ses ressorts ? c'étoit un destin dont l'existence se perdoit dans l'abîme des tems , un destin inflexible dans ses decrets , comme immuable dans son essence , prévoyant tout , ordonnant tout , soumettant tout.

3. Vouloient-ils montrer la puissance

de l'Être suprême ? C'étoit Jupiter pere des Dieux, si grand que rien même ne pouvoit être le second après lui : Jupiter regnant dans la partie la plus élevée des Cieux, sur un trône entouré de la Majesté ; la foudre à la main, la mort & la terreur à ses pieds ; voyant tout d'un coup d'œil ; remuant tout avec un signe ; confondant tout d'un seul regard ; animant tout d'un seul mot.

Vouloient-ils peindre Dieu regnant sur les flots ? C'étoit Neptune armé d'un trident, traîné par les Monstres de la mer, volant sur les ondes irritées, soulevant les vagues à son gré, ou calmant les orages par sa seule présence.

Quand ils montroient dans la nuit du tombeau un Juge équitable donnant le prix à la vertu, & les peines aux crimes, si souvent refusées dans la lumière du jour ; c'étoit Pluton, ou-

vrant d'un côté des gouffres de feux , animant d'horribles & impitoyables Furies hérissées de serpens , & armées de fœiets vengeurs ; de l'autre conduisant l'Innocence dans des plaines fertiles sous des climats heureux , à l'ombre des plus rians bocages , toujours verts , toujours tranquilles , toujours retentissans des sons les plus harmonieux ; toujours embellis des graces de Flore & des richesses de Pomone.

La Prudence accompagnant une héroïque valeur , c'étoit Pallas sortant armée de la tête de Jupiter. Le féroce courage d'un conquérant injuste ; c'étoit l'insensée Bellone couverte de sang , environnée de flammes , écrasant sous son char les têtes des innocens mortels. La Discorde paroissoit armée de flambeaux & d'un poignard effrayant : l'Amitié étoit environnée de fleurs , & soutenue par la Félicité : les Vautours rongeoient la Perfidie : une douce sé-

rénité annonçoit le calme de la candeur : la Beauté , cet aimable présent du Ciel , & ce charme de la Terre ; c'étoit Venus entourée des Graces , soutenue par les Plaisirs , fournissant des armes dorées à un enfant aimable : le Génie élevant les ames & inspirant les beaux Arts , c'étoit Apollon , le fils le plus cher du plus puissant des Dieux , regnant au milieu des Muses sur un mont toujours verd , & enchantant les mortels par les sons de sa lyre. •

Ainsi toute la nature se peignoit aux yeux des Grecs par cet heureux coloris : toute la nature offroit la Divinité à leurs hommages , ses bienfaits à leur reconnoissance , les vertus à leur amour.

Les Génies s'élevoient par ces images ; les Poësies s'en embellissoient ; les talens s'animoient : tous les ressorts se déployoient , & tous les Arts cultivés avec succès montroient déjà

une perspective brillante. Le Génie étoit encore en enfance, mais dans une enfance mâle qui promettoit une heureuse virilité.



*S E C O N D A G E .**600. ans avant JESUS - CHRIST.**S O L O N , S A P H O .*

LE second Age présente une époque mémorable , celle des sept Sages. C'étoient des Citoyens qui consacroient tous les momens de leur vie à s'éclairer l'esprit , & à se former le cœur. Ils cultivoient toutes les sciences , & même les Arts aimables : mais leur étude avoit deux principaux objets , la nature & l'homme.

On ne doit pas juger des Philosophes par les traits dont le gros des Historiens les a peints. Un Historien dont l'esprit est borné , exprime aisément un conquérant. Il ne s'agit dans ce tableau que d'une suite d'actions frappantes , qui le plus souvent n'exi-

gent dans le Peintre ni élévation ni finesse. Nous avons de bonnes Histoires de révolutions faites par des esprits foibles. Mais faut-il peindre un Politique habile , ou transmettre à la postérité la vie plus intéressante encore d'un Philosophe & d'un Sage? Les nuances déliées qui composent le mérite de ceux-ci, échappent entièrement à un pinceau grossier. L'Artiste qui ne se sent point en état de suivre son héros dans les efforts de Génie , & de le saisir dans ces momens où son ame s'élevoit , abandonne cette partie ; & se contente de se le représenter dans des circonstances communes qui sont à sa portée ; ou même dans quelques foiblesses inséparables de l'humanité.

Jugeons des hommes de génie par leurs travaux , quand ils nous restent , par les lumières qu'ils ont communiquées à leur Pays , & par les respects que leur siècle & la postérité ont eus

pour eux. Ce sont des suffrages qui ne trompent jamais , quand il s'agit d'hommes qui n'ont eu en main ni les peines ni les graces. Un citoyen obscur qui s'éleve est obligé d'arracher les éloges de ses contemporains. Il peut quelquefois les éblouir ; mais le prestige n'est jamais long , & il paye avec usure par de longues humiliations le court plaisir de l'usurpation.

Les Sages de cet âge jouissoient de la plus haute considération : les Rois les invitoient à l'envi , & se félicitoient comme d'un de leurs plus grands avantages , du bonheur de les posséder. Ils les traitoient comme leurs amis , souvent comme leurs Maîtres. Ils ne croyoient point honteux de soumettre les avantages de la fortune à des hommes que la nature avoit placés au-dessus d'eux par le plus bel appanage de l'humanité. Ils les consultoient sans honte ; ils disertoient avec eux sans

présomption ; ils les obligeoient sans orgueil. Ces Sages se montroient dignes de ces égards par leur modestie dans les disputes , leur dignité dans les hommages qu'ils rendoient au rang, & sur tout par une probité délicate qu'ils ne deshonorioient jamais par des noirceurs. Ils croyoient que l'élévation de l'esprit ne donne droit au respect que quand elle est employée à faire le bonheur des autres. Ils se piquoient d'être toujours vertueux & vrais. Aussi ne les voyoit-on jamais commencer par encenser avec bassesse les Grands qui les aimoient , & finir par les déchirer avec fureur.

La Morale & la Poësie Lyrique brillèrent dans cet age. La rapidité de ces progrès vient de ce que l'un & l'autre demandent peu de secours étrangers , & beaucoup de génie naturel. Pour le premier genre , il suffit d'avoir une pénétration vive , une raison

forte , & un cœur droit. Pour le second il ne faut que de l'imagination & du sentiment.

Les Philosophes les plus respectables de ce tems sont Solon , qui donna aux Athéniens des Loix qui firent si long tems leur bonheur : Thalès qui enseigna avec tant de charmes les vertus qu'il pratiquoit avec tant de candeur : Pythagore à qui sa douceur inspira des dogmes moins approuvés par la raison , que justifiés par l'humanité ; illustre encore par les progrès qu'il fit dans les Mathématiques , & les découvertes dont il éclaira cette science naissante.

Parmi les Lyriques , Alcée se distingua par la force ; Anacreon par la finesse ; & Sapho par la peinture de l'amour qu'elle exprima aussi vivement qu'elle le sentit.

Thalès fut celui qui cultiva l'Astronomie avec le plus de succès ; mais

cette science , fille du Temps , rampeoit entre ses mains. Il forma aussi un système du Monde qui a eu le sort des autres , d'éblouir , de faire disputer , de tomber , & de renaître long - tems après , sous des noms nouveaux. Thespis montra le premier l'illusion du Théâtre ; on sçait avec quelle barbarie. On ne voit aucun Orateur illustre de ce tems. Il y avoit peu de Gouvernemens libres ; & c'est cette liberté qui donne la force à l'Eloquence.

L'Histoire cite des morceaux d'Architecture qui indiquent les progrès de cet Art. La Sculpture & la Peinture ne furent pas moins heureuses. Tous les Arts étoient cultivés , & la plupart portés assez loin. On ne peut cependant encore regarder cet âge que comme une aurore , mais une aurore qui annonçoit le jour le plus serein & le plus lumineux.

L'inondation & les ravages des Bar-



Les succès troublèrent les paisibles travaux de la Grece. Les triomphes qui suivirent cet orage, les placèrent au comble de leur gloire. La gloire des armes influe toujours sur celle des Arts ; & parce que l'ame de l'Artiste frappée par de plus grands objets, s'aggrandit avec eux ; & parce que les succès de sa Nation auxquels il n'aura cependant point contribué, ne laissent pas de lui inspirer une confiance, qui toute bizarre qu'elle est, annoblit ses idées.



TROISIÈME AGE.

500. ans avant JESUS-CHRIST.

PERICLÈS, SOCRATE,

ALEXANDRE.

C'est dans le sein des victoires d'Athènes que commence le troisième Age ; cet Age si long , si brillant , le sujet de l'admiration de ceux qui l'ont suivi , l'objet de leur émulation , & la source de leur gloire. Ce fut alors qu'on vit la liberté née du sein des Loix , donner l'abondance , les lumières & la valeur ; une foule de Héros mêlée à une foule d'Artistes dans une Ville qui sembloit composée d'autant de connoisseurs que de citoyens. Ce fut alors qu'on vit les cizeaux des Phidias & des Praxitelles tirer les Dieux & les Graces des marbres les plus durs ;

les fourneaux de Lyſippe forcer les métaux à prendre les fineſſes les plus imperceptibles des traits ; les pinceaux de Zeuxis & d'Apelles colorer l'ame , & fixer ſur la toile ſes mouvemens les plus délicats. Ce fut alors que Thucydide donna à l'Histoire cette noble ſimplicité qui fait ſon caractère ; qu'Iſocrate prêta à l'Eloquence ces graces d'imagination qui flattent les eſprits ; Periclès , ces mouvemens de paſſions qui ſéduiſent les cœurs ; & Demosthènes cette force de penſées qui entraîne la raiſon. Ce fut alors qu'Eschile plaça ſur le front de Melpoméne cette horreur qui trouble ſi agréablement le ſpectateur ; Sophocle , cette fiere majeſté qui les élève ; & Euripide , cette douleur touchante qui leur arrache des larmes ſi douces ; qu'Ariſtophane inſpira quelquefois à Thalie un utile enjouement ; & Ménandre toujours une rare & précieufe vérité de caractères.

Ce fut alors que la raison humaine parut dans toute sa grandeur ; qu'Aristote développa de si solides leçons de politique & de morale ; qu'Anaxagore fonda les profondeurs de la Métaphysique ; qu'Aspasie apprit à son sexe , à dédaigner les préjugés. Ce fut alors que Socrate , le premier des hommes , enseigna avec tant de finesse , d'agrément & de douceur , cette sagesse développée par Platon , avec tant de sublimité.

Les ruines d'Athènes & de Corinthe ont montré long-tems à l'Univers l'ancienne magnificence de leurs Palais & de leurs Temples ; & si le tems nous a ravi les monumens de la Musique des Grecs , ce que l'Histoire dépose unanimement sur les effets de cet Art , fait conjecturer des succès prodigieux.

Ces jours heureux durent jusqu'à la mort d'Alexandre. Ce Prince le plus respectacle de ceux qui ont nui aux

autres; ce Prince qui aimoit les Arts, qui s'y connoissoit, qui les récompensoit avec tant de grandeur; ce Prince-là même leur porta des coups mortels. Pendant qu'il les faisoit monter sur son Char de-triomphe, il leur ravissoit la source de leurs succès, en opprimant la liberté de leur Patrie. C'étoit les soumettre à ses successeurs qui pouvoient ne les pas aimer. En effet, ces Usurpateurs porterent le fer & le feu dans le sein de la mere des Arts, & les forcerent à aller chercher un azile dans des climats qui leur étoient étrangers. Heureusement, après avoir erré quelque tems, ils en trouverent un magnifique à la Cour des Ptolomées; & c'est à cette transmigration, que commence le quatrième âge.



QUATRIÈME ÂGE.

300. ans avant JESUS-CHRIST.

PHILADELPHIE ET ARCHIMÈDE.

CE nouvel âge n'est point aussi beau que le précédent. Ce sont des Plantes arrachées à leur sol naturel, & privées de cette douce liberté, qui seule leur prête leur force & leur éclat. On y trouve cependant encore des hommes excellens ; & le Museum d'Alexandrie n'est point indigne d'être forti du Lycée d'Athènes. On y voit même des genres plus perfectionnés. Théocrite donne à la Pastorale de nouvelles graces. Aristarque montre une critique plus fine & plus sûre. Callimaque fait briller dans les Poésies une légèreté nouvelle ; & dans le même tems, le grand Archimede pénètre en Sicile les

secrets des Mathématiques , & déploye pour sa patrie , toutes les merveilles des forces mouvantes.

Lorsque les Lettres sont fondées sur le goût d'une nation libre , leurs progrès sont certains & durables : mais lorsqu'elles n'empruntent leur éclat que des bienfaits du Prince, leurs succès sont peu surs & chancelans. On les voit trop souvent s'ensevelir avec leur Protecteur. C'est ce qui arriva à Alexandrie. La foible & cruelle postérité de Philadelphe , les dédaigna & leur ravit les honneurs dont ce Héros les avoit comblées : un de ses descendants alla même jusqu'à les hair. Elles fuirent alors de l'Egypte ; & étrangères par tout , elles auroient péri , sans une révolution heureuse , qui leur procura une nouvelle Patrie.



CINQUIÈME AGE.**150. ans avant JESUS-CHRIST.****SCIPION, ENNIUS.**

Rome uniquement occupée de sa grandeur, contente de cultiver l'Art Militaire qui lui en assuroit les projets, dédaigna long-tems, ou plutôt ignora tous les autres : mais le bon sens qui regnoit dans cette nation, étoit un germe de toutes les Sciences, qui ne demandoit qu'une occasion pour se développer. Les guerres de Macedoine la firent naître. La Grece, devenue le théâtre des Conquêtes Romaines, parut à ses Vainqueurs un monde nouveau. Cette foule de Chef-d'œuvres, qui y frappèrent leurs yeux, les enchantâ. La politesse & l'aménité de ce Peuple, leur inspi-

rerent du respect pour lui. Ils apprirent bientôt sa langue, & ils furent encore plus ravis de la sagesse, de la force & de l'harmonie qu'ils découvrirent dans ses Ecrits. Ils sentirent qu'il y avoit un autre mérite que celui de la valeur. Une noble émulation s'empara de tous les esprits. Rome entière se livra au plaisir de penser. En vain le sévère Caton voulut-il s'opposer à cet heureux torrent; il fut obligé lui-même d'en suivre le cours. Les circonstances étoient favorables. On commençoit à jouir d'une tranquillité inconnue jusqu'alors. Carthage expirante délivroit les Romains de l'inquiétude que leur avoit toujours donnée cette redoutable rivale. De plus, celui à qui on devoit ce calme, le Grand Scipion aimoit les Arts & les protégeoit. L'autorité d'un homme si considéré, décida leur sort. On éleva des théâtres; on bâtit des portiques:

on emboucha la Trompette héroïque : on tenta la Saryre ; & l'Eloquence prit dans la Tribune une nouvelle majesté. Ce fût à ce dernier genre qu'on s'attacha le plus. On sent de quelle importance étoit le talent de la parole , dans une Ville où tout se faisoit par la voie de la persuasion. Les Tribuns du Peuple , ces Magistrats dont toute la grandeur dépendoit de le séduire , avoient sur tout intérêt de cultiver un Art qui regne sur les volontés : & les Graques le poussèrent fort loin. Plaute brilla le premier sur la Scène. Plaute qui lui prêta quelquefois d'heureuses plaisanteries , mais qui la déshonora souvent par de basses bouffonneries. Terence lui donna plus de vérité & plus de finesse , mais il est froid & trop uniforme dans ses caractères. Lucile déploya le funeste talent de médire , talent qu'on ignoreroit , sans les témoignages d'un siècle plus éclairé , peu favorables

vorables sur son compte. Enfin Ennius osa suivre les pas d'Homere ; & les fragmens qui nous restent de ce Poëte, montrent quelque force dans le genie, & peu de graces dans le stile.

Ce premier âge de la Littérature latine est foible , si on le met en parallèle avec quelques autres ; mais , considéré en lui-même , & comparé seulement à l'extrême ignorance qui l'a précédé , il est des plus étonnans pour la vivacité des progrès. Il dura peu. Les guerres cruelles de Marius & de Sylla , firent taire les Muses. Comment ces filles de la paix auroient-elles pû faire entendre leurs voix dans un Empire , où la discorde , les crimes & la soif du sang avoient saisi tous les cœurs ? La mort du Dictateur , & la paix rétablie par la prudence de Pompée , ramenerent les Lettres. Cependant l'agitation continuelle des factions différentes ; l'avidité des honneurs ouverts à tous

les Citoyens ; plus que tout cela , le préjugé qui subsistoit toujours contre les Arts , dans une Ville où les armes sembloient l'unique occupation digne d'un Citoyen ; tant d'obstacles les auroient laissés dans une éternelle foiblesse , sans deux de ces hommes faits pour changer les fausses idées de toute une Nation.

CESAR , CICERON.

On sçait jusqu'où Cicéron porta l'Eloquence : les *Verrines* & les *Catilinaires* , montrent toute sa force ; la *Manilienne* tout son Art , & la *Marcellus* toutes ses graces. Il étoit d'ailleurs un excellent homme d'Etat. Les *Philippiques* & plusieurs de ses Lettres , prouvent qu'il étoit l'ame du Senat Romain ; & Salluste , qui n'est pas un témoin suspect , quand il lui est favorable , présente toute la sagesse de

cet Orateur , dans le trouble qui agita son Consulat.

Cicéron étoit un sage ; on découvre dans ses Tusculanes , un esprit élevé , qui sçait apprécier les opinions des hommes. Il étoit Philosophe. Qui jamais a peint avec plus de charmes , les devoirs de la Société ; fixé avec plus d'agrémens , les loix de l'amitié ; donné de plus douces consolations à la vieillesse ? Il n'y avoit point d'Art auquel il ne se connût , & qu'il n'aimât. Tous ses Ouvrages sont pleins du désir d'en avancer les progrès. On le vit en Sicile commencer son Proconsulat , par aller chercher lui-même le tombeau d'Archimède , & s'applaudit de la découverte de ce morceau qui n'avoit que le mérite de lui rappeler un Sçavant , comme de celle d'un précieux trésor.

Cicéron fut encore bon ami, bon frere, père & époux tendre ; & le Citoyen le

zélé. Dans le tems des guerres civiles, il eut la générosité de refuser l'honneur du triomphe, comme peu compatible avec les malheurs de sa Patrie. Heureusement pour les Arts, cet homme réussit & s'éleva, par son seul mérite, aux plus grands Emplois. C'étoit déjà beaucoup, que d'avoir rendu les talens respectables, en les montrant aux Romains, unis aux vertus les plus tendres : c'étoit encore plus de les rendre chers à ce Peuple ambitieux, en montrant qu'ils pouvoient être la route aux honneurs. Pour comble de bonheur, il eut l'occasion de devenir le salut de Rome : c'étoit convaincre ses Concitoyens, que le génie lui seul étoit capable de rendre plus de service que les armes mêmes. Jusques-là, on n'avoit regardé avec admiration, que ceux qui montoient au Capitole, suivis des Princes infortunés dont ils avoient fait les malheurs : on connût alors un nou-

veau genre de gloire , au moins égal au premier : c'étoit inviter cette nation, qui en fut toujours si jalouse , à cultiver les talens qui pouvoient la donner.

Enfin , ce qui mit le sceau au triomphe des Arts , ce fut la conduite même de Cicéron , au plus haut point de son élévation. Loin de les dédaigner comme des amusemens peu proportionnés à la première dignité du monde , ce Magistrat , véritablement grand , continua de les cultiver avec la même application , le même amour , le même respect , que , lorsqu'il étoit obscur habitant d'Arpinas. Il se faisoit un plaisir de les associer à tout son éclat ; & il écrivoit à ses amis , que sa fortune perdrait tout son prix , si les Lettres n'en embellissoient pas la prospérité.

Un autre homme , non moins prodigieux , ne leur prêta pas un moindre appui ; & ce bonheur acheva leur triomphe.

Il est rare qu'une grande ame réunisse une extrême finesse d'esprit. La Sphere, où elle se porte, est trop vaste, pour pouvoir démêler les nuances délicées de ses objets. D'ailleurs la noble confiance, qui naît de cette qualité, les lui fait négliger, ou même dédaigner. Alexandre & Henri IV. soumettoient tout, plutôt par la force de leur courage & l'abondance de leurs lumières, que par la finesse de leurs vûes.

Il est rare qu'un habile Politique soit propre à des objets extrêmement élevés. L'habitude de s'arrêter sur les petits détails, affoiblit l'ame, & l'empêche de se représenter les choses dans une certaine étendue. D'ailleurs la timidité qui naît de cette qualité, arrête la hardiesse nécessaire pour frapper les coups extraordinaires. Tibere & Louis XI. étoient les plus habiles Politiques de leur tems; & ces deux Princes n'ont jamais fait de grandes choses.

Il est rare qu'une extrême prudence soit jointe à une extrême célérité. L'extrême prudence veut tout prévoir, & pour cela elle recherche scrupuleusement toutes les faces de son objet ; perquisition, qui, demandant du tems, laisse souvent échapper l'occasion d'agir. Fabius sauva Rome, parce que Rome se trouvoit dans un de ces cas uniques, où il ne faut que de la lenteur ; quelques années plutôt ou plus tard, Fabius l'auroit perdue. Philippe II. étoit plus prudent encore ; & sa lenteur lui fit manquer l'Angleterre, & perdre la France.

Cesar est l'homme du monde, qui ait jamais le mieux réuni toutes ces qualités. Son génie immense embrasse toutes sortes d'objets ; ses vûes sublimes atteignent les plus élevés. Sa pénétration découvre tous les rapports : sa finesse démêle toutes les nuances : son imagination rapproche tous les moyens :

sa prévoyance calcule toutes les ressources : son discernement choisit toujours le meilleur parti ; & son activité exécute tout avec une célérité qui tient du prodige. Citoyen prodigue ; cabaleur adroit ; Candidat souple ; Tribun factieux ; Sénateur redouté ; Consulaire adoré : le Soldat le plus intrépide de son Armée ; le plus grand Capitaine du monde : dans la Ville , dans le camp , il remue tout ; il anime tout ; il projette tout ; il tente tout ; il exécute tout.

Sa fortune ; inconcevable quand on envisage le degré où il l'a portée , & les obstacles qu'il a vaincus , cesse d'étonner , quand on la compare à son génie. On voit qu'un revers étoit presque impossible avec tant de lumières , & qu'une telle tête avoit été faite naturellement pour commander aux autres.

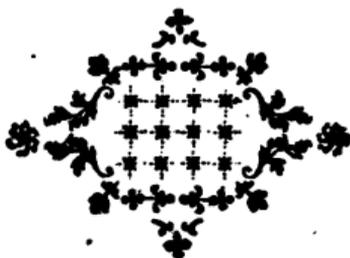
Cesar fut l'opresseur de la liberté
de

de sa Patrie : il fut donc un Tiran ; & le Tiran le plus odieux , puisqu'il rendit l'usurpation respectable aux hommes , en la montrant unie à la plus noble clémence , & aux plus douces vertus.

Cesar chériffoit tous les Arts , & faisoit ses délices des Lettres. Il ne dédaignoit pas de faire succéder la plume de l'Ecrivain à l'épée du Conquérant , & de tracer quelque Ouvrage aimable , avec cette main terrible qui venoit de soumettre le monde connu.

Qui , après cela , auroit pû rougir de cultiver les Arts ? Qui auroit osé les dédaigner , quand on voyoit un Dictateur , aux pieds duquel les Rois abaissoient leurs diademes , passer du Senat , où il avoit réglé les destins de l'Univers , dans le Licee des Philosophes , ou dans l'atelier d'un Sculpteur ?

En vain , après sa mort , les fureurs de la discorde semblerent conjurer contre les Arts : ils avoient jetté de profondes racines : on avoit sans cesse devant les yeux l'exemple de Ciceron , qu'ils avoient fait Consul , & de Cesar , qui les avoit respectés. Ils se soutinrent au milieu des orages ; & le premier calme que le Vainqueur procura à l'Univers , fit épanouir ce nombre étonnant de fleurs , qui rendirent l'âge d'Auguste , le rival de l'âge d'Alexandre.



*SIXIÈME ÂGE.**Siècle de JEŒUS-CHRIST.**AUGUSTE, VIRGILE.*

LA Bataille d'Actium fixa la destinée des Arts. Si Antoine & Cléopâtre eussent été vainqueurs, on auroit pensé peu dans le Capitole : la Victoire du Prince qui aimoit les fruits du génie, fut la leur.

Il n'est point de Prince célèbre qui n'ait eu de ces Partisans excessifs qui donnent tout à leur idole : il n'en est point qui n'ait eu de ces Satiriques outrés qui refusent tout à l'objet de leur haine.

On demande si le génie d'Auguste l'éleve au rang de ces grands Hommes ? Ne consultons, ni les Flatteurs

qu'il payoit , ni les Partisans de la liberté qu'il opprimoit : suivons ses démarches , pour ne le juger que par lui-même.

Auguste se trouve placé sur le théâtre du monde , dans ces circonstances. Brutus & Cassius , adorés comme des Libérateurs , craignent en lui un vengeur de la mort de son pere. Le Sénat , qui le regarde comme l'héritier des desseins de Cesar , est résolu de l'écarter des honneurs. Le Peuple , qui a repris l'amour de la liberté , l'abhorre comme son futur oppresseur. Antoine , Maître des Vétérans & du cœur de l'Empire ; Lepidus , Souverain dans les plus belles Provinces , cherchent à l'écarter comme un concurrent dangereux. A tous les partis qui ont conjuré sa perte , il ne peut opposer qu'un petit nombre d'amis foibles & divisés. Il est dans l'âge le plus tendre , dans l'âge de l'inexpérience & des erreurs.

Cependant il forme ces projets ; venger César, perdre le Senat, détruire la liberté, écarter l'un de ses rivaux, & forcer l'autre à partager au moins avec lui, la suprême puissance. Il peut aisément exécuter les premiers, en se joignant à Antoine, qui l'y invite ; & il ne le peut que par-là : mais s'il se joint à un Concurrent puissant, dans un tems où il n'a aucune force, il en sera opprimé ; trop heureux, si l'on veut bien lui laisser l'honneur d'être le premier Sujet. Il faut donc, avant de s'unir à Antoine, se mettre en état de former un contrepoids ; & pour cela, s'attirer un Parti puissant. Il ne reste que celui de la liberté, dont le Senat est le Maître. Comment se flatter de gagner un corps éclairé, avec tant de préjugés contre lui, que donne son âge ; tant de raisons de méfiance, que fournit l'éducation de César. D'ailleurs ce corps se laisse aveuglement conduire

par Cicéron , l'ennemi mortel de sa famille , & le plus zélé Partisan de la liberté. Il faudroit gagner , c'est-à-dire, tromper ce grand Homme. Un jeune homme de vingt ans fera-t-il sa dupe du plus beau génie que la nature eût encore donné au monde , génie d'ailleurs consommé dans les intrigues & dans les affaires ? Octave l'entreprend ; il étudie Cicéron : il voit que ce grand Homme a deux foibles ; qu'il est timide , & craint Antoine outragé cruellement ; qu'il est vain , & aime les louanges. Il le rassure contre son ennemi , en lui promettant son appui : il le flatte , en lui donnant des éloges délicats. Il réussit , se l'attache , fait de l'éloquence de cet Orateur , l'aveugle instrument de ses desseins. On lui confie , par l'avis de Cicéron toutes les forces du Parti , dont il médite la ruine. Alors , en état de donner la loi à Antoine , il se l'associe avec Lepidus ;

puis leve le masque , poursuit les Meurtriers de son pere , dissipe le Sénat , éteint la République dans le sang de ses Partisans : cruelle politique , mais nécessaire pour ses projets ! Il écarte facilement le foible Lepidus : il ménage le redoutable Antoine , & partage avec lui l'Empire : mais il a l'adresse de garder Rome , le centre des affaires : il s'y fit aimer , rend son rival odieux ; ensuite l'attaque , le défait , & devient l'unique Maître. Il ne songe plus qu'à relever l'Etat abbattu par tant de guerres. Il repousse les Barbares de l'Occident ; force les Parthes à lui rendre les étandarts de Crassus ; triomphe & rend la paix au monde. Il rappelle les anciens usages , rétablit le Sénat , sans rien perdre de son pouvoir , réforme les abus , donne des Loix pleines de sagesse , anime tous les travaux , fait regner tous les Arts , gagne tous les cœurs ; meurt révééré com-

me un Dieu , & regretté comme un pere.

Son amour pour les Lettres est connu de toute la terre : nous avons même des monumens de ses succès. Le goût de son Favori est encore plus célèbre : le nom de Mécène sera à jamais les délices des beaux Arts , & l'éloge de leurs Protecteurs.

Un peu avant Auguste , Lucrece orna le premier la Philosophie des graces de la Poësie. On trouve , dans son Poëme de la nature , des idées fortes & une expression élégante. Il raisonne mal , se suit peu , & manque d'harmonie. Dans le même temps , Catulle essaya la finesse d'Anacréon ; on sçait avec quel succès : & Salluste fit passer dans l'Histoire , une force de pensées , une vérité de réflexion , une vivacité de stile , qui l'élevèrent au-dessus de ses rivaux , de quelque tems & de quelque Peuple qu'ils soient.

Sous Auguste , plusieurs tenterent la même carrière. Tite-Live excella : il a même plus d'harmonie que Salluste ; mais il s'en faut bien , qu'il en ait le feu & le jugement : il est prolix , & se déshonore par sa superstitieuse crédulité.

L'Eloquence avoit été ensevelie avec la liberté. Jamais les Mathématiques n'ont fleuri chez les Romains. Les Chefs-d'œuvres de sculpture , qui nous restent encore de ce tems , prouvent que cet Art avoit été poussé fort loin ; & il entraîne ordinairement avec lui , les succès de la Peinture. Vitruve nous a laissé des leçons d'Architecture , qui font voir combien elle avoit été perfectionnée.

Mais la Poësie fut le genre qui illustra davantage ce siècle. Le Prince & son Favori en faisoient leurs délices. Il n'en fallut pas davantage , pour tourner les esprits de ce côté-là. Les

hommes font une molle argile , entre les mains de celui qui tient les graces. Sans parler de Fundanius , qui mania le Comique ; de Varius , qui se montra dans l'Epopée ; de Pollion , qui fut à la fois , Poëte , Historien , Consul & Triomphateur , Auteurs qui ont pour eux d'illustres suffrages , mais dont le tems a dévoré les Ecrits. Nous lisons Tibulle , si estimable par sa délicatesse ; nous faisons nos délices d'Ovide , ce brillant Docteur de l'amour ; & nous avons sur tout le plaisir d'admirer deux hommes qui ont fait la gloire de la Poësie Latine.

Il faut cependant apprécier inégalement Horace & Virgile.

Horace est un esprit fin , délicat , divin quand il faut chanter sa bouteille & sa Maîtresse , badiner un fat , ou peindre avec candeur ses sentimens à ses amis ; mais il manque souvent de force , & toujours d'ordre. Ses Odes

héroiïques sont ordinairement foibles & peu suivies, & les Satyres excellentes dans l'enjoûment, languissent quand il raisonne : on peut même lui faire un autre reproche ; c'est de ne pas estimer assez les talens. Dans son Epître à Auguste, il parle d'une manière indécente, de l'amour que les Grecs eurent pour les Arts. En un mot, Horace est un paresseux charmant, qui ne peint bien que ce qu'il aime, & qui n'aime que le repos & les plaisirs.

Virgile est toute autre chose : il est dans la Poësie Latine, ce que Ciceron est dans la Prose, un genie fécond, élevé, étendu, juste, toujours noble, toujours gracieux. Tout prend une riante dignité, sous sa touche heureuse : les bois, les bergers, les troupeaux, les instrumens des plus vils travaux, sans rien perdre de leur simplicité, empruntent la noblesse de

L'imagination du Peintre. Quelles graces dans ses Pastorales ! Quel feu dans ses Géorgiques ! Quel assemblage de toutes les qualités, lorsque dans l'Eneïde rendu à son génie , il en développe toute la grandeur ! Quel bon sens dans le choix du sujet ! Quel Art à y ramener tout ce qui flatte la gloire de sa Patrie , & celle de son Protecteur ! Quelle majesté dans le Plan , & quelle conduite dans les incidens ! Quelle heureuse variété dans les événemens ! C'est l'horreur d'un naufrage ; c'est la désolation d'une Ville livrée aux flâmes ; ce sont les erreurs & les traverses d'un long voyage ; c'est l'amour peint avec tous ses desirs, tous ses transports, toutes ses fureurs : ici ce sont des jeux & des spectacles rians ; là les monstres effrayans des enfers : à côté des crimes & des horreurs du Tartare , brillent les vertus & les délices des Champs Elysées ; les exploits & la fortune de l'Em-

pire Romain : au portrait d'une Cour opulente & malheureuse , par ses divisions & ses vices , succède l'image d'une Cour pauvre & heureuse , par son union & son innocence. Quelle diversité dans ses combats ! Tout est rendu : sièges , rencontres , embuscade , bataille rangée , combats singuliers , Conseils des Dieux & des hommes. Quel feu , quelle vivacité , quel éclat dans tous ces Tableaux ! Vit-on jamais des Episodes plus heureuses ? Est-il des yeux qui refusent des larmes à l'amitié de Nisus , & aux malheurs d'Euriale ? Est-il des esprits qui ne frémissent des fureurs de Cacus ?

Peut-on dire que le Héros est manqué ? Un Héros plein de vénération pour les Dieux , de respect pour son pere , d'affection pour ses sujets , d'humanité pour tous les hommes ; un Héros qui allie sans cesse la prudence à la plus sublime valeur ? On lui re-

62 *Considérations.*

proche ses larmes ; elles ne coulent jamais que sur les malheurs des autres.

Il n'y a qu'une voix sur l'expression : c'est un enchaînement de comparaison fortes & justes , d'images vives & brillantes , de narrations rapides , de réflexions neuves , & des sentimens les plus touchans.

Et quand jamais les Muses eurent-elles une harmonie plus flatteuse ?

Cependant ce Poëme n'est point achevé , & son Auteur le croyoit indigne de lui.

Il a sans doute des défauts : mais , outre que c'est un malheur inévitable , dans un ouvrage imparfait ; qu'ils sont légers , en comparaison des beautés qui y brillent de toutes parts ! L'E-néide , malgré ses nuages , est le plus beau morceau dans ce genre , que les hommes ayent encore produit ; comme Virgile lui-même , est , tout com-

pensé , la plus belle imagination qui ait charmé jusqu'ici l'Univers.

Les Arts languirent sous les premiers successeurs d'Auguste. Comment auroient-ils pû s'élever sous des monstres fols, cruels, ou foibles ? Neron les aima , mais en Tiran , qui faisoit payer les succès du sang des Artistes. Tel fut le sort de Seneque le Philosophe , dont les Ecrits utiles sont gâtés par un peu d'affectation ; de qui la vie est un problème , & la mort un modèle : de Lucain , qui donna en vers l'Histoire de la guerre civile , où le Grand & le Gigantesque se rencontrent sans cesse : de Petrone , autour de cette Satyre , où toute la délicatesse d'esprit orne toute la grossièreté de la débauche. Perse , si connu par son obscurité , exerça aussi le même genre , & fut assez heureux pour montrer dans ce métier funeste , plus de probité que de talens.

64 *Considérations.*

Les troubles qui suivirent le supplice du Tiran , l'agitation des jours de Vespasien , la brièveté du regne des délices du monde , les fureurs du barbare frere qui en fut le meurtrier , acheverent d'accabler les Arts. Les Héros sont toujours leur plus sur appui ; Trajan leur tendit une main qui avoit foudroyé les Parthes , & ramené la félicité publique.



SEPTIEME

SEPTIÈME ÂGE.

Second Siècle.

TRAJAN, ANTONIN.

CET âge le cède à peu d'autres , pour la durée & pour l'éclat. Il a même un avantage sur eux ; c'est de compter parmi les Sages qui l'ont honoré , deux Maîtres de la terre. Antonin & Marc - Aurele furent de grands Empereurs & de grands Philosophes. Le premier , au milieu de la splendeur du trône des Césars , daigna , dans des maximes solides , tracer les principes de ses vertus , & ne crut point , au-dessous de lui , d'éclairer le monde qu'il rendoit heureux.

Les deux Plines se distinguèrent dans ce siècle ; l'un , sous Titus , par son Histoire naturelle , où l'on voit

du génie , un travail immense , quelques vérités & beaucoup d'erreurs ; l'autre , sous Trajan , par des Harangues que nous n'avons plus , par des Lettres charmantes qui nous restent , par un Panégyrique où l'on trouve l'union rare de toutes les graces imaginables & de la vérité. Quintilien donna , dans le même tems , des leçons de l'Eloquence , qui en font un modèle. Martial aiguïsa l'Epigramme avec succès. Qui ne sçait avec quelle force le terrible Juvenal lança les traits de la Satyre ? Il est le contraire d'Horace. Il badine mal , & a peu de graces ; mais il raisonne bien , & déchire encore mieux. Horace , toujours dans cette gayeté que donne l'aisance , pique avec une nonchalante délicatesse. Juvenal , toujours dans cette mauvaise humeur qu'inspire la mauvaise fortune , enfonce le poignard avec une fureur étudiée.

Plutarque & Corneille-Tacite sont ici l'honneur des Lettres. Plutarque , dans une foule d'ouvrages , allie toujours la Philosophie la plus sensée à la plus vaste érudition. Ses vies des Hommes illustres sont le précis de l'Histoire ancienne ; & ses paralleles , celui des réflexions qui doivent la suivre. Il n'est point d'Auteur si connu. Les nations les plus reculées le chérissent ; & les Langues les plus barbares se sont enrichies de ses pensées.

Nous avons de Corneille - Tacite , des Annales qui sont un chef-d'œuvre. C'est moins une narration des faits , qu'une peinture exacte & forte de tous les ressorts qui les ont fait naître. S'il n'a pas , dans le stile , la vivacité de Salluste ; il a , peut-être encore plus que lui , une profonde connoissance du cœur ; si , comme Historien , il est inférieur au Peintre de Catilina , il lui est supérieur , comme Politique.

La Médecine acquit dans cet âge une nouvelle perfection. Galien , joignant à une pratique continuelle , des réflexions justes & suivies , passa tous ceux qui avoient jusqu'abors couru la même carrière. Ses Ouvrages ont été long-tems la regle de cette science. Si une expérience plus générale , & les recherches de plusieurs siècles , en donnant de nouvelles connoissances , ont diminué le prix de ses travaux ; ce grand homme n'a du moins rien perdu de la considération qu'ils lui méritent.

Ptolomée corrigea la Géographie , & y laissa beaucoup d'erreurs : il fit encore un système du monde , dont le succès , si long & si constant , montre combien la raison est foible contre les apparences.

Plotin fit revivre la Philosophie de Platon , dans ses Ouvrages : il montra des idées élevées dans la Métaphysique ; & fit briller un nouveau jour dans la

Morale. Sa vie singulière lui donna des censeurs , ses vertus des admirateurs , & sa doctrine des disciples qui l'ont presque divinisé.

L'indigne Fils des Antonins étoit tout propre à préparer la chute des Lettres. Elles furent ensevelies sous les rapides & sanglantes révolutions qui désolèrent après lui l'Empire. Constantin , qui , après un siècle de crimes & de carnage , ramena enfin des jours sereins , Constantin n'eût de goût que pour la guerre. Constance fut trop occupé des disputes de Religion , pour songer à relever les Arts. Julien les aima : ils renaquirent avec lui.



*HUITIÈME AGE.**Quatrième & cinquième Siècles.***JULIEN, S. CHRISOSTOME.**

ON ne considère point ici ce Prince du côté de la Religion : dans ce point de vûe , il mérite sans doute l'horreur qu'on a pour lui ; mais il protégea trop les Arts , pour que , dans un essai qui les regarde , on néglige de rapprocher quelques traits de sa vie qui peuvent le faire connoître.

Julien , né dans le sein des malheurs de son illustre Famille , cherche , presqu'encore dans l'enfance , sa consolation dans les Lettres : il y fait ces progrès rapides & brillans , dont nous avons les monumens. Son goût le décide de bonne-heure , pour

cette Philosophie qui éclaire l'esprit & forme le cœur : il devient bientôt le premier Philosophe de son tems. Tout d'un coup on l'arrache à ses études , pour le mettre à la tête des Armées : c'est un Héros, Capitaine , soldat , l'espoir des siens , la terreur des Barbares. Vainqueur des ennemis du Monde Romain , on lui en confie la partie la plus importante : c'est un Prince éclairé qui corrige les abus , un Arbitre integre qui confond l'injustice , un Maître humain qui gagne tous les cœurs. Les Peuples & l'Armée charmés de sa domination , l'appellent au rang suprême : il y a un droit incontestable ; son rival est le meurtrier de sa famille : il n'accepte cependant le titre d'Auguste , qu'après mille refus , & forcé par ses admirateurs. Plein du projet d'établir le Déisme , son unique Religion , il n'y tend que par

deux voyes ; l'une , que lui dicte son habileté , de revêtir ce culte des cérémonies du Paganisme , afin de mettre dans ses intérêts le Parti puissant , qui le défend encore ; l'autre , que lui inspire sa clémence , de ne lui prêter jamais que le secours de la raison & de l'exemple des vertus. Un Chrétien l'accable d'injures au milieu de sa Cour : après l'avoir entendu avec tranquillité ; ta raison , lui dit-il , t'ordonne de m'insulter ; la mienne de te pardonner.

Malgré le soin que lui donne son dessein , rien n'est négligé ; & tandis qu'il écrit contre ses Adversaires , ou qu'il s'occupe avec les Philosophes , les Loix regnent , les Grands sont soumis , les Peuples sont heureux , & les Barbares fuient par tout devant les Aigles de l'Empire , jusqu'à ce qu'il meure , en combattant pour sa gloire. On sent quel contre-coup cet événement
porta

porta sur les Arts. Ils eurent le bonheur , peu de tems après , de retrouver un Protecteur.

On a fardé le portrait de Théodose. Il a sans doute des côtés brillans ; mais il en a qui montrent de la foiblesse & de la crnauté. Il fut persécuteur , & la fureur avec laquelle il se vengea d'une Ville entiere , auroit terni la réputation d'un Prince qui auroit rendu moins de service à l'Eglise.

L'Eloquence fut presque le seul genre qui fleurît dans cet âge. S. Ambroise & S. Gregoire de Naziance , se montrerent dans le Sacré ; Simmaque & Aurelius-Victor , se distinguerent dans le Prophane. On a du dernier , un abrégé de l'Histoire Romaine , estimé. Mais ils cèdent tous à S. Chrysostôme , qui attaqua les mœurs de Constantinople , avec la force que Demosthènes , sept cens ans auparavant , avoit déployée contre les vices d'Athènes.

Claudien est le seul Poëte respectable de ce tems; & il l'est beaucoup. Personne, peut-être, n'eut jamais une imagination plus vive & plus brillante dans le détail. Elle feroit tous ses vers d'images heureuses; mais on sent qu'elle a peu d'étendue. Il fut extrêmement considéré. On lui érigea pendant sa vie, une Statue, par ordre de l'Empereur & du Sénat. Homere n'avoit eû des Temples qu'après sa mort.



AGES D'IGNORANCE.

6. 7. 8.

L'Age de Théodose fut le crépuscule des Arts. La nuit la plus longue & la plus ténébreuse le suivit, & sembla avoir obscurci pour jamais, toutes les lumières de l'esprit humain. L'horrible bouleversement de l'Empire & sur tout de l'Europe, en fut la première cause.

Le foible Honorius sembloit n'avoir recueilli ce riche héritage, que pour en faire la proie des Barbares. Que pouvoit en effet un Prince esclave de ses favoris qu'il redoutoit, trahi par ses Généraux qu'il outrageoit; sans adresse pour faire la paix, sans courage pour faire la guerre; tandis que le Nord vomissoit sans cesse une foule

d'intrépides Guerriers , obstinés à la perte de l'Empire , aussi prodigues de leur sang , qu'avidés de celui de leurs ennemis ; toujours également animés par leurs victoires & par leurs défaites ; Le foible Cesar attaqué jusques dans Rome , vit son trône auguste s'écouler sous ses pieds ; & si l'amour lui en rendit les débris , ils ne servirent qu'à ensevelir ses malheureux successeurs. Valentinien , qui avoit trouvé une ressource dans le génie & la valeur du grand Aëtius , s'en priva lui-même ; & victime des artifices d'un perfide , il paya de son sang sa cruelle imprudence. On sçait la funeste vengeance de la veuve de ce Prince , la cruelle Eudoxie , qui , pour chasser les meurtriers de son époux , appella dans le sein de l'Italie , les Vandales déjà Maîtres de l'Afrique. Ce coup décida du sort de l'Empire ; & c'est-là où il finit réellement. Ceux qui prirent dans

la suite le titre d'Auguste , ne furent que de vains phantômes , à qui les noms pompeux dont ils flattoient leur vanité , ne servirent qu'à être immolés avec plus d'éclat. Les Barbares se répandirent comme un torrent , dans le Midi de l'Europe. Les Goths s'établirent en Espagne. Les Francs fondèrent cette puissante Monarchie , si glorieuse de nos jours. L'Angleterre fut la proie du Picte & du Saxon ; & l'Italie , cette Reine de l'Univers , esclave de tous , vit tour-à-tour ses riches campagnes , devenir la proie de cent peuples inconnus.

L'Europe entière fut abaissée sous les Barbares ; & ils la ployerent à leurs mœurs.

Chez eux , le courage tenoit lieu de tout : le reste ne leur paroissoit que méprisable. Ainsi les Arts furent avilis ; ils ne subsistent que quand on les honore.

78. *Considérations.*

La plûpart des monumens des Arts avoient été détruits dans la révolution ; par conséquent , peu ou point de modèles pour les ranimer.

L'Idiôme des Vainqueurs domina , Idiôme barbare comme eux , qu'il n'étoit pas possible d'accommoder aux Lettres.

Les Langues sçavantes dont on auroit pû l'aider , devinrent le partage d'un petit nombre d'hommes obscurs , privés par conséquent de cette considération qui anime les talens.

On voit cependant immédiatement après la révolution , quelque étincelle de goût. L'Italie avoit Boëce , ce Philosophe connu par son Livre de la consolation , si propre à l'inspirer. Dans les Gaules Vincent de Lérins donnoit encore de la force & des grâces à l'Eloquence ; & l'Irlande , que ni le génie des Romains , ni le courage des Barbares , n'avoient pû

forcer à prendre des fers, cultivoit les Lettres saintes dans une heureuse tranquillité.

Le siècle suivant n'est pas même tout-à-fait dépourvû de talens : on en voit quelque ombre à la Cour de Clotaire second, qui les aimoit, & à celle de Dagobert qui les protégeoit avec éclat. La molesse de leurs successeurs, & les partages de l'Etat entre les enfans des Monarques, source infailible de divisions; en Italie, les guerres opiniâtres & cruelles des Lombards; en Espagne les ombrages de la superstition, les discordes des Goths, & enfin l'invasion des Maures, acheverent de porter les derniers coups à la fortune des Arts.

La Grece cependant les cultivoit toujours. Justinien, dans le sixième siècle, leur avoit fait partager sa gloire. Tandis qu'il rendoit à l'Empire sa première splendeur, que ses armes par-

tout triomphantes en recouvroient les plus belles Provinces , chassoient les Goths de l'Italie , les Vandales de l'Afrique , les Perses de l'Osroëne ; tandis que ce Conquérant reformoit la Jurisprudence , & donnoit au monde ses Loix , qui en régissent encore une si grande partie ; ce Prince appelloit de tous côtés les Arts dans la Ville Impériale , animoit l'Eloquence , excitoit la Poësie , & bâtissoit ce Temple , qui est encore la merveille de l'Univers.

Le septième & huitième siècle montrent aussi des Protecteurs & des Sçavans. Les Barbares n'étoient point entrés dans ces heureux Pays. Les Empereurs , presque tous élevés dans l'amour des Lettres , leur prêtoient leur appui. Quelques-uns se faisoient un plaisir de partager avec eux leur trône. D'ailleurs on étudioit toujours une Langue qui offroit des modeles ; & la

Capitale renfermoit dans son sein une foule de chefs - d'œuvres , qui pouvoient éclairer ses habitans.

Il paroît surprenant qu'avec tant de secours, on trouve un si petit nombre de grands Artistes , sur tout dans un Peuple qui sembloit fait pour en avoir d'illustres.

Ce malheur vient de deux causes ; la première , c'est la fureur des disputes de Religion.

Le Christianisme , cette Religion de paix , a eu le malheur d'être toujours en guerre. Dès sa naissance , il a renfermé dans son sein des enfans rebelles ; & il n'est aucun de ses dogmes si nombreux , si augustes , qui n'ait eu une foule d'ennemis. Les Ministres de ce culte étoient donc sans cesse obligés de faire face à leurs adversaires. Il est vrai que souvent les sujets de désunion étoient légers : mais tout est important aux yeux du zèle. Poussés

par ce louable motif , ils combattoient avec une égale ardeur , & pour les objets qui intéressoient le plus la Foi , & pour ceux qui sembloient y être le plus indifférens. Par là ils se trouvoient forcés continuellement , à aller chercher des armes dans des ouvrages vénérables , au lieu de s'occuper à puiser des graces dans des écrits aimables. Malheureusement par la profonde ignorance qui regnoit dans les autres corps , ce corps que la Religion ravissoit aux Lettres , étoit le seul en état de les cultiver.

Bien plus , s'il se trouvoit quelqu'un qui tentât de les ranimer , la pieuse délicatesse des Ecclésiastiques y mettoit obstacle. Tout remplis de la ferveur qui les inspiroit , ils avoient le malheur de ne pas assez distinguer les limites de la révélation & de l'évidence. Mesurant les idées philosophiques à l'obscurité auguste de nos mystères ,

Ils étouffoient sans cesse le génie par les scrupules , ou l'effrayoient par les peines.

Le moyen le plus sur pour faire finir les débats qui naissent entre les Ministres d'un eulte, c'est de paroître les négliger. Un Prince peut se faire un point capital de les éteindre ; mais il ne doit pas montrer ses vûes. Il doit au contraire affecter pour eux une grande indifférence , & même , autant que cela peut s'accommoder avec sa piété , des mépris. C'est le moyen infallible de ramener bientôt le calme. En effet les deux Partis s'échauffent souvent moins par zèle , que par vanité , & par le desir de se montrer importans. Aussitôt qu'on les frustre du but où ils tendent , ils rentrent dans leur première tranquillité , & cherchent à se faire valoir par des côtés plus utiles.

Les Empereurs suivoient une route opposée. Ils se mêloient sans cesse d'ac-

commoder les Parties, plus jaloux d'être d'habiles Théologiens, que de grands Princes. Comme dans tout Etat, & sur tout dans un Etat despotique, on suit généralement le goût du Souverain; tout se tournoit de ce côté. L'imagination vive de ce Peuple formoit chaque jour des difficultés nouvelles, & les faisoit avec une extrême chaleur. Les Sçavans n'étoient plus occupés qu'à disputer sur des mystères qu'on ne révère jamais mieux que par un humble silence; ou sur de vaines opinions souvent aussi inutiles que scandaleuses, qu'il auroit fallu, pour jamais, laisser dans l'oubli.

La seconde cause de la foiblesse des Lettres, venoit des rapides révolutions de l'Empire.

On frémit à la vûe des désordres qui agitoient le trône de Constantinople. La trahison, le fer, le poison, étoient devenus les arbitres ordinaires

des rivaux. L'un étoit relégué dans un Monastere par l'Usurpateur ; l'autre perdoit encore la vûe avec le sceptre ; celui-ci étoit égorgé par un Favori comblé de graces. Le pere périssoit par les mains de son fils massacré à son tour par un frere qui ne prenoit la Couronne , que pour se la voir arracher par un meurtrier dont les crimes ne trouvoient d'azile , que le rang suprême. Enfin le Diadème étoit devenu un bandeau fatal qui sembloit ceindre la tête des coupables pour la faire tomber sous le coûteau de quelque vengeur plus scélérat encore.

On sent quel contre-coup un tel désordre devoit porter sur les Arts, & quelle foiblesse il devoit donner à leur succès. Cependant , on ne laissoit pas d'étudier encore les monumens anti-ques. Les Protecteurs continuoient. On faisoit même , de tems en tems ,

des efforts heureux. Ce n'étoit pas la lumière ; mais c'étoient des étincelles capables de la rendre.

Elle étoit tout-à-fait éteinte dans le reste de l'Orient. Une Religion nouvelle , ennemie des Arts , née dans les déserts de l'Arabie , avoit asservi l'Asie , & menaçoit d'engloutir l'Univers.

L'Histoire n'offre rien de plus curieux , que les rapides succès de la Religion de Mahomet.

On voit un homme obscur , pauvre , ignorant , former , du sein de sa bassesse & du fond de ses déserts , le projet d'une Religion qui lui procure , avec l'honneur d'être immortel , l'avantage réel de se rendre le Maître de sa Patrie. On le voit , sans quitter les plaisirs , passer à la plus profonde contemplation , convaincre de sa sublime vertu , les témoins de ses voluptés ; se flatter d'une immédiate communication avec le Ciel , & se

Servir , pour réussir à le persuader , de ses malheurs & de ses foiblesses mêmes ; oser se donner pour Prophète sans miracles , & parvenir à se faire croire ; annoncer le premier une Religion sans l'illusion des prestiges , & l'établir avec son trône , dans la Ville même où il est né , sur les débris des dominantes. Accablé d'abord par des revers qui frappent son autorité dès sa naissance , & qui par-là semblent devoir décider de sa chute , il ne s'en relève que plus fort. Le nombre de ses Sectateurs augmente. Tout-à-coup il prend les armes qu'il n'avoit jamais maniées. Il avoit été Apôtre sans Lettres. Il est grand Capitaine sans expérience. Il commande un Peuple de lâches voleurs ; Il en fait , en peu d'années , d'intrepides Conquérans. Tout ploye sous ses efforts. En dix ans il soumet son Pays , vit révééré , meurt adoré comme le Favori de Dieu , &

laisse une mémoire éternelle, une grande domination, & de plus grandes espérances.

Ses Successeurs marchent sur ses traces, & en moins d'un siècle, leur Religion & leur Empire engloutissent ces vastes Provinces de la Perse, inaccessibles aux armes des Romains; ces riches Contrées de l'Asie mineure, dont ils dépouillent les successeurs des Césars; la Palestine que tant de motifs rendoient si chère aux Chrétiens; l'Egypte si féconde en ressources; les deserts de la Lybie, la Numidie, la Mauritanie: presque toute l'Afrique prend des fers; & l'Espagne abbatue leur ouvre une porte en Europe, & menace de leur joug tout notre hémisphère.

Malheureusement Mahomet né au milieu d'un Peuple barbare, crut les Arts dangereux; & cette idée passa à ses premiers Successeurs. L'Asie fut donc

Donc ravagée par ces Héros grossiers ,
avec une barbarie égale à leur bon-
heur. Le sang des Artistes arrosa les
débris des Arts ; & Alexandrie vit la
main d'un Sarrazin grossier , enflam-
mer dans un jour l'immense collection
des monumens de la raison humaine ,
faite pendant douze cens ans , par les
Rois d'Egypte , & les Maîtres du
monde.



NEUVIÈME ÂGE.*Neuvième Siècle.***CHARLEMAGNE.**

TAndis que ces Barbares faisoient triompher leurs mœurs dans l'Orient , l'Occident possédoit un Héros qui tentoit de rappeler les Arts dans la partie qu'il illustroit.

La France avoit changé de Maîtres. Les lâches enfans de Clovis, contents de cueillir les fleurs de la Couronne , en avoient laissé le poids à une famille habile qui, enfin, la leur avoit enlevée. Ces Princes , génies formés pour protéger les Arts , leur avoient été long-tems ravis par les soins de l'ambition. Pepin-Héristelle avoit été occupé à former des intrigues , & à s'attacher des

partisans. Charles-Martel , dans une vie tissue de combats & de triomphes , n'eut que le tems de sauver l'Europe , & non pas de l'éclairer. Pepin si inférieur à son père & à son fils , grand cependant lui-même , s'étoit vû obligé de tourner tous ses soins à se soutenir sur le trône où il s'étoit placé. Son fils s'y trouva affermi ; & ce Prince en voulut faire celui des Arts.

On ne peut rien dire de Charlemagne , qui n'affoiblisse l'idée de ce Héros. Pour le connoître , il faut lire sa vie , & peser sur les moindres détails. C'est-là où l'on voit une étendue d'esprit , qui embrasse d'un coup d'œil tous ses objets ; une netteté qui les présente dans leur ordre ; une prévoyance qui en découvre tous les moyens ; une activité qui en fait tous les momens ; en un mot , cette prudence qui ne laisse rien à un courage

immense, que ce qu'elle ne peut lui ravir. Ses jours furent un enchaînement de prodiges ; ses armes par tout triomphantes : & son nom redouté sur l'Ebre, fut révééré sur les rives de l'Euphrate.

Une telle amedevoit nécessairement aimer les Arts: aussi n'eurent-ils jamais un plus zélé Protecteur. Malheureusement les ténèbres étoient trop épaisses. En vain voulut-il rappeler quelque lueur. Ce grand Homme, qui connoissoit si bien le prix des Lettres, se vit forcé de prendre le change, & soutint les bizarres productions du faux goût, en croyant protéger les fruits respectables des talens. Alcuin, Rabban-Maure, Scot Erigene, tant d'autres si admirés dans leur siècle, étoient bien éloignés de répondre à la grandeur de leur auguste Protecteur. Il le sentoit lui-même ; & l'on voit dans quelques-unes de ses Lettres, ses plaintes sur les étu

des de son siècle , & les moyens sages , qu'il indiquoit , pour en faire de meilleures. Pour que le tems eut apporté quelques succès à ses vûes , il lui auroit fallu un Successeur digne de lui. Malheureusement , le plus foible des humains prit le Sceptre du plus grand.

Il semble que cette Famille des Pepins se fut épuisée à former les grands Hommes qui l'éleverent si haut. Depuis eux , on n'apperçoit que des génies étroits , des ames foibles , méprisables jusques dans leurs vertus. Le gouvernail de l'Etat fut abandonné. Le Prince ne se mêla plus que des affaires de la Religion ; & uniquement occupé de ses intérêts , il employa tous ses momens à éteindre les contestations qu'elle faisoit naître.

Il faut l'avouer : Charlemagne lui-même s'en mêla un peu trop ; mais , dans ce grand génie , tant de qualités brillantes réparoient ce défaut , qu'il

ne pût influer sur l'Etat : il le perdit sous ses foibles Successeurs. On ne vit plus les Princes qu'à la tête des Ecclésiastiques. On tint des Conciles au lieu de Conseils. Les Statuts Monastiques ; & les Canons devinrent les reglemens de l'Etat ; & d'obscures disputes , les uniques objets dont s'occupoit la Cour. On sent combien une telle conduite devoit inspirer de mépris , sur tout à des Peuples qui ne connoissoient de mérite , que celui de la valeur. Du mépris à la révolte , il n'y a qu'un pas. Il vaudroit mieux qu'un Prince fut haï : alors la crainte retient quelquefois les esprits. Dans le mépris , l'espérance de l'impunité enhardit les plus timides. La facilité de secouer le joug , en fait naître bientôt le desir. L'amour du devoir est un frein si léger , quand on peut avoir , à sa place , l'indépendance , ce bien qui flatte le plus les hommes ! Qu'un seul ait cédé à ces

attait , mille autres l'imittent. Complices du même crime , ils ont intérêt à se prêter de mutuels secours. Ainsi l'on vit l'Etat entier partagé en autant de Souverainetés , qu'il y avoit de Provinces , dont chacune étoit encore divisée en autant d'autres , qu'il y avoit de Seigneurs audacieux & puissans. L'intérêt commun qui les avoit unis d'abord , céda bientôt au particulier animé encore par la jalousie & par les haines. Tous ces petits Souverains , ne reconnoissant aucun chef , ne pouvoient vider leurs disputes , que par les armes. Le caractère des Barbares augmentoit ce vice. En effet , ces Peuples , pendant quatre siècles , n'avoient pas changé de mœurs. C'étoit toujours la même ferocité , la même avidité du pillage & du sang. Chaque Seigneur devint donc un tiran , dont les Vassaux étoient autant de meurtriers nécessaires , qui alloient

porter le fer & le feu parmi les ennemis. Ainsi l'Empire fut le théâtre d'une infinité de guerres, sans cesse renaissantes les unes des autres, & toujours faites avec cette animosité, si vive dans les querelles domestiques, tandis qu'une Colonie redoutable des Peuples du Nord, portoit le fer & le feu sur ses extrémités.

Comment les Arts pouvoient-ils subsister, au milieu de tant de ravages ? Ils tombèrent tout-à-fait. On vit éteindre jusqu'aux moindres étincelles. L'Occident entier fut plongé dans les plus épaisses ténèbres, & sembloit ne pouvoir jamais recouvrer la lumière.

Elle s'affoiblissoit tous les jours chez les Grecs. Le trône étoit plus que jamais agité par les fureurs des factions ; & l'Empire se démembroit sans cesse par la valeur de ses adversaires. La superstition n'y avoit pas moins pris la place de la véritable Religion ;
&

& de fausses sciences n'y avoient pas moins été substituées aux réelles.

Les beaux Arts étoient plus cultivés. Constantinople montra même alors quelques Sçavans. Parmi ceux-ci, il n'y a de véritablement remarquable, que Photius; lui qui fut en même tems le plus sçavant de son siècle, & le plus habile Courtisan. Les Protecteurs sont plus dignes d'être observés. Bazile le Macédonien, si cher à sa Patrie par son génie & par sa prudence, unit à la gloire d'être un grand Empereur, l'honneur d'être le soutien déclaré des Lettres. Léon, son fils, appelé le Philosophe, justifia ce nom par son amour pour les Sciences, & son goût pour les Arts: & ce goût répara dans Constantin-Porphirogète, le mépris que méritoit la foiblesse de son regne.

Maist l'Asie présentoit de tout autres objets. L'Empire Sarrazin sortoit de ses ténèbres; & tandis que les

chefs d'une Religion qui aime les Arts, les chassoient de l'Europe, ils renaiſſoient en Méſopotamie par les bienfaits des chefs d'une Religion qui les proſcrit.



DIXIÈME ÂGE.

Dixième & onzième Siècle.

LES ARABES.

U Ne rapide révolution avoit changé les Despotes de l'Orient. La Famille des farouches Omaristes étoit tombée, remplacée par les Abaffides. Ces Princes dont les mœurs étoient douces, s'étoient fait un devoir de ramener des jours plus brillans. Les sujets qui s'en font toujours un d'imiter leurs Maîtres, s'étoient humanisés. On étoit devenu moins rigoureux sur la double loi du Prophète, d'exterminer les Infidèles & les Arts. Ceux-ci s'étoient glissés dans l'Empire des Califes : on les y avoit soufferts. Bientôt ils avoient osé se montrer jusques dans la Capitale : on leur avoit applaudi :

Enfin ils avoient eu le courage de se produire à la Cour : ils y avoient trouvé des Protecteurs assis sur le trône de Mahomet.

Aaron - Rachild si célèbre par ses vertus, ne l'est pas moins par le généreux amour qu'il eut pour eux. Almanon si fameux par ses victoires, l'est aussi dans les fastes des Lettres, par la protection qu'il leur accorda ; & le grand Almanzor, qui le suivit, porta encore plus loin cette généreuse inclination. Ce Prince, l'amour de sa Nation, se fit un point capital de la polir & de l'éclairer. Son goût devint bientôt, par son habileté, le goût général de son Peuple. Tout changea rapidement. Les Sarrazins ne furent plus un Peuple barbare. Ce fut une Nation civilisée, & instruite. On étudia ; on réfléchit ; on traduisit les Livres Grecs. On appella les Sçavans, & on les récompensa. Bagdad, le centre d'une su-

perstitution cruelle, devint l'azile des Arts bienfaisans. L'Egypte suivit cet heureux exemple. La révolution qui s'y fit au dixième siècle, n'interrompit point ces progrès des Arts. Les Fatimites vainqueurs prirent l'inclination des vaincus. Le Caire, bâti dans le sein des victoires & sous les auspices de Mars, fut la Ville des Sciences. Bientôt, des bords de l'Euphrate & du Nil, ce goût passa comme un torrent dans toute l'Afrique, & se répandit jusques sur le Tage. L'Espagne Mahométane, au milieu des perpétuels combats, allia les armes aux Lettres. La Langue s'embellit : les Villes se décorerent : les mœurs s'adoucirent : le courage s'humanisa, sans s'affoiblir ; une aimable amenité prit la place d'une grossièreté féroce. Grenade fut le siège de la politesse, & Cordoue celui de tous les fruits du génie.

Il est vrai que le goût peu éclairé

encore , trompa souvent les amateurs , sur les objets des Arts. Au lieu d'en aller chercher les côtés utiles , on s'arrêta à des chimères. Ainsi , dans la Chimie , on voulut trouver l'Art de changer les métaux en or ; Art dont toute la vertu consiste à les changer contre l'indigence , à faire vivre d'espérance , & mourir en réalité. Dans la connoissance des Astres , on devina leurs prétendues influences sur le destin des hommes ; vanité plus pardonnable que l'autre , puisqu'au moins elle fait vivre l'imposteur , & donne le plus souvent d'utiles consolations à celui qui en est la dupe. Il paroît que cette Nation fut l'inventrice des Romans ; mais , au lieu d'en faire le miroir utile de la vie humaine , ils n'en firent qu'un tissu de magiques extravagances.

La Médecine eut des succès plus marqués. Il sortit de l'Ecole Arabe ,

des Maîtres célèbres. Avicenne & Averroès sont estimés , & méritent de l'être. Si leurs Ecrits ne sont plus des modèles ; avec si peu de secours & tant d'obscurités dans leur siècle , il est encore étonnant qu'ils ayent pû aller si loin.

Les sciences de Calcul ont aux Arabes des obligations immortelles. Ce sont eux qui ont trouvé ces chiffres plus commodes , & d'une opération plus rapide. Ce sont eux qui ont imaginé cette méthode plus aisée encore & plus courte ; cette méthode la source de tant de succès , qui consiste à se servir de Lettres indéterminées , & d'une valeur arbitraire , pour déterminer toutes sortes de grandeurs , d'une manière si précise & si prompte.

Sans doute , ces commencemens de la Littérature Arabe auroient eu des suites. On y faisoit des progrès tous les jours ; & tous les jours de nou-

veaux génies otaient la rouille contractée dans un si long espace.

Tout d'un coup , les inexorables Turcs fondent en Asie. Le trône des Califes est renversé : les Sciences périssent sous ses débris ; & les plus foibles vestiges des Arts disparoissent sous le fer de ces nouveaux Conquérens.

L'Egypte subit le même sort : le Caire revient en peu d'années dans sa premiere ignorance. L'Afrique divisée entre mille tirans voit mourir dans son sein les Sciences qui y venoient de naître. L'Espagne Mahométane , cédat aux effort réitérés de la Chrétienne , ne songe plus qu'à défendre les foibles murs qui lui restent.

Le nuage s'épaissit tous les jours dans le monde. Les Arts , ou ignorés ou redoutés , retirés à peine dans le sein timide de la malheureuse Bizance , fuyent de toutes les autres parties de la terre.

Tout fut perdu en Europe. L'Histoire se changea en un ramas de fictions grossières & superstitieuses. La Chronologie se remplit de fausses époques & de dattes confuses. Les Mathématiques étoient à peine connues de nom. L'Eloquence devint une compilation de lieux communs, de figures outrées, & de pensées fausses. Pierre de Blois, Pierre Damien, & tels autres qui brilloient comme des modèles d'Eloquence, n'en font aujourd'hui que de mauvais goût. La Poësie de ces tems ne se reconnoît qu'à des phrases plus louches, & à des mots plus impropres. On peut juger de l'Architecture par les monumens qui nous restent, chargés de tant d'ornemens aussi difficiles que faux. Nos Eglises présentent à nos yeux les ouvrages de Sculpture si estimés alors, masses informes, où sont à peine ébauchées les plus grossières ressemblances.

Nul commerce : une navigation grossière : les Arts mécaniques absolument ignorés : la Médecine , cet Art si utile & si calomnié , entièrement négligée : la Jurisprudence , le plus essentiel de tous , absolument évanouie , & remplacée par tout ce qu'il y eut jamais de plus bizarre.

Les Loix Romaines avoient été perdues. On eut donc recours aux coutumes barbares. Ainsi de vaines cérémonies , des combats singuliers décidèrent la justice des Causes , & devinrent les regles sur lesquelles on statuoit de la vie & de la fortune des hommes. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que de telles folies fussent traitées sérieusement ; que les meilleures têtes de ce tems les reglassent avec la plus grande attention , & en fissent un espèce d'Art.

Les Tribunaux Ecclésiastiques conserverent à la verité quelque forme de

justice : mais les loix qui en étoient la base , n'étoient guères plus raisonnables , & devinrent encore plus dangereuses. On y révétoit , comme une autorité infallible , un recueil de Décrets aussi absurdes en elles-mêmes , que fabriquées avec grossièreté. L'impositeur inconnu qui les avoit forgées , eut la hardiesse de les donner comme émanées des premiers Pontifes. On le crut , sans rien examiner ; & la superstition inspirant un respect aveugle , consacra les maximes de ces décrets. Toutes tendoient à donner au souverain Pontife , une autorité sans bornes. On adopta unanimement ce système. Le Pape , dès-lors, ne fut plus le Chef vénérable de la Religion. Ce fut un Dieu sur terre à qui tout fut soumis , à qui tout fut permis.

D'abord , on ne parla de cette puissance , que par rapport au spirituel : mais , comme on en vint à ce princi-

pe , que les Papes pouvoient dispenser des sermens & de toutes sortes d'obligations ; il fut aisé de l'étendre jusqu'au serment de fidélité que les sujets prêtent tacitement ; jusqu'à cette obligation sacrée qu'ils contractent par la naissance. Par ce moyen on attaqua bientôt le temporel ; & les Rois les plus puissans devinrent des esclaves timides , dont la Couronne ne tenoit sur leur tête , qu'autant que le permettoient le caprice , ou les intérêts du Pontife. De là , ces divisions scandaleuses entre le Sacerdoce & l'Empire ; ces guerres si cruelles où le crime devenoit méritoire ; ces séditions où la révolte étoit une vertu ; ces traités violés où la mauvaise foi étoit une obéissance juste & sainte. La Religion ne fut plus qu'un masque qui couvrit l'horreur des attentats les plus noirs ; la Morale , que l'Art d'é luder , sans remords , les loix du Christianisme & de

la Nature ; & le sang d'un Dieu , la
solde dont on paya des meurtriers pu-
blics , qui alloient porter le fer & le
feu dans le sein de leur Patrie , & sur
le trône de leurs Souverains.

Tel étoit l'état de l'esprit humain
par toute la terre , lorsque l'événement
le plus singulier que nous offre l'Hif-
toire , commença à donner aux Arts
quelque espoir d'une renaissance.



O N Z I E' M E A G E.*Douzième Siècle.***LES CROISADES.**

LE Christianisme avoit vû avec indifférence , les Arabes triompher en Orient. Il avoit vû avec une espèce d'insensibilité , la Religion nouvelle se faire adorer sur les débris de ses Temples , & les étendards d'une Secte ennemie arborés dans une région qui étoit son berceau , & son sanctuaire. Depuis près de trois siècles , le tombeau de son Auteur en proie à ses adversaires , n'avoit excité que d'impuissans regrets , & jamais les moindres efforts. Tout-à-coup l'Occident entier se réveille. Ces Peuples gémissent sur la captivité de Jerusalem. Leurs larmes sont les avant-coureurs du sang qu'ils

brûlent de répandre. Des Femmes timides, des Vieillards infirmes, des Grands voluptueux, des Prêtres heureux, des Princes triomphans, six-cens mille hommes s'unissent sous les mêmes drapeaux, s'arrachent de leur Patrie, traversent des Pays immenses, passent dans des climats absolument divers; & fondent sur l'Asie avec une ardeur que la fatigue, les trahisons, les maladies n'ont pû éteindre. Ce n'est point un tyran qui force par sa puissance cette multitude à aller chercher la mort. Ce n'est point un génie éminent dont l'adresse & l'éloquence, lui déguisant les dangers, l'invitent par de spécieux avantages. C'est un homme borné, un homme obscur, un hermite qui anime ce vaste corps. La crainte, l'intérêt, la gloire même ne sont pas capables de pareils effets. Pierre avoit un ressort bien plus puissant. Enthousiaste lui-même, il avoit porté l'enthousiasme

dans le sein de ses auditeurs ; & voilà le mobile le plus sur pour agiter violemment les hommes.

Les premiers coups de cette passion sont terribles ; aussi eurent-ils leur effet. La Syrie & la Palestine tombèrent aux genoux des vainqueurs : mais si le succès fut rapide , les revers le suivirent de près. Le second Roi de Jerufalem vit sa Couronne chancelante. Ses successeurs invoquerent en vain les secours de l'Europe. Ces secours ne firent que précipiter leur chute ; & la Cité sainte , le prix de tant de sang répandu , après avoir été à peine un siècle , la récompense de la valeur des Chrétiens , retomba pour toujours dans les fers des infidèles.

Si ces expéditions furent téméraires dans leurs principes , elles furent heureuses dans leurs conséquences. Les Francs à qui l'Orient étoit auparavant inconnu , s'habituerent à en prendre

la route. Cette habitude fit naître l'idée du commerce : celui-ci entraîna la navigation. L'Italie, où l'avantage de la situation s'aidoit encore de l'esprit inventif des Peuples, s'appliqua à perfectionner l'une & l'autre. On vit dans toutes ses parties, des hommes industrieux aller chercher les trésors de l'Asie, & les rapporter dans leur Patrie. Leur Patrie en profita, & les fruits de leurs travaux se répandant sur elle, la rendirent florissante. Le succès fit naître l'émulation. Des Provinces entières se transporterent sur les eaux; des Villes inconnues auparavant, s'éleverent & devinrent respectables; Venise, Gênes, Pise, Florence firent redouter leurs pavillons sur les mers de l'Europe, & l'Or, ce nerf des Etats, apporté dans leur sein, les rendit les arbitres de l'Italie qu'elles embellirent.

Les beaux Arts n'y gagnèrent pas

moins. Cette foule de Pèlerins & de Marchands , passoit dans les ports , ou sur les terres des Grecs. Ils y trouvoient des monumens de Sculpture , ou d'Architecture qui les frappoit. Quelque gâté que soit le goût , le Beau a toujours sur les hommes , une force qui les gagne , lorsqu'on le leur présente. La comparaison des informes productions de leurs Artistes , avec la délicatesse des ouvrages des Grecs , étoit trop frappante pour ne les pas surprendre. Ils commencèrent dès lors , à soupçonner qu'ils pouvoient être des Barbares. Ils eurent le bonheur de connoître ce qui leur manquoit , & la force de l'admirer. Comme la plupart des Pèlerins étoient des voleurs , ils emportoient ces chefs d'œuvres qui les charmoient , & ramenoient ainsi avec eux les modèles dans leurs Pays.

La magnificence des Temples leur faisoit des idées élevées qu'ils rappor-

toient à leur retour ; & elles germoient dans la tête de leurs compatriotes.

L'ordre & la tranquillité qui paroiffoit chez les Grecs , au lieu de cette horrible confusion qui regnoit en l'Occident , faisoit naître l'idée d'en rechercher la cause ; on la trouvoit dans les loix. On voulut donc les avoir ; & le Code Romain absolument perdu depuis plus d'un siècle , reparut en Italie , & y fut enseigné avec succès.

La curiosité fit tomber sur d'autres livres , & le hazard décida en faveur d'Aristote. Malheureusement le choix de ses livres étoit déjà fait. Ses traités de Dialectique , & de Métaphysique , le moins dignes de ce grand Homme , chéris des Arabes , avoient été apportés de l'Espagne dans le reste de l'Europe. Il s'étoit trouvé quelqu'un en état de les traduire ; & dès-lors ils avoient été adorés. Deux choses conspirèrent pour cette vénération aveugle. Ces livres

avoient été les premiers connus : Ils furent donc les premières étincelles du bon sens ; & cet avantage leur donna un mérite. Rien n'étoit plus obscur ; & par conséquent plus propre à exciter du respect. Un homme grossier n'admire rien davantage que ce qu'il entend le moins ; parce que la vanité, compagne de l'ignorance, le persuadant qu'il a une grande pénétration, il croit que ce qui la passe doit être divin. Cependant, comme il se trouve toujours des hommes qui veulent faire accroire qu'ils comprennent ce qui est inintelligible ; on en vit bientôt paroître qui se vanterent de posséder eux seuls la clef d'Aristote. Ceux-ci s'érigerent en maîtres, en interprètes du Philosophe ; & se couvrant de nuages aussi impénétrables que ceux de leur Auteur, ils exciterent la même admiration. De-là, ce nombre étonnant de Commentaires barbares & im-

mensés , si révéérés autrefois , aujourd'hui si inconnus ; meubles poudreux d'une vaste Bibliothèque , qui donnent lieu de s'étonner qu'on prenne encore tant de soins de les conserver ; à moins qu'on ne veuille les garder comme des marques de l'excès de l'extravagance où peut tomber la raison ; à peu près , comme on conserve en public les monumens des grands crimes , pour en faire rougir les citoyens.

Les belles-Lettres ne furent point cultivées dans cet âge grossier. Cependant la nature forma un prodige d'éloquence. Jamais du moins la force de cet Art ne parut mieux que dans S. Bernard.

A peine forti de l'enfance , il se consacre au genre de vie le plus austere , & il entraîne avec lui , sa famille, ses amis & ses parens : on est obligé de fuir pour ne lui pas céder. Dans

son désert , au milieu des occupations que lui donne le gouvernement de tout un Ordre , il charme & instruit ses Solitaires par des morales immortelles. Sa réputation sort de cette étroite sphaere ; & du fonds de sa cellule , il devient l'oracle de la France , & bientôt de l'Europe entiere. Les Conciles forment leurs décrets sur ses avis ; les Rois décident sur eux les affaires de l'Etat ; & les souverains Pontifes fixent par lui leurs doutes. Un Schisme divise l'Eglise : Bernard se déclare , & le dissipe. Le droit des contendans à la Thiare devient une seconde fois douteux. Son suffrage détermine leur sort , & sa voix calme les esprits. On le charge d'aller exhorter les Peuples à des expéditions saintes dont les malheurs , tant de fois éprouvés , ont refroidi le zèle le plus ardent. Il parle ; on accourt en foule autour de lui ; les Villes se dépeuplent

pour le suivre ; ses auditeurs deviennent autant d'esclaves de ses desseins ; les Rois & les Empereurs veulent inutilement résister à sa voix. Le succès ne répond point à ses promesses , & le sang d'un million de malheureux , inutilement versé , excite contre lui des murmures. Bernard les combat , triomphe , trouve encore le secret de sauver son autorité de ce naufrage ; & meurt toujours envié , toujours révééré ; toujours dans l'appareil de sa bassesse , toujours dans l'éclat de sa gloire.

Ses Ecrits sont sans doute remplis d'imperfections : mais à travers ces nuages , effets nécessaires de son siècle , on découvre mille traits lumineux qui indiquent un génie élevé.

Son siècle étoit bien éloigné de pouvoir lui donner des rivaux. Il n'eut pas même d'imitateurs. On continua de s'occuper des disputes d'Aristote ; & mêlant les principes ténébreux de ses

barbares Commentateurs , avec les Dogmes augustes de la Religion ; on en fit cet Art nommé la Théologie scholastique qui occupa seule les deux siècles suivans.



DOUZIÈME AGE.

Treizième Siècle.

LES SCHOLASTIQUES.

J Amais , peut-être , on n'étudia tant qu'alors. De tous côtés s'éleverent des Universités ; & par tout on bâtit des Collèges nombreux. Paris , Boulogne , Oxford , Salamanque devinrent des entrepôts littéraires , où l'on venoit des extrémités de l'Europe. A Paris sur tout , le nombre des écoliers fut prodigieux ; & les Maîtres de cette Ecole devinrent les Maîtres de l'Occident. Jamais les Sciences ne furent si respectées. Les Rois honoroient les Docteurs , de leur plus intime familiarité ; & les Peuples ne les connoissoient que sous les noms les plus pompeux. L'un étoit le Docteur admira-

ble ; l'autre le Docteur illuminé. Celui-ci étoit subtil , celui-là céleste ; & quelques-uns étaloient eux-mêmes le surnom de grand. Il faut avouer que si l'application & le travail suffisoient pour mériter l'admiration des hommes , ces Docteurs étoient dignes de celle qu'on leur portoit. On est effrayé à la vue des ouvrages immenses qui sortoient de leurs plumes. On ne compte que par des *in-folio* ; & la plupart de leurs Ecrivains sont morts à la fleur de leur âge : mais , si pour mériter les respects de la postérité , il faut au moins penser juste & écrire purement , on a lieu d'être surpris qu'il se trouve encore dans ce siècle éclairé , des hommes qui les citent avec éloge. On doit sans doute admirer les mœurs du grand Albert. Heureux qui peut les imiter ! Mais malheureux qui peut se plaire à ses Ecrits ; & plus malheureux celui qui voudroit les prendre pour modèles !

Tant de foiblesse avec tant de travaux , tant d'obscurité avec tant d'efforts pour parvenir à la lumière , venoient d'abord du système que l'on s'étoit formé. La Scholastique rouloit sur une alliance perpétuelle de la Dialectique & de la Théologie. Or ces deux Sciences ne doivent être unies que rarement. La foi & la raison ne sont pas contraires ; & leurs lumières ne sont point ennemies ; mais leurs flambeaux sont séparés ; & vouloir sans cesse éclairer l'une par l'autre, c'est les obscurcir toutes deux.

L'autorité excessive des Papes nuisoit encore aux progrès. On n'osoit rien avancer dans les Ecoles , qui ne fut du goût de la Cour de Rome ; & cette Cour jalouse à l'excès de son autorité , revoit avec un œil sévère, les questions que l'on traitoit. Aussitôt qu'elle en trouvoit quelques-unes où ses ombrages lui faisoient craindre ~~pas~~

diminution de ses intérêts, elle les interdisoit sur les peines les plus sévères, & captivoit ainsi le génie des étudiants: Or un génie qu'on captive est un génie qu'on étouffe. Enfin les belles-Lettres n'avoient point été rétablies; & il auroit fallu commencer par elles. Elles sont le lait dont il faut nourrir l'enfance des Muses. On égare l'esprit, si on ne l'accoutume à s'exercer sur les objets faciles qu'elles présentent, avant que de l'élever aux grands objets de la Philosophie. Qu'on examine attentivement les progrès des Arts; on trouvera que les belles-Lettres ont toujours précédé le rétablissement des autres; & que, tant qu'on n'a pas commencé par elles, on a tenté inutilement le renouvellement des sciences.

Les beaux Arts languissoient toujours: cependant la Peinture s'enrichit alors d'une découverte qui pré-

para pour un tems plus éclairé , des succès supérieurs à ceux mêmes des anciens.

On voit avec étonnement , que des génies sublimes dans les siècles les plus lumineux , ont laissé échapper des inventions aisées , & essentielles à la perfection de leur Art. On voit ensuite avec plus d'étonnement encore , ces mêmes inventions se montrer , dans des tems barbares , à des Artistes grossiers.

Les anciens avoient fait des prodiges dans l'Art des couleurs. Quoiqu'il ne nous en reste aucun monument , nous pouvons en juger par l'admiration des contemporains. Qu'on ne dise point que , tout étant par comparaison , une production médiocre peut être applaudie dans un tems où il n'y a point de chefs-d'œuvres.

Les chefs-d'œuvres de Sculpture qui nous restent , montrent qu'il y en avoit

en peinture. Les progrès de ces deux Arts, si semblables dans la plus grande partie de leurs principes , sont inséparables : les succès de l'un peuvent répondre des succès de l'autre. Il n'est pas possible que d'habiles Sculpteurs admirent jamais des Peintres médiocres.

Mais les Tableaux d'Apelles & de Zeuxis n'avoient qu'un triomphe assez court. Le tems effaçoit rapidement leurs couleurs ; & ces ouvrages excellens dont l'eau avoit lié les parties , délices de leurs siècles , se perdoient pour la postérité. Qu'ils eussent employé l'huile ; leurs travaux acqueriroient une plus grande facilité ; les parties une liaison plus intime ; les couleurs un nouvel éclat ; & leurs merveilles devenoient immortelles. Ce secret étoit bien facile : cependant il a fui la sçavante antiquité , & il a été la découverte du treizième siècle.

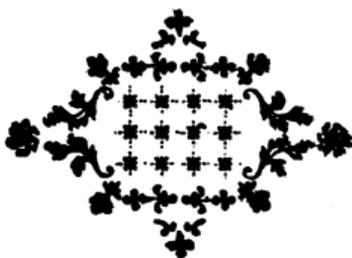
Le siècle précédent en avoit fait une autre , pour un Art non moins aimable.

Les succès de l'antiquité dans la Musique sont trop attestés, pour pouvoir être révoqués en doute. Tous les Arts sont liés , & les monumens des autres sont un garand de la perfection de celui-ci. D'ailleurs l'Histoire rapporte des effets de la mélodie des anciens qui montrent une réussite décidée.

Cette réussite indique nécessairement un Art réduit en principes. Sans cela , est-il possible qu'ils eussent jamais été loin ? Auroient-ils pu former ces chœurs si vantés , où toutes les passions peintes dans les sons passoient dans le sein des Auditeurs ; si ces sons n'avoient été marqués par des caractères fixes qui désignassent la valeur de chacun en particulier , & l'harmonie de leur assemblage ? Mais ces caractères étoient ignorés : ils ne subsistoient

même plus en Grèce. Ce fut au onzième siècle qu'un Moine d'Italie les retrouva , ou en donna de nouveaux dans cette gamme facile , adoptée aujourd'hui dans tous les Pays.

Ces deux découvertes produisirent peu d'effet alors ; mais elles servirent du moins à entretenir un goût que de nouveaux troubles auroient fait perdre sans elles , & qui fut , quelque tems après , une source féconde de beautés.



TREIZIÈME AGE.

Quatorzième & quinzième Siècles.

LES HUMANISTES.

ON a vû combien l'Empire d'Orient avoit perdu de sa grandeur. Il s'étoit cependant soutenu avec quelque gloire dans toutes les Provinces en deçà du Bosphore ; & ces vastes Etats réunis sous un même Souverain , présentoient encore , au onzième siècle , un front redoutable. Une troupe de croisés invitée par un Prince malheureux , vole à sa défense , le rétablit , cause sa perte , le vange & se place sur son trône. Voilà le coup fatal qui perdit Constantinople. Les Seigneurs Grecs qui ne voulurent point obéir , se retirèrent ; chacun alla dans la Province où il étoit plus considéré ;

& s'y rendit indépendant. Il s'éleve tout d'un coup une infinité de petits Royaumes qui, par leur désunion, ouvrent les Frontières des étrangers, tandis que la Capitale est déchirée par les divisions que font naître la haine mutuelle des communions diverses, les disgraces des Commènes & la foiblesse des derniers Paléologues. Ainsi ce trône malheureux, frappé de tant de coup, n'attendoit qu'une main hardie qui déterminât sa chute, & il ne s'en présenta que de trop redoutables.

Le mérite d'un chef illustre passe rarement à des générations éloignées. On en voit trop souvent l'éclat s'éteindre dès la première. Les fastes de tous les âges n'offrent qu'une seule maison qui présente pendant deux siècles une suite non interrompue d'hommes extraordinaires; & Constantinople vit dans le tems de sa décadence, s'élever la famille qui lui en montra le prod-

ge. Depuis Ottoman jusqu'à Selim second, c'est-à-dire , pendant deux cens cinquante ans , tous les Sultans , excepté un seul , ont été autant de Héros. Ottoman, de simple soldat, devient par sa valeur un Général illustre , & meurt un Prince puissant. Orchan ajoûte à la Bithinie & à la Cappadoce que son pere lui laisse , toutes les Provinces de l'Asie-mineure , & porte ses étendarts en Europe. Soliman premier , qui ne regne que deux ans , soumet toute la Thrace. Amurat premier ajoûte l'Illirie, l'Épire , la Macedoine. Bajazet est un foudre qui semble se multiplier. Il frappe également en Europe & en Asie. La Phrygie , la Cilicie , la Croatie , la Bulgarie, la Servie tombent à ses pieds. Il ne fait que se montrer pour conquérir la Morée. La Hongrie voit briser ses barrières ; & l'élite de la France accourue à son secours , ou périt dans la victoire du Héros , ou ne se sauve

que dans ses fers. L'Italie est menacée ; & Constantinople assiégée n'a pas même la ressource de son désespoir.

Manuel Paléologue regnoit alors sur ce trône chancelant. Effrayé de l'orage , il étoit venu chercher du secours chez les Princes d'Occident : il n'y trouva que des promesses. Ce Prince avoit amené avec lui quelques Savans. Ceux ci voyant leur Patrie prête à tomber , y renoncèrent & se fixerent en Italie. Il y avoit parmi eux Chrysoloras, le plus célèbre Grammairien de son tems. Cet homme n'avoit que ses talens , & fut forcé de les mettre à profit. Les guerres des factions différentes qui ravageoient l'Italie, les ombrages de la superstition, cette grossière présomption qui suit toujours l'ignorance , tout cela fit d'abord dédaigner ses leçons. Mais enfin le succès d'un petit nombre frappa les autres. On vint en foule à l'école de l'Etran-

ger , pour entendre ses leçons ; elles profiterent , & dans peu tems il eut le plaisir de voir des disciples répondre à ses soins. Eux-mêmes dans la suite devinrent d'habiles Maîtres. Dans toutes les Villes d'Italie on ouvrit des Ecoles semblables. La pureté du Latin & du Grec fut rétablie , & les beautés de ces deux Langues ignorées depuis si long-tems , furent parfaitement connues.

Les Langues naturelles gagnerent à ces acquisitions. On voulut les enrichir des trésors de l'antiquité. Quelques-uns plus hardis oferent leur donner des richesses qui leur fussent propres. On le tenta d'abord avec plus de courage que de succès : mais ces efforts , quoique malheureux , leur ôterent une partie de leur barbarie. Le Provençal a dû ses premières graces à ses Troubadoux. On trouve dans les ouvrages informés de nos Jongleurs , des tours

ingénieux , dont nos Poètes les plus délicats n'ont pas dédaigné d'orner les Ecrits. L'Italien fut plus heureux encore : il trouva des esprits excellens. Pétrarque confia à cette Langue l'expression de ses amours , & y fit passer une douceur qui en a immortalisé l'objet ; & Dante si bizarre dans ses sujets , mais quelquefois véhément dans l'expression , prépara cet idiome au sublime qu'il devoit recevoir un jour.

Les Lettres renaissantes avoient de grands avantages. Leurs ennemis devenoient de puissans Protecteurs. On ne peut nier que les Papes eussent beaucoup contribué à les rendre étrangères dans les siècles précédens ; mais il faut convenir qu'ils ont encore contribué davantage à les rappeler dans celui-ci. Eugène IV. Nicolas V. Pie III. les favorisèrent de tout leur pouvoir ; & Sixte IV. fit encore plus pour

elles ; en fondant cette Bibliothèque du Vatican , devenue si fameuse par les soins de ses successeurs. Depuis ce tems on ne trouve gueres de Pontifes qui n'aient connu le mérite des Lettres , & travaillé pour leur gloire. Ce goût passa en même tems à tous les Princes d'Italie. Alphonse sur tout le plus habile Prince de la Chrétieneté & le plus heureux , les appella à Naples , & leur fit part de l'or que ses flotes découvroient dans la Guinée. Enfin , & ceci mit le succès à leur progrès ; on venoit de trouver l'Imprimerie.

L'Époque de la découverte de cet Art utile , est trop obscure pour vouloir la fixer avec exactitude. Le tems , le lieu , l'Auteur , autant de problèmes. Les Chinois prétendent avoir été nos Maîtres , ou du moins nous avoir devancé dans cet Art. Ils avoient en effet un Art qui consistoit à graver les

caractères sur des planches qu'on appliquoit ensuite sur les papiers où l'on vouloit imprimer. C'étoit quelque chose , mais ce n'étoit pas l'Imprimerie , ou ce n'étoit que l'Imprimerie imparfaite ; & non pas cette Imprimerie si facile qui , avec un petit nombre de caractères toujours les mêmes , par la seule différence de combinaisons , rend en si peu de tems & d'une manière si durable , toutes sortes d'expressions. Les Hollandois reclament aussi cette invention utile : cependant il paroît qu'on la doit à l'Allemagne. Jean Gutenberg Gentilhomme de l'Electorat de Mayence , & Jean Stoop du même pays , en sont probablement les inventeurs. Au moins les premiers imprimés que l'on connoisse portent le nom de ces Artistes.

Cette découverte fixa pour jamais les Lettres. Auparavant on étoit obligé de recourir à des manuscrits rares & fautifs :

fautifs : ainsi peu de personnes pouvoient s'instruire , & presque personne ne le pouvoit d'une maniere exacte. L'Imprimerie donna les avantages contraires ; & l'étude devint aussi facile que sûre. On rechercha les anciens ; on les imprima , on les lut , on en rétablit les textes corrompus par l'ignorance. Les regles de la Grammaire furent connues avec précision , & le stile des anciens heureusement imité. Laurent - Valle , Leonard - Aretin , Paul-Manuce firent revivre l'Idiome de Cicéron. Pogge même dans son Histoire de la mort du malheureux Jérôme , montra une généreuse liberté & une force nouvelle.

On crut d'abord être éclairé. Il s'en falloit bien encore. On écrivoit avec élégance ; on pensoit avec grossièreté ; la mémoire étoit polie , l'esprit étoit barbare : nulle véritable Eloquence , nulle Poësie , point d'Histoire , tous

les autres beaux Arts à peine dégradés,
& les Sciences absolument ignorées.
Constantinople les possédoit encore
toute seule : c'étoit de - là seulement
que l'on pouvoit les attendre. Le mal-
heur de Cette Ville , en les exilant de
son sein , donna cette gloire à l'Italie ,
& produisit cette suite d'âges brillans
qui ont duré jusqu'à nos jours. :



QUATORZIÈME AGE.*Douzième & quinzième Siècle.***LEON X. LE TASSE.**

LA Puissance Ottomane abolit enfin l'Empire des Grecs. Il avoit échappé à Bajazet par le plus sanglant revers qui mit un Héros dans les fers d'un Barbare. C'est ici où se montre tout le courage de cette étonnante famille. Accablée, ce semble, par ce terrible coup, elle renaît tout d'un coup de ses cendres. Mahomet premier qui ne succède d'abord qu'aux malheurs de son pere, en reprend incessamment toute la puissance. Amurat second se trouve en état d'en continuer les conquêtes, & d'égaliser ses Ancêtres. Mahomet second, qui les efface tous, commence son regne par la prise de Constantinople, le continue dans de perpétuels triomphes, &

meurt à la fleur de son âge , au milieu des plus hardis desseins.

Ce destructeur fameux d'un Empire fameux protégea trop les Arts , & a quelque chose de trop singulier , pour ne pas s'arrêter à le considérer. On a fait mille portraits de ce Prince , tous différens. Les uns l'ont présenté comme un Héros accompli , les autres comme un monstre : quelques uns ont réuni ces traits ; & ceux-là l'ont bien peint. C'est en effet un homme en qui tous les talens , toutes les vertus , tous les vices réunis offrent tout , excepté la foiblesse. Jamais personne ne conçut un nombre si prodigieux d'objets : jamais personne n'en conçut un petit nombre avec tant de netteté. Son génie poussé par une insatiable ambition , embrassoit sans cesse les plus sublimes projets ; & en calculoit en même tems les plus petits détails. Impénétrable dans ses vûes , l'exécru-

tion seule en montrait la grandeur ,
tandis qu'il sembloit avoir assisté dans
tous les conseils de ses adversaires. Au
milieu du vaste corps qui lui obéissoit ,
il en connoissoit tous les mouvemens ,
comme s'il n'eut eû qu'un petit nom-
bre ; & dans l'action il savoit si bien
en faire jouer les ressorts , qu'on eût
dit qu'il avoit le double de soldat. Sur-
venoit-il de ces coups que tout l'Art ne
peut prévoir ! Un instant l'éclaircit sur
le parti qu'il devoit prendre ; & cette
résolution subite avoit tout le mérite
d'une longue méditation. Je ne dis
rien de son courage : on sçait qu'il
avoit toute la vivacité de la témérité ,
& toute la prudence du flegme. Au
reste , sacrifiant tout à sa gloire , pro-
diges du sang des soldats qu'il aimoit ,
terrible aux Grands qu'il soupçonnoit
aisément , cruel dans les peines & dans
les vengeances , magnifique dans les
récompenses & dans les faveurs ; juste

jusqu'à immoler un fils qu'il chérissoit, parce qu'il avoit outragé un Grand qui lui étoit indifférent ; injuste jusqu'à égorger de sang froid, des Princes qui avoient sa parole pour garand de leur vie & de leur liberté ; sensible aux plaisirs de l'amour, & farouche jusques dans ses plus doux transports. Ce Prince toujours en guerre eut le tems de connoître & d'aimer les talens. Au sortir d'une bataille, fumant encore du sang de ses ennemis, il s'enfermoit tranquillement avec un Peintre ou un Sculpteur, & discouroit avec justesse sur les finesses de leur Art.

Mais en vain appelloit-il les Arts auprès de lui. La férocité de son caractère, la grossièreté du Peuple qu'il commandoit, la différence de Religion, les guerres continues & sanglantes les bannirent de leur ancienne Patrie. Ils furent pour jamais de la Grèce. Errans, fugitifs, ils vinrent à Flo-

rence , où une Famille puissante leur fournit un magnifique azile , & les rendit à l'Univers.

Il est peu de Maisons souveraines dont l'élévation ait un principe aussi respectable que celle des Médicis. La plupart ne doivent la leur qu'aux crimes de leurs Ayeux. C'est le plus souvent en ravageant leur Patrie , que leurs peres en ont arraché les hommages.

Les Médicis s'éleverent en s'appliquant à un commerce utile & immense ; en transportant par une équitable industrie , les richesses des autres Pays dans le leur ; en faisant regner dans leur Ville l'abondance & les lumières. La gloire de Florence fut leur ouvrage , & s'ils eurent le malheur d'opprimer sa liberté , le digne usage qu'ils firent de leur domination , a presque effacé le crime de son origine.

Cosme de Médicis ne fut qu'un Né-

gociant ; mais un Négociant connu & respecté aux extrémités de notre hémisphère, plus riche que la plûpart des Souverains de l'Europe , l'amir des Rois , le Protecteur des vertus , & le bienfaicteur des Lettres. Ses descendans marcherent tous sur ses traces ; & le génie , la vertu & la générosité, les conduisirent au trône.

Cette famille se trouvoit au commencement de sa grandeur , lorsque les Arts bannis parurent en Italie. Ces Princes éclairés les appellerent auprès d'eux , & déployerent sur eux leurs faveurs. Leur goût passa bientôt aux puissances voisines. Rome sur tout l'adopta. Les Papes firent servir en faveur des Lettres cette autorité qui avoit fait autrefois leur perte. Les trésors du Vatican s'ouvrirent pour elles ; & les sources de ces innombrables aumônes destinées par un Peuple crédule à des expéditions saintes & barbares ,
pour

pour faire avec honte le malheur des hommes détournés par une heureuse farude , coulerent dans le sein des Arts bienfaifans , & firent , en les animant , la gloire & la félicité des rives de l'Italie.

Jules II. & Leon X. doivent être mis au rang des plus illustres Protectors des Arts ; tous deux grands Papes , Souverains triomphans , Politiques habiles ; tous deux vastes & hardis dans leurs projets , adroits & heureux dans l'exécution ; l'un plus fermé & plus décisif , l'autre plus souple & plus fin ; l'un bravant les difficultés , & les forçant à se ployer à ses vûes , l'autre étudiant mieux les circonstances des affaires , & décidant les événemens par son adresse ; l'un attaquant ses ennemis à découvert , & les soumettant par son intrépidité ; l'autre caché & plus redoutable encore , admirable pour se faire des amis de ceux-

mêmes dont il cauſoit la perte : l'un & l'autre généreux appuis des beaux Arts ; l'un & l'autre magnifiques rémunérateurs des Sciences & des Lettres.

Leon X. forti d'une maifon où l'amour pour les talens étoit héréditaire , ſe fit un objet eſſentiel de les protéger. Son regne fut l'âge d'or du génie ; & les grands Hommes qui illuſtrèrent les pontificats ſuivans , durent preſque tous leur bonheur à ſes bienfaits ou à ſes deſſeins.

Tant que les Arts avoient été limités à la Grèce , l'agitation d'une cour orageuſe & la foibleſſe de la plûpart de ſes Empereurs avoient arrêté leurs progrès. Quand ils furent ſous un Ciel tranquille , & à l'abri d'un trône moins chancelant & plus heureux ; ils reprirent leur ancienne force , & déploierent toutes leurs graces. L'Italie charmée ſortit de ſon aſſoupiffe-

ment. On admira ces Etrangers. On rougit de son obscurité. Une noble honte saisit les cœurs. On se rappella son ancienne gloire , & on résolut de la faire renaître. Le Tybre vit enfin les Muses revenir sur ses rives : de nouveaux Virgiles faire retentir ses bords de leurs sublimes accens : des Appelles , peut-être supérieurs à ceux de la Grèce , faire parler la toile ; & des Phidias nés dans les lieux qu'il arrosoit , y reproduire ses bienfaiteurs & ses Héros.

Les beaux Arts n'étoient pas les seuls qui recouvraissent leur lustre. La Chronologie & l'Histoire éclairées par les malheurs de l'Eglise , sortoient en même tems du cahos.

On ne peut excuser les novateurs des derniers siècles. Eussent-ils même réformé des abus , ce bienfait ne justifieroit jamais aux yeux d'un Philosophe , le sang qu'ils ont fait verser.

Mais on ne peut nier que l'érudition leur doit beaucoup. La plûpart des chefs de la réforme étoient instruits & éclairés. Ils comprirent que le meilleur moyen , pour assurer le succès de leurs opinions , c'étoit de leur aller chercher des fondemens dans les siècles antérieurs. La timidité qui avoit jusqu'alors arrêté les Sçavans , ne les retenant plus , ils porterent le flambeau de la critique dans la nuit des tems & des faits. Toute confusion qui pouvoit leur nuire , fut éclaircie avec soin : toute Epoque préjudiciable, examinée avec scrupule : tout Ecrit contraire , analysé avec aigreur : tout fait défavantageux discuté avec rigueur : tout trait favorable , produit au grand jour & tourné contre leurs adversaires.

Les Romains attaqués avec force par l'érudition , furent obligés de se défendre avec les mêmes armes. L'autorité & les menaces n'étoient plus

suffisantes. Il fallut repousser par la raison des ennemis redoutables que les foudres du Vatican n'effrayoient plus. On se vit forcé de les suivre dans la Chronologie & l'Histoire : de descendre avec eux dans les labyrinthes immenses de ces deux Sciences : d'en percer les plus obscurs détours ; & d'y porter un nouveau fil & de nouvelles lumières. Une foule de particuliers zélés pour la Communion Romaine , qui sentirent pour elle la nécessité de ces études , s'y dévouerent sans partage ; & des corps entiers en firent dans leur institut leur principal objet.

Jusques-là la piété seule avoit présidé à ces établissemens sacrés , où des hommes persuadés de la misere de nos grandeurs , & de la douleur de nos plaisirs , se vouent , au milieu du monde , à un genre de vie qui les en sépare. Utile oisiveté , puisqu'elle fournit aux Chrétiens des exemples qui

les édifiant ! L'Espagne vit alors s'élever dans son sein une société d'un nouveau genre qui se proposa pour but , de défendre l'Eglise & de l'éclairer. Persuadée que les vertus sont toujours plus sûres quand les lumières sont plus vives , elle destina ses efforts à augmenter celles-ci. Dans ce point de vue elle se fit une loi de perfectionner tous les Arts innocens , en y portant une application opiniâtre & de continuels travaux. Cette société trouva des obstacles : elle devoit en avoir ; mais elle en triompha , & éclaira ses ennemis mêmes. Si elle en compte encore aujourd'hui , au moins elle sera toujours chère aux Lettres , par le grand nombre des Hommes illustres qu'elle a produit ; au moins on ne peut sans injustice lui refuser une place dans l'énumération des causes de leurs progrès.

Ainsi les nuages se dissipent éga-

lement par les ennemis & les défenseurs de l'Eglise. L'ordre des tems se développoit : la vérité des faits s'éclaircissoit : la superstition fuyoit sur les pas de l'ignorance : la raison continuoit d'éclairer tous les jours ; tandis que les Médicis ornoient Florence par des Palais magnifiques : tandis que les Pontifes élevoient dans Rome à la divinité des Temples véritables images de son séjour : tandis que la majesté de Raphael , les graces du Titien , la hardiesse de Michel - Ange , l'éclat de Paul-Veronese , charmoient les yeux , & que les accords de mille Orphées enchantoient les oreilles : tandis que les sons mâles du Camoens élevoient les esprits sur les rives du Tage , & que les éclairs de l'Arioste ravissoient l'imagination sur les bords de l'Eridan : tandis que les images du Peintre de Godefroi , moins nobles , moins judicieuses que les images du Peintre

d'Enée, plus brillantes peut-être, aussi touchantes du moins, faisoient partager à toute la terre les ardeurs de Renaud, & les larmes d'Herminie.

Cependant les hautes Sciences reprenoient un vol sublime, & aidées par des découvertes merveilleuses, laissoient bien loin derrière elles, les traces de l'antiquité.

On ne sçait à qui on doit la Boussole. L'Auteur de cette invention divine est tombé dans une obscurité qui deshonne l'humanité. La Chine a vraisemblablement la gloire de l'avoir produit & la honte de l'avoir oublié. Du moins il est certain que l'Europe ne commença à jouir de cette découverte qu'au treizième siècle, lorsque les victoires des Tartares donnerent aux Francs une connoissance confuse des parties les plus reculées de l'Asie, & quelque relation avec l'Empire du Catay.

On sçait que les successeurs de Gen-

ghiskan , vainqueurs de l'Asie , se jetterent alors sur l'Europe , & menacerent de l'envahir. La Russie entiere avoit déjà ployé sous leurs armes ; & la Hongrie voyoit dans ses plaines les drapeaux de ces Barbares. Les Papes effrayés de l'orage députerent vers eux quelques Moines pour les détourner. Ces Ambassadeurs singuliers allerent jusqu'à la Capitale des Tartares , voisins de la Chine. La Chine étoit dès-lors célèbre par ses lumieres. L'Empereur des Tartares voulut se donner le plaisir de faire disputer les Sçavans de l'Europe avec les Sages de l'Asie. Les Moines & les Philosophes eurent de longues conférences. Sans doute elles ne roulerent pas toutes sur la Religion , & les Arts de la Chine exciterent la curiosité. On peut conjecturer que la Boussole fut un des premiers dont les Lettres se vanterent , & que les Moines de retour en firent

part à leur Patrie. L'Italie est en effet le premier qui l'ait mise en usage ; & la Fleur-de-Lys prouveroit seulement que les Navigateurs à qui elle fut d'abord communiquée , étoient de cette partie d'Italie qui obéissoit au sang de nos Rois.

Conduits par cette machine étonnante , on ne craignit plus de s'exposer au milieu des mers. Le vaste Ocean regardé auparavant comme un abîme creusé par la main de la nature pour séparer les mortels , devint un chemin facile , formé pour les unir. De tous côtés on découvrit de nouveaux climats ; & de nouvelles terres s'offrirent aux yeux des Navigateurs. Les Côtes de l'Afrique furent parcourues , & leurs habitans féroces chargerent nos Vaisseaux, de leur yvoire & de leur or. Les rivages de l'Asie furent cotoyés , & payerent à nos rivieres le tribut de leurs soyes. Les parties les

plus reculées des Indes furent pénétrées , & leurs précieuses productions échangées contre nos plus vils travaux. Le Japon fut connu , & les Arts de ces Isles apportées dans nos Ports , prêterent à notre Luxe des agrémens nouveaux. La Chine fut étudiée , & sa morale surprit les Sages de l'Europe , comme son industrie anima l'émulation de nos Artistes.

Mais l'Occident présentoit tout autre spectacle. Les Espagnols guidés par un étranger voguoient sur des Ondes plus inconnues encore ; & affrontant tous les périls , alloient chercher d'autres mortels , & découvrir un autre hémisphere.

Si le mérite des grands Hommes doit se mesurer au génie nécessaire pour imaginer le projet , à la force d'ame pour écarter les obstacles , au courage pour braver les dangers ; enfin aux avantages que ses succès ont procu-

rés aux hommes. Christophe-Colombe est peut-être le premier des humains , & le plus digne de nos hommages.

Il faut se transporter dans les opinions de son siècle sur les Antipodes traités de chimere par la raison , d'erreurs par la Religion. Il faut voir ce grand Homme dissipant les fausses lueurs de l'une avec force , éludant les redoutables objections de l'autre avec un respect adroit ; persuadant à des Princes avarés de l'appuyer , & à des hommes timides de le suivre. Il faut le suivre dans des mers absolument ignorées , la sonde à la main , luttant sans cesse contre les tempêtes , & la crainte des écueils ; bravant les fureurs d'un équipage irrité justement en apparence ; ne désespérant jamais de son projet , malgré tant de motifs de désespoir ; & finissant par donner un nouveau monde à l'ancien.

Ce monde ne porta point son nom , & la bizarre ingratitude des hommes , en nommant l'Amérique , fit cet honneur à un aventurier qui n'y découvrit rien , & à des Rois qui la tiranniserent.

Tout gagna à cette découverte. La Sphere des idées s'aggrandit. L'existence des Antipodes fut fixée , & leur séparation totale donna une nouvelle clarté à la raison. Une nouvelle espèce d'hommes fournit des idées hardies à la Métaphysique. Les mœurs de ces hommes que l'éducation n'avoit point changées , firent naître des connoissances dans la morale. De nouvelles plantes enrichirent la Botanique , & prêterent des secours puissans à la Médecine. De nouveaux phénomènes éclairerent les esprits sur l'Histoire naturelle. Un Ciel nouveau présenta des Astres nouveaux , & produisit de nouvelles conjectures. On dédaigna l'Univers de Ptolomée ; on en imagina de

plus vraisemblables. Copernic soupçonna le véritable, il le réfléchit, & il osa ensuite regarder l'idée comme certaine. Il fit plus; il osa l'indiquer, & il trouva des partisans qui osèrent le croire. On ne pouvoit cependant regarder ce sentiment, que comme une importante probabilité. Quelque tems après le hazard fit trouver le Telescope. Un enfant en Hollande rassemblant deux verres, vit avec étonnement les objets rapprochés & grossis jusqu'au prodige: le voile de la nature fut tiré: l'arrangement du monde cessa d'être un problème; & Galilée dont la superstition voulut en vain étouffer la voix, en fit une certitude avouée aujourd'hui dans toute la terre.

Le triomphe des beaux Arts n'étoit pas si étendu. L'Italie en étoit presque encore le seul théâtre. La Grèce continuoit de ployer sous une loi qui fait une vertu de l'ignorance. L'Espagne

n'étoit occupée que du soin de s'enrichir de la dépouille des malheureuses Indes. Le Poëte Epique qui avoit illustré le Portugal , avoit donné d'égales preuves de la beauté de son génie & de la barbarie de son goût. Le Nord agité par les divisions du Sacerdoce , étoit en proie à toutes les fureurs de la discorde & du fanatisme. Les foibles lumieres qui avoient brillé en Angleterre pendant les beaux jours de Henri VIII. s'étoient perdues dans les orages qui avoient troublé la fin de ce regne ; ce regne où le sang couloit sous le fer de la Religion , tandis que la jalousie en baignoit le trône.

La France étoit un peu plus heureuse. La Cour de Charles VIII. avoit montré quelque goût. Alain Chartier avoit fait briller une Eloquence conforme à ce tems. Villon s'étoit distingué par des Poësies éclipsées dans des âges plus lumineux. Philippe de Co-

mines plaît même aujourd'hui malgré la vétusté de son Idiome, par la naïveté de son stile. Louis XII. & son respectable Ministre ne négligerent point cette enfance littéraire. Mais François I. au milieu de ses triomphes & de ses revers, se fit un devoir de la fortifier; & le rival de Charles V. le Héros de Pavie, le vainqueur de Marignan, préféra à ces titres celui de pere des Lettres. Il fit en leur faveur des établissemens avantageux; il leur prodigua ses dons, & il eut le plaisir de s'en voir payé.

Le Théâtre commença sous son regne à se dépouiller de son ancienne barbarie. La Prose prit des tours plus exacts. Marot donna à la Poësie des graces dont le tems n'a point entièrement terni l'éclat. On apperçoit des progrès marqués. On sent que les Arts étoient en état d'aller loin. Ils ne périrent point dans les troubles si longs,
 si

fi cruels qui agiterent le trône des petits-fils de François. Montagne traçoit alors ces essais où l'on trouve le mélange singulier d'une prolixité qui rebute le plus patient Lecteur , & de graces qui les rendent les délices des plus délicats. Henri qui redonna enfin un calme , l'ouvrage de son humanité & de sa valeur , le grand Henri tomba immobile par le fanatisme , lorsqu'après avoir fait le bonheur de la France , il vouloit encore lui donner des lumieres. Heureusement son Sceptre tomba dans les mains d'une Reine que le génie héréditaire de sa maison fit succéder aux desseins de son Epoux , comme à son pouvoir.



QUINZIE' ME AGE.*Dix-septième Siècle.***RICHELIEU, DESCARTES.**

ON ne connoît point assez Marie de Médicis dans l'Histoire des Arts. C'est elle qui apporta d'Italie ce goût inconnu auparavant dans nos climats. Le Palais d'Orléans, le plus beau morceau d'Architecture que possède la Capitale est son Ouvrage. Rubens ce rival des grands Hommes d'Italie, qui montra le premier des chefs-d'œuvres en France, Rubens vint en France par ses ordres, & s'anima par ses bienfaits. C'est depuis cette Régence, que l'on apperçoit de l'ordre dans les édifices, de la finesse dans les tableaux, de la délicatesse dans les statues. C'est donc à cette Princesse que la Patrie doit

l'hommage de sa reconnaissance , pour le renouvellement de ces trois Arts.

La Littérature Françoisé se fortifioit tous les jours. Desportes avoit poli notre versification : Mainard donnoit de la force à notre Poésie : Racan commençoit à orner l'Isdile d'heureuses images : Rotrou rendoit quelque majesté au théâtre : la Lyre acquéroit entre les mains de Malherbe une harmonie nouvelle , & des graces inconnues.

La Prose brilloit moins. En général, la Langue Françoisé étoit encore dure. Ce n'est pas qu'il n'y eut beaucoup d'esprits en état de la polir ; mais la plupart s'attachoient aux Langues mortes. Ainsi la Langue du Pays n'y gagnoit rien ; & cet abus auquel on s'obstinoit l'auroit laissée long - tems dans cette foiblesse , sans le Cardinal de Richelieu qui le sentit & le corrigea.

Ce Ministre qui donna le calme au corps , en noyant dans le sang l'acti-

vité des membres , cet homme l'ami de la gloire de la Patrie , & l'ennemi de sa liberté ; qui n'aima jamais ses concitoyens , mais qui chérit toujours la grandeur de l'Etat : ce génie supérieur sentit qu'en vain les Armes & la Politique assureroient à la France la supériorité de puissance sur ses voisins , si les Lettres ne lui procuroient la prééminence de lumières. Il crut que, quelque éclat que pût avoir un Empire sans les talens , il étoit toujours avili par une certaine idée de grossièreté qui résulte de ce vuide. Il comprit que , pour lui procurer ce genre de gloire , il falloit rendre la Langue docile aux travaux , & engager les esprits à la cultiver. Dans cette double vûe il érigea l'Académie , en lui prescrivant pour objet la réformation de l'Idiôme ; & , afin de tourner l'émulation de ce côté-là , il combla d'honneur ceux qui s'y exercerent.

Malheureusement , les premiers qui y furent employés n'avoient pas tout le génie nécessaire pour un si grand ouvrage. Ils laisserent des traces de l'ancienne Barbarie : des verbes nommés auxiliaires , & en effet onéreux ; multipliés à l'excès : des terminaisons uniformes , & des articles sans nombre ; propres seulement à faire languir l'expression : sur tout un ordre grammatical dont on est esclave ; ordre si souvent opposé à l'ordre naturel des choses , & par conséquent à la clarté , presque toujours nuisible à l'harmonie & à la force. Ajoûtons-y une Orthographe bizarre , sans cesse contredite par la prononciation ; enfin tant de vices dont notre locution la plus parfaite n'est pas exempte. Cependant , si les premiers Académiciens ne corrigèrent pas la Langue autant qu'il l'auroit fallu , du moins la rendirent bien supérieure à ce qu'elle avoit été ; du moins ils la

mirent en état de recevoir la teinture des esprits qui la cultivoient.

Malherbe , esprit excellent & supérieur à tous ceux qui l'avoient précédé , continuoit à y porter de la netteté , de la douceur & de l'élégance : Balzac , esprit peu délicat , mais porté au Grand ; en la gâtant par une emphase ridicule , la relevoit souvent par une dignité peu usitée jusqu'alors : on peut l'appeller le Précurseur de l'harmonie dans la prose. Voiture , esprit étroit , mais délicat , qui défiguroit presque toujours la sienne par des petitesse , l'ornoit quelquefois d'une légèreté aimable.

La langue dût encore plus aux Traducteurs. Le meilleur moyen , pour former une langue accoutumée au faux & au précieux , étoit en effet de la ployer aux pensées simples & fortes des génies de Rome & d'Athènes.

Enfin le grand Corneille l'éleva au

sublime ; & dans l'âge suivant , l'énergie de Paschal , le naturel de Moliere , l'élégance de Boileau , & les graces de Chapelle , lui donnerent toute la perfection dont elle est susceptible.

Il ne manquoit plus que de former la Philosophie. Elle rampoit en France : & ceux qui s'y appliquoient étoient ceux qui nuisoient le plus aux progrès. Au lieu de chercher la vérité dans l'évidence , on ne vouloit la trouver que dans l'autorité. Si la raison dictoit quelque chose , on en consultoit aussi tôt la conformité avec les opinions d'Aristote , ou les rêveries de ses barbares Commentateurs. Si , comme il arrivoit presque toujours , elle s'y trouvoit contraire , on l'immoloit aussi - tôt. Le respect qu'on avoit pour cet Ancien , le poids de tant de siècles qui l'avoient adoré , l'usage , l'éducation , la superstition même s'intéressoient au triomphe de ce

faux sçavoir, & tenoient la vérité captive. l'Europe entiere étoit dans le même esclavage ; & l'Italie quoique plus éclairée , n'avoit pas encore tenté de briser cette chaîne.

Personne n'osoit penser contre Aristote , & osoit encore moins s'exprimer. Il falloit un génie supérieur & hardi qui eut le courage de faire l'un & l'autre. La France le fournit au monde.

Descartes porta le premier les lumieres de la raison dans les ténèbres du Péripatétisme : elle lui en fit bientôt connoître le foible. Dégoûté de l'autorité par les absurdités qu'il y avoit découvertes , il se fit ce principe si sage , & la base de toutes les connoissances justes , de ne regarder comme vrais que les jugemens avoués par ses propres réflexions. Ensuite il s'imposa la loi de révoquer toutes ses idées, & de les soumettre au rigoureux examen
de

de l'évidence. Après avoir fait par ce moyen de grandes découvertes , il eut la force de les indiquer à ses concitoyens , & de leur faire part de la maxime qui les avoit fait naître. Il fut la victime de sa hardiesse ; mais en fuyant de sa Patrie , il laissa les étincelles qui devoient un jour rallumer la raison. Il est vrai qu'il laissa en même-tems des erreurs ; mais il en avoit préparé la chute , en apprenant aux hommes à ne s'affervir qu'à leurs lumieres. C'étoit assurer le triomphe du génie contre ses propres sentimens. C'est lui qui a forgé les armes de ses rivaux ; & le Philosophe qui fait la gloire de l'Angleterre , a allumé à la lampe du Philosophe François , le flambeau dont il a éclairé l'Univers.

Cependant les Médicis & les souverains Pontifes continuoient d'animer les beaux Arts en Italie. L'Allemagne commençoit à se réveiller de son assou-

pislement. L'Espagne vantoit déjà des Historiens célèbres & des Comiques aimables. L'Angleterre comptoit parmi ses habitans , des Sçavans illustres ; & sans parler de ceux qui fleurirent sous le regne d'Elizabeth , ni d'Elizabeth elle-même qui cultivoit les Lettres avec autant de succès qu'elle les protégeoit avec grandeur ; on vit sous son Successeur , un Chancelier Philosophe tenter presque tous les genres , réussir dans beaucoup , & exceller dans quelques-uns.

Ainsi tout conspiroit en Europe , à donner aux Arts le siècle le plus brillant , pour peu qu'ils eussent des Protecteurs. Ils eurent le bonheur de trouver en Angleterre un Monarque éclairé , & en France un grand Roi , dont les bienfaits passèrent leurs desirs.



SEIZIÈME ÂGE.

LOUIS LE GRAND, NEUTON.

LA grande qualité des Rois est la connoissance des hommes. Un Prince peut, avec ce talent, manquer de tous les autres. Qu'il sache discerner les esprits, les employer à propos, les suivre avec vigilance, les soutenir avec constance : quand même il auroit pour le reste une capacité médiocre, il fera un illustre Roi, & aura un règne fortuné & glorieux : à peu près comme ce Général, qui mourant, & porté sur un brancard au milieu de cent mille combattans, accabloit les rivaux de son Maître, en dirigeant contre eux les bras de ses soldats, & une force qui lui manquoit à lui-même.

Il n'y a qu'une voix sur cette vertu

de Louis XIV. Ceux même qui , malgré tant de suffrages , lui refusent les autres parties , sont forcés de rendre hommage à celle-ci. C'est elle qui lui donna des Turennes & des Condés à la tête de ses Armées ; des Louvois dans ses Conseils, & des Colberts dans ses Finances. C'est elle qui a fait naître ce règne si triomphant , si glorieux en tout genre ; ce règne qu'un des premiers hommes du monde , & par le rang & par le génie , a décrit dans des Mémoires immortels , avec tant de charmes ; & reproduit avec tant de grandeur dans ses vastes Etats.

Dans tous les siècles , il y a des génies ; & c'est du trône que dépendent leurs destinées. C'est de-là d'où partent les orages qui les accablent , ou les rayons bienfaits qui les animent.

Louis aimoit les Arts. On l'a vu verser des larmes , parcequ'on avoit négligé de l'y former.

Louis honoroit les Arts. Il s'enfermoit quelquefois avec Boileau , pour s'éclairer avec lui. On le vit entretenir Moliere , le féliciter publiquement sur la bonté d'une Comédie ; le rassurer contre la crainte de la disgrâce d'une autre.

Louis récompensoit les Arts. Chapelain jouissoit d'une pension considérable.

Enfin Louis forma des Académies. Lorsque ces sortes d'établisssemens sont rares , & les membres peu nombreux , rien ne pique mieux l'émulation , sur tout dans un Pays où l'amour-propre des habitans , plus vif , rend plus jaloux des distinctions. Ceux même qui semblent les dédaigner font mille efforts pour les acquérir. C'est une espece de sceau du mérite qui , vrai ou faux , flatte toujours les possesseurs, ou anime les prétendans. Il ne faut pas tant regarder les ouvrages que les Académies

ont donnés ; mais les ouvrages que l'espérance d'y parvenir a fait naître. On se les figure comme une carrière d'Athlètes ; c'est plutôt une retraite d'Emérites.

L'Académie Française trouva dans Louis un second Fondateur. Les Académies des Sciences & des belles - Lettres lui doivent leur établissement ; toutes , leur gloire , parce qu'il voulut être le Protecteur de toutes.

La France répondit aux soins de son Souverain. L'Angleterre aux lumières de son chef. Des Philosophes & des Artistes illustres s'éleverent en foule sous les deux regnes ; & la gloire & les Arts conspirerent à en illustrer les beaux jours.

Dans ce nombre prodigieux , choisissons quelques hommes , dont le génie & les travaux passeront à la postérité la plus reculée. Fixons même un plan dans cette énumération. Celui

qui se présente naturellement , c'est de suivre les degrés du génie. Beaucoup ont pris cette méthode ; & presque tous se sont égarés , parceque l'amour-propre s'est mêlé à leurs suffrages. Chacun appelle génies supérieurs ceux qui ont paru dans la carrière qu'il suit lui-même. Est-ce un Prédicateur qui assigne les rangs ? Bourdaloue tient le premier. Un Avocat chasse celui-ci en faveur de Patru. Celui qui excelle à faire des Vers , exclut S. Evremond du Temple qu'il bâtit , y place à peine Pascal , & ne met que des Poëtes dans le Sanctuaire.

C'est ne voir les objets qu'au travers du prisme des préjugés. Dépouillons-nous de leurs nuages ; & que nos erreurs ne soient que les erreurs de la foiblesse , & jamais les impostures de l'intérêt.

La première qualité de l'ame , c'est la pénétration qui perce dans les objets

& en découvre les principes. Cette qualité fait les génies créateurs , & brille sur tout dans le Philosophe ; soit qu'il fouille dans le cœur humain , & qu'il en dévoile les passions ; soit qu'il lise dans les actions des hommes les causes cachées , dont elles sont émanées ; soit qu'il arrache à la nature les secrets que cette mere jalouse sembloit vouloir dérober à sa curiosité.

La seconde qualité de l'ame , c'est cette force d'imagination qui rapproche dans un trait juste , court & frappant , les rapports les plus éloignés , & en même tems les plus essentiels à l'objet. Cette qualité donne le sublime , & fait les génies élevés.

La troisième , c'est cette fidélité d'imagination qui présente avec netteté à l'esprit , l'objet revêtu de toutes ses nuances , & en fait passer dans les travaux de l'Artiste une vive imitation. Cette qualité fait tous les hommes à

talens , Orateurs , Poètes , Peintres , Sculpteurs , que l'on peut appeller les Peintres de la nature.

Les qualités qui suivent celles-là , font le jugement , le goût , & l'ordre : elles donnent les esprits solides.

Enfin viennent la légèreté , la finesse , la délicatesse , qui forment ces esprits peu étendus , négligés , si aimables pourtant , que le Sentiment anime , & que les Graces inspirent.

Il n'est point d'Artiste immortel qui ne réunisse plusieurs de ces qualités : il en est même chez qui on les trouve toutes. Chacun cependant en a une qui domine ; & c'est , selon le degré de celle-ci , qu'il faut assigner les classes différentes.

Dans la même classe , les genres sont plus nobles , à proportion qu'avec la qualité qui leur est essentielle , ils en exigent un plus grand nombre d'autres. Ainsi dans la classe des talens , la

Poësie est supérieure à la Peinture ; parce qu'outre l'ordonnance , l'ensemble , l'expression qui sont communes à ces deux genres , la Poësie est obligée de faire parler ses Acteurs muets dans la Peinture ; ce qui fait pour la première une difficulté , & conséquemment un mérite de plus. Par la même raison , la Peinture est au-dessus de la Sculpture , parce que le Peintre qui forme des tous compliqués , a besoin de plus d'étendue d'esprit que le Sculpteur qui se borne toujours à un petit nombre , & souvent à un seul Personnage.

Enfin dans les mêmes genres , les Artistes sont plus respectables , à proportion que , tout égal d'ailleurs , ils montrent plus de parties ou plus de fertilité.

Newton est de tous les hommes celui qui a vû le plus & le mieux. Sa pénétration infinie est accompagnée

d'une justesse qui ne le laisse jamais s'écarter de son but. Son imagination sans cesse soumise à la raison, ne lui fournit que le soupçon & l'occasion d'une expérience. Il n'y a que celle-ci unie à l'évidence, qui ait pour lui le droit de faire une certitude. Ce n'est que dans la Nature que ce Génie recherche la Nature.

Descartes, avec une pénétration peut-être égale, se laisse sans cesse emporter à sa vive imagination. Il adopte tous les phantômes spécieux qu'elle lui offre. Il ne demande la vérité, qu'à cette mere des aimables illusions : aussi, au lieu de découvertes, donne-t-il souvent des fictions brillantes qui enchantent d'abord, où l'on s'égare long-tems avec plaisir, qu'on voit tomber avec douleur, & qu'on quitte avec regret. On est fâché que le monde de Descartes ne soit pas le monde de la nature.

Il faut faire attention que les circonstances fournissoient bien des avantages à Neuton.

Descartes a marché long-tems dans le cahos , & a été obligé de le débrouiller. Il faisoit jour , quand Neuton a commencé sa carrière. Descartes a paru dans un tems où l'ignorance & la superstition , ennemies de ses démarches , l'obligeoient souvent de s'arrêter , ou de se détourner. Neuton a brillé dans un âge où la raison & l'amour de sçavoir , revenus dans l'Europe , animoient ses efforts , & applaudissoient à ses progrès. Descartes a vû ses jours s'écouler dans les disgraces : & qui ne sçait combien leurs nuages offusquent les lumieres ? Neuton a toujours joui d'une abondance qui lui procuroit cette précieuse tranquillité , l'ame des travaux de l'esprit. Descartes étoit né dans un Pays , où le mérite trouve ordinairement beaucoup de ri-

vaut qui le haïssent , un petit nombre d'admirateurs qui l'honorent , nul bienfaiteur généreux qui le récompense. Neuton avoit pour Patrie cette Isle heureuse , où le mérite trouve presqu'autant de bienfaiteurs que d'amis , presqu'autant d'amis que d'admirateurs , presqu'autant d'admirateurs que de citoyens.

Toutes ces différences ne doivent pas être omises dans l'évaluation de ces deux grands Hommes.

Pascal joint à la pénétration une profondeur qui étonne. Son œil de Linc perce les abîmes du cœur humain. Sa main terrible arrache les voiles de l'amour-propre. Sa forte imagination en peint les erreurs dans les plus frappantes images. C'est dommage que le préjugé arrête ou défigure quelquefois ses pinceaux. Quel génie la superstition n'a-t-elle point en lui ravi à la raison ?

Bayle moins profond , montre une

justesse plus constante , & surprend par son étendue. On ne peut voir sans étonnement la prodigieuse Sphere où se porte son esprit. On ne peut voir sans admiration , avec quelle exactitude il en remplit l'immense variété. On est bien éloigné d'approuver sa façon de penser : mais , quelle qu'elle soit , il est certain que Bayle est un des hommes qui ont le plus honoré l'esprit humain.

Malbranche , esprit assez semblable à Descartes , mais bien inférieur , consulte sans cesse une imagination vive , forme des systêmes bizarres qu'il soutient d'une maniere juste , embrasse des idées fortes pour soutenir des idées foibles qu'il adopte sans examen ; imagine tout , décide beaucoup , cherche peu , & ne trouve rien.

Looke , ce Neuton de la Métaphysique , marche timidement dans sa carrière ; porte un œil attentif sur tout ;

indique avec modestie des idées fortes ; n'imagine rien , doute sans cesse , cherche toujours & trouve beaucoup.

Voilà les véritables génies qui ont éclairé l'Europe dans le siècle passé. Le premier sur tout est un de ces hommes qui tiennent quelque chose du Divin. Je n'en connois qu'un dans l'antiquité qui puisse lui être comparé ; & peut-être la Morale peut-elle se flatter aujourd'hui d'en posséder un troisième.

La pénétration est sans doute la qualité la plus respectable ; cependant la force ne lui cède guères , & n'est pas moins rare. Elle a même quelque chose qui frappe davantage , & qui lui attire souvent plus d'hommages.

Corneille , Milton , & Shakespéar déploient cette qualité toute entière. On les voit se porter sans cesse au sublime , & immoler tout à ce genre. De-là viennent les fréquentes négligences , & quelquefois les fautes con-

fidérables qu'on apperçoit dans leurs ouvrages. Ce sont des mers qui tendent à s'élever vers le globe de la Lune, & laissent leurs rivages à découvert.

Shakespear même n'a que cette partie. Il paroît privé absolument de toutes les autres : ainsi il est sans difficulté au-dessous des deux premiers.

Corneille & Milton retrouvent, quand ils veulent, l'Art qu'ils semblent dédaigner. L'un & l'autre savent émouvoir : l'un & l'autre savent peindre : l'un & l'autre savent exprimer toute la délicatesse de l'amour avec cette même touche qui trace les habitans du Ciel, ou les Maîtres de la Terre. Corneille montre plus de jugement dans le choix de ses sujets. Il présente une plus grande variété de caractères : il a moins de traits forcés & d'images bizarres. Cependant, (que l'amour de la Patrie nous permette cet aveu) l'Anglois est au-dessus du François.

çois. Outre que le genre de Milton, supérieur à celui de Corneille, demande plus de talens, il est aisé d'apercevoir dans l'un de ces génies, des parties éminentes qui ne se trouvent point dans l'autre.

Corneille a des foiblesses : Milton n'a que des écarts. Corneille rampe quelquefois : Milton extravague même avec noblesse. Les Acteurs de Corneille donnent souvent dans la Déclamation : ceux de Milton sortent rarement de la passion qui les anime. Le stile de Corneille est sublime, sans être majestueux : celui de Milton est aussi majestueux que sublime. Enfin, & ceci décide, le gracieux, le fin, le naïf, sont inconnus à Corneille : jamais personne ne les mania plus heureusement que Milton. Qu'on lise le cinquième Livre du Paradis perdu, ce Livre incomparable ! Quelle naïveté dans les peintures d'Eve ! Quelle no-

blesse dans les discours d'Adam ! Quelle candeur dans les sentimens de ces deux époux ! Quelle douceur dans leur tendresse mutuelle ! Quels charmes, quelles graces dans la Description du séjour de leur félicité ! Quelle force dans les fureurs de leur ennemi , & quelle finesse dans le tableau de ses ruses ! Pourquoi , avec plus de feu que Virgile , Milton n'en a-t-il pas le jugement ? Il seroit même supérieur à cet homme divin.

Bossuet a presque la force des premiers , & y joint une rapidité qui lui est particuliere avec une érudition immense. Saurin l'approche , & Bourdaloue inférieur du côté de la vigueur , en répare le défaut par un raisonnement profond , & une expression pleine de la dignité qui convient à son genre.

Moliere , Racine , & la Fontaine peignent également bien leur objet.

Moliere défectueux dans ses Plans ,

est le premier dans le détail. Vivacité, vérité, fertilité, finesse, tout, quand il veut s'unit contre les ridicules dont il est le fleau. Quelque vaste que soit cette carrière, (& malheureusement elle est immense) son génie en égale toute l'étendue.

Il s'en faut bien que Racine ne remplisse toute la sienne. Il y a des passions qui lui échappent absolument; la grandeur sur tout paroît lui être étrangère. Tous, ou presque tous ses Héros sont manqués: mais en récompense, avec quels charmes ne peint-il point les Amans? C'est le Titien du Cothurne; c'est l'Appelles de l'Amour. Il devient génie créateur, quand il touche cette passion: il en apperçoit tous les caprices, toutes les inquiétudes, toutes les contradictions. Il n'est point de nuages qui fuyent son pinceau, point d'imperceptibles délicatesses qui sous sa main ne se placent dans tout leur

jour. Qu'on ajoûte à cela la finesse de l'Art , & l'exactitude de l'expression, portées à leur comble ; & il faut convenir que ses beaux tableaux sont les plus achevés qui ayent jamais orné la Scène.

La Fontaine a une naïveté , & des traits originaux qui lui sont particuliers : il ne faut pas cependant le mettre en parallele avec Racine. La différence des genres en doit assigner une entre les Artistes qui ont également réussi. Placer le conte du Berceau à côté de la Tragédie de Bajazet , c'est ranger de niveau la Vestale de **, & l'Apothéose de le Moine.

Boileau est l'Ecrivain qui a jamais le mieux montré combien le jugement secondé d'un travail assidu , pouvoit réparer le malheur d'une imagination bornée. A force de tenter & d'emprunter avec choix des secours , il s'éleve , & se soutient infiniment au-

dessus de sa Sphere. On le prendroit alternativément pour le grand Virgile, pour le délicat Horace, pour le véhément Juvenal. Son Lutrin, ses Lettres au Roi, son Art Poétique seront d'immortelles Apologies du pouvoir de la raison unie à une étude opiniâtre.

Saint Evremond est tout différent : il ne doit rien au travail : c'est la nature même qui lui donne le goût le plus délicat. On ne peut avoir le tact plus fin, & le discernement plus exact. Il n'est pas même borné à ce talent. Il crée aussi quelquefois, sur tout quand il fonde le cœur humain. Alors rival de Pascal, il devient dans le fin, ce que l'autre est dans le profond, & se montre un des plus beaux génies dont se glorifie la France.

Dryden a beaucoup d'étendue, une fécondité surprenante, & une inégalité plus grande encore. Il embrasse presque tous les genres, les manque,

& les remplit tous , mêlant sans cesse les beautés & les fautes , la grandeur & la foiblesse , le prolix & le concis. Génie supérieur par la Nature , à peine est-il au rang des médiocres par l'Art.

Rochester & la Bruyere ont beaucoup d'écarts , peu de finesse , encore moins de graces , & se font pardonner tout par une vivacité qui enchante. Fénelon , plus lent , charme par la douceur de ses images ; & Fléchier répare son peu de feu , par une aménité aimable , soutenue d'un stile pur.

Patru & le Maître se disputent les palmes du Barreau , l'un plus vif & plus fort ; l'autre plus exact & plus juste : l'un plus propre aux causes de sentiment & d'imagination ; l'autre meilleur dans les causes de raisonnement & d'intérêt.

Qui ne connoît l'élégance de Bouhours & de Temple , le naïf de Deshoulières & de Spenser , les images de

Chaulieu & de Prior ? La douceur de Waller , & la délicatesse de Bukingham ; les graces de Quinault , qui font oublier ses fréquentes négligences ; le naturel de Sevigné qui fait lire jusqu'à ses plus frivoles bagatelles ; enfin la légèreté de tant d'Ecrivains dont les deux Langues ornerent le regne de Charles , & les beaux jours de Louis ?

Mignard , le Sueur , & le Brun ne laissent au-dessus d'eux que les grands Hommes d'Italie : Mignard plein de délicatesse , & excellent dans les coloris : le Brun & le Sueur , tous deux foibles de ce côté , mais tous deux admirables dans l'ordonnance ; le Brun plus noble dans ses Plans , plus hardi dans ses traits , le Sueur plus vif dans ses desseins , plus fidèle dans l'expression.

Les graces tiennent le Cizeau de Girardon , & la force celui de Puget. L'un & l'autre par d'heureuses copies

mettent sous nos yeux les modèles avec une fidélité qui feroit croire à l'Italien étonné , qu'on lui a ravi les Originaux ; s'il ne retrouvoit dans notre marbre une vie plus marquée.

Perrault est fait par la Nature pour élever des Temples à la Divinité , & des Palais aux Rois. Mansard semble destiné pour bâtir aux particuliers des maisons commodes & des campagnes riantes.

Le Nautre est le favori de Flore ; soit que dans des Parcs immenses , il déploie ses charmes avec magnificence ; soit que dans des terrains ingrats , il montre ses graces avec les miracles de l'Art ; soit que dans des jardins enchanteurs , il la fasse sourire dans le sein de la Volupté.



DIX-SEPTIÈME AGE.

PIERRE LE GRAND, LEIBNITZ.

UNe prospérité constante couronne rarement une vie longue & agitée. Rarement la Fortune applaudit-elle aux desseins d'un ambitieux , sans en exiger , à la longue , des intérêts proportionés à ses faveurs. Un Conquérant est un joueur heureux qui jette mille fois les dés , qui rencontre souvent des combinaisons avantageuses , mais qui enfin en trouve une fatale dont le point décisif lui fait perdre le prix de toutes les autres.

Louis le Grand sembloit , au commencement de ce siècle , offrir l'exemple illustre d'une exception à cette loi. Vainqueur & pacificateur tour-à-tour , l'arbitre de l'Europe & l'idole du mon-

R

de , il avoit vû pendant soixante ans , les orages se former , éclater , se terminer au gré de ses desirs ; la sérénité ne revenir qu'avec son aveu , & toujours en lui payant le tribut de l'agrandissement de ses Etats. Un Royaume puissant accru , embelli , éclairé par ses soins ; des sujets innombrables tremblans à sa voix ; des Armées triomphantes , des rivaux abaissés , un nom respecté jusqu'aux extrémités de la terre ; enfin un trône environné de nombreux héritiers de sa grandeur : tel étoit le sort de ce Monarque. Tout-à-coup ses lauriers se flétrissent , tombent , & se changent en cyprès. La mort moisonne sa famille : la victoire abandonne ses étendarts : sa gloire passe sur la tête de ses plus implacables ennemis. Il ne combat plus pour l'Empire : il désespère de son salut. Heureux cependant d'avoir été témoin d'un retour ; & que le triomphe né du

sein des disgrâces ; ait encore éclairé son tombeau !

Les Lettres parurent suivre la révolution des armes. Jusques-là , l'Angleterre , malgré les deux génies qui feront à jamais sa gloire , se trouvoit obligée de céder à la foule de nos Artistes. Elle se vengea alors , & prit un avantage marqué sur sa rivale.

Cependant , comme la France au milieu de ses revers , enfanta des Héros , elle donna de même aux Lettres des hommes excellens. Deux entr'autres ont fait l'honneur de ces jours , & illustrent encore les nôtres : l'un , génie mâle , pathétique & vigoureux , qui ne semble un peu dur que parce qu'il a beaucoup de force ; l'autre esprit pénétrant , fin , méthodique , qui ne paroît avoir peu de feu que parce qu'il a beaucoup de justesse : l'un qui n'a embrassé qu'un genre , & qui y a excellé ; l'autre qui les a essayés tous .

& qui y a réussi : l'un qui , malgré le poids des ans , vient encore de charmer le Public par un tableau qui n'est point indigne de sa jeunesse ; l'autre qui , malgré les glaces de la vieillesse , éclaire encore ceux qui ont le bonheur de l'entendre.

La Mothe dont la voix flatteuse enchantait ses Contemporains , ne sera point inconnu à la postérité ; & si cet homme si délicat , si gracieux , a eu le sort , par le défaut de chaleur , de n'exceller en aucun genre ; au moins il a eu l'avantage d'être le second dans plusieurs : au moins il a joui du plaisir d'arracher des suffrages illustres qui l'ont élevé au-dessus d'un rival dont les talens supérieurs seront mis par l'équitable postérité au rang des immortels.

Il faut convenir que Rousseau apperçoit peu ; mais personne n'apperçoit mieux. Il est un de ces Artistes rares par tout , & sur tout en France , qui

ont donné des ouvrages absolument finis. La critique est presque obligée de se taire sur ses bons morceaux. Et que diroit-elle contre ces Pseaumes divins qui déploient la grandeur de Dieu , la terreur de ses jugemens , la douceur de ses récompenses ; contre ces Odes qui montrent les crimes de la fortune , qui donnent des consolations dans les revers , qui peignent la douceur de la tranquillité , ou qui tracent les vertus d'Eugene ? Que diroit-elle contre tant de Cantates admirables ; soit que Circé force les Mânes à sortir du tombeau , ou que Bacchus descende du Ciel aux accens de la lyre ; soit que Venus trouble le Ciel pour le choix d'un Epoux , ou que Thétis cède aux instances réitérées d'un Amant ? Que diroit-elle contre quelques-unes de ses Allégories, beaucoup de ses Epîtres , presque toutes ses Epigrammes , tant de chefs-d'œuvres , où la force & l'élégance

s'embellissent continuellement des sons les plus harmonieux ?

On a beau faire , pour avilir le mérite réel : il perce toujours. On peut , à force de s'armer contre lui , en dérober pendant quelque tems , l'éclat au grand nombre , sur tout quand on appuie ses censures d'une réputation établie : mais les bons yeux ne sont point les dupes de l'illusion , & tôt ou tard ils dessillent les autres.

Rousséau n'est point un de ceux qui pensent le plus , & qui ont le plus grand nombre de talens ; mais il est un de ceux qui pensent le plus fortement , & dont le talent est le plus décidé. Il n'est pas au rang de ceux qui peignent en grand , & qui y excellent ; mais il est le premier de ceux qui peignent en détail.

Cependant le Père d'Idoménée regnoit sur la Scène ; & son génie vigoureux y faisoit triompher la terreur. Re-

gnard illustroit encore le Comique où il avoit fait quelquefois oublier Moliere. Dancourt y posoit tous les jours une légèreté particulière qui lui en feroit partager les Palmes, s'il avoit sçu que les théâtres élevés contre les vices n'en doivent jamais être l'école.

L'Académie des Sciences continuoit d'éclairer l'Europe, & recevoit alors dans son sein quelques - uns de ces hommes qui font encore sa gloire. Le Pere Sebastien monroit dans les Méchaniques cet esprit inventif qui nous a donné des machines si utiles, & qui fournissoit à nos Peres, des spectacles si surprénans.

L'Allemagne possédoit un prodige, le grand Leibnitz qui allioit les graces des Lettres, une vaste érudition, & une profonde connoissance de presque toutes les Sciences. L'Académie de Berlin, si fameuse aujourd'hui, commençoit dans le même tems à attirer

les regards. Pierre le Grand ouvroit aux Arts un champ nouveau, au milieu des glaces du Nord : Pierre dont l'œil, du centre de la nuit où il étoit né, apercevoit la lumière ; lui dont le génie semoit, au fort des disgrâces, les palmes qui devoient un jour le couronner ; lui que toute la terre vit descendre de son trône, s'arracher à sa Patrie, aller par mille travaux, quelquefois sous le plus vil appareil, chercher les Sciences & les Arts, les mener avec lui dans sa Patrie, & sur leurs pas, la raison, la politesse & le courage ; lui qui, par leur secours, d'une nation immense, méprisée & barbare, fit, dans un seul regne, un des Peuples les plus éclairés de l'Europe, & les plus redoutables du monde. La gloire de la Russie fera l'éternel monument du génie de Pierre, & l'invincible Apologie de la puissance bienfaisante des Arts.

Ils triomphoient en Angleterre. Cette Isle possédoit à la fois Clarke qui montrait à sa nation des vérités respectables , avec tant de force ; Svivist , qui se mocquoit des préjugés de ses compatriotes , avec tant d'agrément ; Congreve qui en peignoit les ridicules avec tant de finesse ; Adisson qui fait voir tant de jugement , tant de goût , tant de sçavoir , qui n'est pas au rang des Génies , mais qui les imite si bien ; enfin Pope , ce Philosophe , ce Poëte , le Chantre brillant de la boucle de cheveux , le sublime Traducteur d'Homere , l'Auteur de l'Essai sur l'homme ; cet Essai chef-d'œuvre immortel, où une Poësie forte & douce orne continuellement une morale profonde & pratique.

Les Arts , en perdant Louis XIV. ne firent que changer de Protecteur. Un Prince humain , éclairé , généreux , si calomnié , si respectable , qui unif-

161 *Confidérations.*

soit tous les talens à tant de vertus ;
un tel Prince ne pouvoit que les ai-
mer , & en inspirer le goût à son au-
guste Pupille. Un Monarque héritier
des vertus , & de la gloire de son Bis-
ayeul , dût nécessairement succéder à
son amour pour eux.



DIX-HUITIÈME AGE.

LOUIS XV. FREDERIC.

IL est difficile de prononcer sur ses Contemporains. On les voit de trop près. On est trop lié avec eux. On a des intérêts trop compliqués , même avec ceux que l'on connoît le moins. Il se glisse mille relations imperceptibles , légères , qui ne laissent pas d'influer sur les suffrages. Malgré les précautions qu'on prend pour ne suivre que son goût , on a toujours à craindre d'être le jouet d'une passion qui se déguise.

Ce n'est pas seulement pour , ou contre les particuliers qu'agit cette illusion. Le siècle même en général n'en est pas exempt. Presque toujours , ou l'on se préoccupe en sa faveur , ou l'on

se prévient contre sa gloire. Il y a des hommes qui prennent en haine tous les morts : ils ne veulent admirer que les vivans. Le siècle qui a le bonheur de les posséder , est le seul merveilleux. Ils ne peuvent pas se persuader que l'on ait pensé dans un siècle où ils n'ont point existé.

D'autres , au contraire , en veulent toujours aux vivans. Il n'y a que le tombeau qui leur arrache des éloges. Parle-t-on d'un grand homme de notre âge ? Ils vont aussitôt évoquer un ancien , pour en faire un parallèle désavantageux. Leur humeur chagrine ne leur permet pas de concevoir qu'on ait du mérite dans le siècle où ils respirent.

Ces outrés Panégyristes sont quelquefois des citoyens excellens que l'attachement à leurs Contemporains aveugle en leur faveur , mais ordinairement ce sont des esprits bornés qui ne sça-

vent estimer un ouvrage , que quand ils y voyent le ton de leur âge ; (car chaque âge a le sien) qui n'ont pas la force de dépouiller le charme du vernis arbitraire , afin de juger des beautés réelles : ou bien , ce sont des esprits éminens , qui , non contents du triomphe présent que le génie leur donne sur leurs Contemporains , voudroient , comme ces Conquérens insatiables , avoir l'empire de tous les siècles. Ils seroient bien aises de donner le Sceptre au leur , parce qu'ils se flattent qu'ils le tiendroient. Ce n'est point l'amour des autres qui leur dicte ces Panégyriques outrés ; ce n'est que l'amour d'eux-mêmes.

Ces rigides Censeurs sont ou des Scavans respectables , mais naturalisés dans tous les siècles & étrangers dans le leur , qui se sont fait une habitude de connoître tous les Auteurs , excepté les présens : ou bien , ce sont des

hommes médiocres fâchés de ne pouvoir atteindre à la gloire de leur rivaux : ils cherchent au moins la triste consolation d'en diminuer l'éclat , en leur opposant des Personnages vénérables qui , graces à la Parque , ont le funeste bonheur d'être soustraits à leur envie. Ce ne sont point les morts qu'ils aiment , dit l'Ecrivain le plus délicat du regne d'Auguste ; ce sont les vivans qu'ils haïssent.

On a trop de droiture , pour donner dans cette indigne jalousie. On a trop peu de talens , pour être soupçonné d'un aveugle amour-propre. L'amour sincere pour tout métrire contemporain est le seul écueil qu'on auroit à craindre.

Si le monde possédoit aujourd'hui un homme qui sorti d'une longue suite de Souverains , & héritier d'un puissant Royaume , eut eû le courage, dans l'âge des plaisirs, de préférer à la molle

oisiveté des cours, l'utilité de s'instruire, & le mérite de s'éclairer : si ce Prince monté sur le trône de ses Peres, dans les tems les plus orageux de l'Europe, eut sçû saisir le point décisif des intérêts, & se rendre par son habileté l'arbitre du succès entre deux redoutables Puissances : si ce Monarque balançant à propos, se déclarant de même, soutenu de droits incontestables, marchant avec rapidité contre ses ennemis, eut dans trois campagnes, à la tête de ses Troupes, gagné trois grandes Batailles, pris des Villes également fortes par la Nature & par l'Art, & fait la conquête d'une vaste & riche Province : si ce Conquérant, après l'avoir soumise par son courage, avoit eu l'adresse de se la faire céder par un traité solennel ; de sorte qu'étant celui qui eut fait la guerre le moins de tems, il fut cependant le seul qui en eut tiré des avantages soli-

des : si ce Héros ne se fut servi du calme de la paix , que pour réformer les abus de la justice , & dicter lui-même des loix pleines de sagesse , pour relever le commerce , exciter l'industrie , animer les Arts , appeler les Talens de toutes les parties de l'Univers & les associer à sa gloire : si ce Génie , au milieu de tant d'occupations , eut lui-même tracé des ouvrages , où le Philosophe le plus profond s'embellit sans cesse de toutes les graces de l'homme de Lettres : les Lettres compteroient - elles beaucoup d'âges qui pussent disputer au nôtre l'honneur d'un si auguste appui ?

Graces à nos Artistes , le siècle n'est point indigne de son Protecteur. Nous n'avons pas , à la vérité , ce grand nombre de talens qui éclaterent dans le siècle passé ; mais nous avons encore des grands Hommes ; nous avons encore des génies. Il est même des genres

res sublimes qui ont été poussés plus loin, ou qui ont acquis un mérite nouveau. Et quand jamais la Morale, cette Science si chère à la sage antiquité ; si précieuse à nos intérêts, qui élève le l'esprit, & le rassure contre les erreurs, qui forme le cœur & l'affermir contre les disgrâces; qui enseigne des vertus utiles ou des devoirs nécessaires ; quand, dis-je, cette Science divine a-t-elle été développée avec plus de vérité, & plus de charmes ? Un esprit philosophique s'est répandu sur les Lettres. On sent tout le prix de l'étude de l'homme. On s'y applique avec plus d'ardeur, on la cultive avec plus de succès. Sans parler de tant d'ouvrages estimables, où la vertu brille de toutes les couleurs dont on avoit coutume de parer le vice ; notre âge a produit ces Lettres si légères & si profondes, qu'on lit pour s'amuser, qu'on médite pour s'instruire, ces Lettres où le précepte se cache sous l'agrément.

ment , où la raison éclaire à côté de la volupté, où la plus sublime Philosophie se mêle sans cesse au plus délicat badinage. Nous venons de voir éclore ce Livre qui a déjà tout le mérite de l'antiquité , ce livre ou la force, les graces & la plus vaste érudition (leur rare compagne) conspirent à chaque ligne, en faveur de l'humanité.

On n'est point aveugle ici pour ceux que l'on admire. Il y a des défauts dans *l'Esprit des Loix*. Le plan (le plus beau qu'on ait jamais conçu) n'est point rempli. Peut-être même son exécution est-elle supérieure à l'Auteur : En ce cas elle est au-dessus des forces mortelles. D'ailleurs on peut désirer plus d'ordre dans les matières , & l'on trouve beaucoup de morceaux manifestement hétérogènes. Mais qu'on examine cet ouvrage en détail : qu'on lise avec attention , l'exposition des ressorts qui font jouer les gouvernemens di-

vers , le Chapitre où l'on trace les de-
voirs des Monarques , l'article des tri-
buts , & la Théorie du gouverne-
ment d'Angleterre ; qu'on y ajoûte les
Lettres de Rica sur la Bibliotheque ,
toutes les Lettres Philosophiques d'Us-
bek , la dissertation de ce Persan sur
la dépopulation de l'Univers , & sur
tout son Histoire si touchante des heu-
reux Troglodites ... Non , le siècle de
Louis XIV. n'a rien qui soit en même
tems si fort & si gracieux. Oui, l'Auteur
de ces morceaux sera le génie que la
sage Posterité envira le plus à notre âge.

Qu'y a-t-il après la Morale de plus
respectable que les Mathématiques ; cer-
te Science la baze de tant d'autres , la
seule peut-être où l'évidence triomphe
sans nuage ? Qu'y a-t-il de plus digne
de l'insatiable curiosité qui fait une
partie de notre être , que la considéra-
tion de cet Univers , des mouvemens
qui l'ont produit, des causes qui le con-

servent, & des parties merveilleuses qui composent cette machine illimitée.

Osons le dire; ces Sciences sont plus connues que jamais. L'Europe renferme dans son sein trois célèbres Academies dont chacune a des membres du premier ordre. Le Calcul a acquis de nouveaux degrés. On a été chercher de nouveaux rapports dans le sein de l'infini. Les Méchaniques ont été perfectionnées, & l'Art des machines poussé jusqu'au prodige. La Terre a été décrite avec plus de justesse : Les Méridiens ont été assignés avec plus de précision, la figure du Globe a été fixée; & un monument élevé au milieu des neiges voisines du Pôle, indiquera à la postérité les travaux de notre âge. Une Chaire nouvelle a été érigée pour la Physique expérimentale : de nouveaux Phénomènes ont été découverts : L'Optique a fait des acquisitions récentes : l'Electricité a été connue, & ses im-

portans effets recherchés avec soin. La Philosophie a dépouillé ses préjugés jusques dans les lieux où ils sembloient indestructibles : la Nature a trouvé un pieux Panégyriste & un Historien éloquent : tous les Arts, des mains sçavantes ; & une main habile qui rassemblant leurs divers matériaux, en a formé un édifice élégant & utile.

Plut à Dieu que l'Histoire générale de l'antiquité, eut été exécutée avec autant de succès qu'elle a été tentée avec zèle ! Mais si cette partie si précieuse, si utile des Annales du monde, n'a trouvé qu'un Compilateur sans discernement, & qu'un Déclamateur sans goût ; nous avons du moins des pièces de détail dans l'antique & dans le moderne, qui nous ont consolés. Les principes de la Grandeur Romaine ont été dévoilés avec vérité, & ses révolutions exposées avec feu. Des princeaux rivaux de ceux de Bossuet, ont tracé

dans un abrégé juste & rapide, les Héros de la Patrie. La valeur des Guerriers qui font la terreur de l'Orient, a trouvé un Ecrivain digne de ses prodiges. Le grand Julien a presque été vengé dans un tableau judicieux. Le dernier Conquérant qui ravagea le Nord, a été peint sous le regne de Louis XV. avec autant de vivacité que le fut autrefois sous l'Empire de Cesar, le cruel Sénateur qui tenta d'embrâser Rome au milieu de ses triomphes.

Qui ne sçait jusqu'où les Romains avoient été avilis ? Des sujets bizarres, des incidens sans vraisemblance, des caracteres outrés, des réflexions fausses, une éternelle monotonie d'une fade tendresse, ou d'une puérole galanterie ! Tant de foiblesses avoient fait naître un préjugé légitime contre l'agrément, ou même contre l'innocence de cette partie de la Littérature. C'est de nos jours qu'on a senti l'abus, &

qu'on l'a réformé. Ce sont nos Ecrivains modernes qui l'ont réduit à être l'image de la Nature , & l'école de la vertu. Ce sont eux qui en ont formé un genre qui l'emporte sur beaucoup d'autres pour l'agrément , & qui peut ne le céder à aucun pour l'utilité.

Il ne faut pas confondre la Poësie , & la versification.

La Poësie est une expression de nos pensées , plus hardie , plus sensible , soutenue de plus d'images , & de tours plus vifs. Elle est à l'expression familière ce que la Danse est à la simple démarche , ce que la Musique est au son ordinaire de la voix. Qu'on examine un homme agité de quelque mouvement tumultueux de l'ame , du plaisir , de la douleur , de l'admiration ou de la colere. Ses idées sont plus rapides. Elles se peignent avec des couleurs plus marquées. Il cherche des secours dans tous les objets qui frappent ses sens , pour

montrer aux autres ses sentimens par des signes plus prompts & plus forts. Ces indices sont foibles dans le monde poli, où la contrainte de ce qu'on appelle éducation, étouffe ces premiers transports, & forme à la longue les hommes d'un certain rang, à une espèce de monotonie perpétuelle. Mais on les voit extrêmement marqués dans un homme du Peuple, & plus encore dans un sauvage, où l'instinct de la Nature, qui n'a point été altéré, paroît dans toute sa force, & fait éclater tous les symptômes. Ce sont ces symptômes qu'imite la Poësie : c'est cette vivacité d'idées qu'elle copie. Elle est le langage de l'ame animée par les passions ; comme la Prose est celui de l'ame réfléchissante avec tranquillité. Elle est donc aussi naturelle que la Prose même. Aussi n'y a-t-il aucun Peuple chez qui l'on n'en trouve quelque espèce ; & l'on a vû dans cet essai
que

que la naissance & le renouvellement des Arts , ont presque toujours commencé par elle.

La versification est un tour particulier qu'une Nation convient d'ajouter à la Poësie. Cet embellissement est arbitraire, & varie chez presque tous les Peuples. Peut-être même , ce que l'habitude nous fait regarder comme une harmonie qui nous enchante, est-il une dissonance pour les oreilles d'un étranger. Cependant l'usage des mesures inégales dans les syllabes , semble plus naturellement flatteur , que le retour des mêmes sons que nous avons adopté.

Nos Peres furent peut-être plus exacts pour la régularité des rimes. On peut sans regret leur en céder l'honneur. On a encore trop de scrupule sur les loix qu'il leur a plû de nous imposer. Peut-être seroit-il avantageux de secouer tout à fait un joug qui tient si souvent la raison captive.

La gloire de la Poësie est tout autrement précieuse. Voyons si nous n'aurions pas quelque droit de la leur disputer.

Le Poëme Epique tient le premier rang dans la Poësie ; ou plutôt il en renferme presque toutes les parties , & demande encore plusieurs autres genres. Il doit avoir l'action & la variété du Roman , l'unité & le pathétique de la Tragédie , les graces de l'Idile , la force de l'Ode , l'utilité de la Morale , le feu & la majesté de l'Eloquence , & avec tout cela , un sublime & une harmonie qui lui sont particuliers. C'est le tableau d'un événement considérable , revêtu de tout ce qui peut flatter l'imagination , & exciter le sentiment : c'est proprement le triomphe de l'un & de l'autre.

Pour attacher davantage à ce tout , il faut prendre un sujet réel ; pour lui donner plus de grandeur , il faut choi-

Sur un sujet révéré : pour porter en sa faveur l'intérêt à son comble , il en faut chercher un qui rappelle au Peuple pour lequel on écrit , son bonheur & sa gloire : enfin , pour y jeter plus de variété , il faut recourir à la fiction.

Les Anciens , afin de donner un plus vaste champ à leur génie , ont été au-delà du vraisemblable. Les beautés qu'ils ont fait naître du sein de cette bizarrerie , ne permettent pas qu'on leur en fasse un crime. La Raison s'arme vainement contre les Fables de l'Enéide. Ses armes tombent , quand on lit le sixième Livre. On seroit bien fâché que ce chef-d'œuvre eut été la victime d'une austère sévérité. Si cependant on avoit l'art de trouver les mêmes agrémens , sans le secours de cette ingénieuse folie qu'on appelle *machine* ; ce seroit assurément un mérite de plus qui élèveroit l'Artiste au-dessus de ses rivaux.

On a crû long-tems que la France n'auroit jamais la gloire du Poëme Epique. On se persuadoit que l'Idiôme n'étoit pas susceptible de la majesté de ce genre. Les ennemis de la nation alloient jusqu'à douter , si elle-même étoit capable de la force qu'il exige.

Quelques bizarres que fussent ces idées , une partie de nos Ecrivains les avoient adoptées. Des Auteurs célèbres avoient abandonné l'espoir de ce triomphe ; & les efforts malheureux de ceux qui l'avoient tenté , n'avoient que trop confirmé ces soupçons injurieux.

C'est à notre âge que la Patrie doit le mérite d'avoir fait évanouir une note si humiliante. C'est un Génie de nos jours qui a montré à l'Europe notre Langue élevée avec succès à l'Héroïsme. Il est vrai que , de ce côté-là , nous sommes encore au - dessous de nos rivaux ; que nous ne pouvons

pas encore nous placer à côté de la sublime Angleterre , ou de la brillante Italie : mais ce n'est plus à la foiblesse imaginaire de notre Langue ou des esprits qui la cultivent , qu'on en peut imputer la disgrâce ; ce n'est qu'à la nature même du sujet de la Henriade.

Le Poëte Epiqué doit éviter avec soin de travailler sur un sujet , ou trop moderne ou trop connu. C'est se donner des fers : c'est enchaîner son imagination dans le cercle étroit de l'Histoire : c'est lui ravir la liberté de se livrer à mille mensonges heureux , qu'il n'est pas possible d'employer dans une action dont tout le monde connoît les véritables ressorts. Le Poëte doit imiter un Machiniste adroit qui place ses Automates dans une distance assez grande pour que l'œil ne puisse pas appercevoir les contrepoids qui les font agir.

Le défaut de cette précaution fit au-

trefois entre les mains de Lucain , d'un sujet admirable , un tableau sans vie. Ce même défaut a gâté de nos jours la respectable Apothéose du plus grand de nos Rois. Et comment étoit-il possible d'altérer par un plus grand nombre de fictions brillantes , un sujet si cher , si connu , si familier à la France ; dont elle lit toutes les particularités , dont elle médite tous les jours les plus légers détails ? N'accusons donc du peu de variété dont nous nous plaignons dans le Poëme de Henri , que l'amour de l'Auteur pour sa Patrie. C'est cet amour qui l'a engagé à célébrer un Héros dont les Descendans l'ont rendu si triomphante & si heureuse , préférablement à d'autres qui , plus ignorés & moins chers , auroient donné une toute autre carrière à la féconde vivacité de son imagination. Mais , si ce malheur nous ravit l'honneur de posséder un véritable Epi-

que , c'est toujours beaucoup que les morceaux sublimes qu'il nous laisse , ayent détruit le préjugé injuste qui sembloit nous en interdire la vigueur & l'éclat.

Tout le monde sçait jusqu'où Corneille & Racine portèrent autrefois le Cothurne François; Corneille , celui qui a jamais donné plus de grandeur à la Scène ; Racine , celui qui y a mis le plus d'Art. Cependant leurs ouvrages immortels laissent quelque chose à désirer.

Corneille , génie peut-être trop élevé , sacrifie sans cesse à son talent , le principal ressort du théâtre. Il veut toujours étonner : il ne faut presque jamais qu'émouvoir. Il a des Pièces qui sont des Poëmes admirables , & qui ne sont pas de bonnes Tragédies.

Racine qui semble plus naturellement fait pour la Scène , l'a souvent amolie. Ses sujets sont ordinairement

foibles. La plûpart ne font que de petites intrigues d'amour qui ont besoin de toute son adresse pour attacher le Spectateur.

L'un & l'autre n'ont pas toujours connu le but de leur Art. Les théâtres ne doivent être élevés que pour inspirer aux citoyens , par le charme d'une fiction enchanteresse , tous les devoirs qui font le bonheur de la Société. Heureuse illusion qui donne les vertus en ne paroissant offrir que les plaisirs !

Le théâtre n'est plus alors un simple divertissement ; c'est un objet précieux à l'Etat : c'est une école de mœurs , plus insinuante , plus efficace que toutes les autres. La vivacité du Dialogue , la noblesse du Sentiment , l'harmonie , le jeu de l'Acteur , la pompe de la Représentation ; tout cela donne aux exemples une force que cherchent en vain l'Histoire & la Morale même. Les sens frappés ou flattés , inculquent

l'Image , & obligent l'ame à concevoir le desir de l'imiter. Mais il faut que l'Artiste soit Philosophe , & ne perde jamais de vûe cette qualité. Il doit n'être Poëte , que pour orner le Sage.

Les deux Artistes qu'admira l'âge précédent , n'offrent que rarement un si noble intérêt. L'un a des Héros qui s'élevent & qu'on admire , mais qui laissent peu à imiter pour la plûpart des Spectateurs : l'autre ne montre que des Amans qui soupirent , & qui charment ; mais qui n'inspirent qu'une passion assez connue sans le secours de tant de graces , & souvent dangereuse avec elles.

Pourquoi un faux respect pour les cendres de nos Ayeux , ou une basse envie contre le mérite de nos illustres contemporains , nous empêcheroient-ils d'en faire l'aveu ? Des objets plus intéressans ont orné la Scène ; des devoirs plus relatif ont été tracés à nos yeux ; des

vertus plus solides ont été proposées à notre imitation. Nous avons vû des Héros qui ont allié la délicatesse de l'amour à la majesté de leur rang ; des vieillards qui ont affocié le zèle de la Religion à l'humanité pour ses ennemis ; des filles dévouées aux volontés des Auteurs de leurs jours dans les plus rigoureux sacrifices ; des filles qui ont mêlé toute l'horreur des forfaits à tout le respect pour des meres criminelles. Nous avons vû des Epouses fidèles à des époux barbares, des freres généreux pour des freres cruels ; des meres tendres , des amis invariables , des hommes fermes dans les plus affreuses disgraces.

Des Scènes plus touchantes nous ont arraché plus de larmes. Des maximes plus vraies ont inspiré l'humanité. Une harmonie plus douce a charmé nos oreilles.

N'envions rien à nos Ayeux. Leur Tragique a plus de sublime & plus

l'art : le nôtre a plus de Pathétique ,
& plus d'utilité.

Il n'est point honteux de céder la
palme du Comique à Moliere : c'est un
fait commun à tous les âges. Lui seul a
sçu réunir la prodigieuse variété des
sujets , l'exacte vérité dans les caractères ,
& le plus aimable enjouement dans
les plaisanteries. On peut valoir infini-
ment , & cependant être inférieur à un
tel Maître. C'est beaucoup que d'avoir
produit deux ou trois Pièces en grand ,
dont il se feroit fait honneur : & com-
bien de petites Pièces fines , légères ,
riantes auxquelles il eut applaudi !
Nous avons même l'avantage d'un gé-
nie qui lui a été inconnu ; ce genre
qui unit la noble douleur de la Tragé-
die , à l'aimable simplicité du Comi-
que : ce genre dont le mérite n'est plus
douteux depuis que les malheurs de
Cénie nous ont arraché de si douces
larmes.

Notre Théâtre Lyrique ne sera point tout-à-fait ignoré de nos neveux. Ils connoîtront nos Poésies détachées. Ils liront des Epîtres naturelles & délicates : ils s'embelliront des graces de l'immortelle Chartreuse.

Félicitons - nous de manquer de la Satyre. Nous avons à la place de cet Art odieux , une Critique éclairée & polie , qui , inexorable pour les fautes des Ecrits les plus respectables , se fait une loi inviolable de se taire sur les foiblesses du plus méprisable Ecrivain.

On est ingrat pour les Traducteurs. Content de leur accorder le foible éloge de la patience , il semble qu'on veut leur ravir tout autre mérite. On se trompe. Il est peu de parties de la Littérature qui demandent plus de talens : il faut tous ceux (à l'invention près) qui auroient été nécessaires pour créer le Modèle. Autrement la Copie ne sera qu'une foible esquisse , qui aura em-

prunté toute la grossiereté de son nouvel ouvrier. La rareté du succès montre la difficulté de l'entreprise. Des milliers de plumes ont eu la louable manie de naturaliser parmi nous les grands Ecrivains de la Grèce & de l'Italie. Presques toutes ont donné des squelettes décharnés, ou des corps revêtus d'un embonpoint absolument étranger. Tant il est difficile d'attraper le point juste, qui est d'être scrupuleusement littéral, & cependant élégant. Nous pouvons compter quelques Traducteurs de nos jours, qui ont sçu le saisir. Ciceron s'est entretenu avec ses amis dans notre Langue, & n'a rien perdu de son ingénieuse simplicité. Tacite va bientôt dans notre Idiôme, peindre avec toute sa force les crimes des Tirans & les mœurs des Barbares. Si Horace, la Lyre en main, n'a pu encore recouvrer ses graces, il lance au moins ses traits avec vivacité; &

Les préceptes ont conservé une partie de leurs agrémens. Les Bergers de Virgile , si aimables sous les peupliers du Mincio , le sont encore sous les ormes de la Seine. Il instruit les Laboureurs de nos champs , avec énergie ; & ses Héros commencent à se montrer dans nos Villies avec majesté. Milton ne méconnoîtroit point dans nos Estampes , sa chaleur & ses images. Pope a trouvé à la fois un Poëte élégant qui lui a prêté des graces , & un Profateur mâle & rapide qui lui a conservé toute sa force.

Il est mortifiant d'en venir à la Peinture. Le siècle n'est cependant point dépourvû d'excellens pinceaux. C'est dommage qu'ils s'essayent rarement sur des sujets d'imagination ou d'histoire ; que contents d'exprimer la ressemblance des traits , ou la délicatesse d'une draperie , ils négligent les contrastes des Personnages , & les nuances

des passions qui sont l'âme de leur Art. Il paroît que nous sommes plus heureux pour la Sculpture. Au moins le Mercure & la Vénus qui attirerent, il y a quelque tems, avec les regards des curieux, les applaudissemens des connoisseurs, semblent nous donner les plus justes espérances.

L'emploi d'un terrain ingrat, l'art d'y menager une situation riante, une disposition agréable dans l'édifice; une distribution adroite dans les appartemens; si ce ne sont pas les talens les plus brillans de l'Architecture, ce sont au moins les plus intéressans pour nos besoins & pour nos plaisirs. Ils triomphent dans notre âge. Paris offre à chaque pas des maisons charmantes, où ils se trouvent réunis; & les campagnes dont les heureux de cette opulente Capitale ont embelli ses environs, les présentent par tout à l'admiration des Etrangers. Le goût n'est pas

même borné à ces détails ; & le Portail d'une Eglise moderne , prouvera , malgré ses défauts , quand il sera démaffé & fini , que nous avons encore des Vitruves dont les idées sont élevées , & les desseins tournés au grand.

Est il un Art plus aimable que la Musique ? En est-il un qui regne plus puissamment & plus agréablement sur nos ames ? Elle élève , elle anime , elle effraye , elle touche , elle attriste , elle égaye ; elle agite avec violence , elle émeut avec douceur : Arbitre de nos passions , source perpétuelle de nos innocens plaisirs. Les Anciens peignoient la beauté accompagnée de trois Graces. Sans doute , l'une fourioit , l'autre dançoit ; & la plus aimable de toutes mêloit les sons d'un Luth flatteur à une voix brillante. Socrate même céderoit à Venus , quand elle unit les accens d'Erato aux accords enchanteurs d'Euterpe.

Mais

Mais cet Art a paru long-tems restreint à l'Italie. L'Europe l'a reçu d'elle , & n'a rien changé à ses loix. La France voulut s'en former un particulier. Elle s'égara ; & une bizarrerie grossiere tint long-tems la place de la véritable mélodie. Lulli vint enfin de Florence , & changea tout. Persuadé que notre Langue n'étoit point susceptible de la Musique Italienne , il en forma une d'une nouvelle espèce qui , au lieu d'être un assemblage de sons vifs & variés , n'est qu'une expression plus animée & plus marquée que la déclamation ordinaire. Son génie porté à la tendresse , fut secondé par un Poëte qui sembloit fait pour lui. Il peignit dans ses sons tout ce que l'autre exprimoit dans ses Vers. Il excella dans cette partie. Malheureux qui ne sentiroit pas le plaisir de se laisser attendrir par les transports d'Armide , ou par les adieux de Renaud ! Mais

Lulli fut borné à ce genre. Jusques-là même une certaine langueur accompagne quelquefois ses sons ; & la répétition fréquente en diminue le prix. D'ailleurs Lulli connut rarement l'Art des Accords ; & jamais il n'eut celui de la Simphonie. Les disciples de ce grand Homme , imitateurs de ses beautés , l'avoient été de ses défauts ; & ces défauts généralement reçus avoient fait naître de justes reproches contre notre Musique. Ils sont enfin évanouis. Nous avons vû éclore un Lyrique d'un nouveau genre , où l'on a sçu former un mélange heureux des Musiques rivales , où retenant la douceur de notre récitatif , on a emprunté de l'Italie , la variété de la Mélodie , la diversité des Accords, & les charmes de la Simphonie.

On dit qu'il est des hommes insensibles aux accens de nos Lyres modernes. Si la chose est possible , qu'ils sont à plaindre d'être privés du plaisir

d'admirer l'Orphée de nos jours ! Lui qui laisse en dout , s'il connoît mieux la théorie de son Art , ou s'il l'exécute avec plus de charmes ; lui qui donne à ses rivaux de si utiles leçons , & à tous ses compatriotes de si tendres plaisirs.

Oui , les Arts regnent encore parmi nous. De nouveaux talens nous donnent même l'espoir d'en voir perpétuer l'Empire. Qu'ils se forment par l'étude assidue des grands Hommes qui les ont précédés : qu'ils s'éclairent par les conseils de ceux qui honorent nos jours : qu'ils s'animent à la vue de la gloire dont les comblent leurs augustes Protecteurs : qu'ils ne se découragent point par les injustes mépris des hommes barbares qui les dédaignent encore. S'il est vrai que la raison est le plus bel appanage de l'humanité , quiconque n'éleve pas le mérite de la cultiver au - dessus des distinctions arbi-

raires, est-il digne qu'on regrette son suffrage ?

Que de vénérables Philosophes nous traient nos devoirs dans des préceptes solides : qu'ils les rendent sensibles par des images familières & nobles : qu'ils ne négligent point de leur prêter le secours des ornemens. La vertu est une beauté étrangère qui, pour plaire, a besoin d'être habillée à la mode du Pays. Qu'ils révèlent aussi quelquefois leurs sublimes spéculations ; mais qu'ils les révèlent avec prudence. Il est bon de laisser à la vérité une partie du voile qui la couvre.

Que de sages observateurs de la Nature portent une vue patiente sur ses pas : que leur œil attentif la suive dans ses replis : que le travail ne les rebute pas : que la longueur des recherches ne les décourage pas : que les plus petites découvertes leur soient chères. Les moins intéressantes le sont beau-

comp. On tire dans les mines de Golconde , mille graviers inutiles , avant que d'arriver à la pierre précieuse. Mais , qu'ils ne ralentissent jamais leur vigilance ; qu'ils ne prennent jamais l'apparence pour le fait. Utiles ouvriers , ils fournissent les matériaux. Si l'Erreur les a choisis , l'homme de génie peut-il en former autre chose que le Temple brillant du Mensonge ?

Que de pieux Spectateurs de la Nature présentent la puissance de l'Être suprême dans la magnificence de cet Univers. Qu'ils rappellent sa Providence dans l'ordre de ses ouvrages. Qu'ils retracent ses bienfaits dans les merveilles qui nous conservent. Mais que leur zèle n'employe que des motifs nobles & dignes de l'objet. Qu'ils laissent de petites convenances souvent aussi mal imaginées que peu réelles. Qu'ils se permettent encore moins de vaines observations qui plausibles

dans nos climats , se démentent dans d'autres. La Providence a des fondemens si solides & si augustes ! C'est l'avilir , que de l'appuyer par des raisons foibles : c'est la détruire , que de l'étayer par des raisons fausses.

Que d'éloquens Historiens de la Nature développent les Phénomènes de cette mere commune. Que leur génie mâle lui arrache ses secrets favoris. Que leur voix hardie les indique avec une généreuse audace. Que leur pinceau les rende avec un noble coloris. Mais que l'amour du singulier ne les emporte point au-delà du vraisemblable. Que leur vive imagination ne les livre point à l'enthousiasme des systèmes ; encore moins , de systèmes improbables. De tels systématiques sont toujours soupçonnés d'altérer , même sans s'en appercevoir , la vérité des faits , pour les ramener à leurs opinions favorites. Il faut aussi qu'ils ne

se contentent pas dans leurs observations & dans leurs sujets, du cercle d'une étroite sphère. L'assemblage de quelques idées hardies, & d'un petit nombre de découvertes, peut être un Essai brillant sur la Nature; mais n'en fera jamais une véritable Histoire.

Que des plumes fidèles nous rappellent les tems. Qu'elles ravissent les grands Hommes à l'oubli du tombeau. Qu'elles s'arrêtent plus sur les sages que sur les braves. Un Lecteur judicieux est plus content d'un trait de prudence, que de mille traits d'une aveugle valeur. Les combats, les sièges, spectacles uniformes qui déshonorent l'humanité, n'inspirent souvent qu'une ennuyeuse horreur. Une action où le génie éclate, plaît & instruit toujours. Mais si l'Historien veut être immortel, qu'il soit sans cesse guidé par le jugement, & par l'opiniâtre travail. L'imagination ne doit être ici

qu'une esclave timide qui se montre rarement. Ces réflexions recherchées & fréquentes, ces portraits, ces parallèles brillans, où l'auguste Vérité devient si souvent la victime d'une foible antithèse; tous ces clinquans n'éblouissent quelques momens; que pour plonger bientôt tout l'ouvrage dans une éternelle obscurité; comme ces feux que notre art élève dans les airs qui, après avoir tracé un sillon de lumière, retombent incessamment, & se dissipent dans une fumée importune.

Que de sages Euripides fassent revivre sur nos théâtres les Héros qui ont illustré le théâtre du monde. Qu'ils nous en retracent les grands exemples dans d'heureux mensonges. Qu'ils s'attachent aux exemples qui peuvent contribuer au bonheur de la Société. Quel plaisir pour eux, de pouvoir s'assurer qu'ils ont rendu leurs compatriotes plus justes & plus humains ! Qu'un
Poëte

Poëte est respectable , quand une partie de ses concitoyens peut dire , en le voyant : je dois à cet homme une vertu de plus. C'est lui qui m'a inspiré l'action de clémence que j'ai faite ce matin : il me l'a inspirée, en me procurant les plaisirs les plus dignes d'un être raisonnable.

Qu'ils ne perdent jamais de vue la différence du Roman , & de la Tragédie. Le but du Roman est d'attacher l'imagination par une aimable variété d'incidens. L'essence de la Tragédie est d'émouvoir le cœur par le tableau animé des passions. C'est du sein de ces passions , & du fond des caractères tracés , qu'elle doit tirer la diversité de ses Actes , & la chaleur de ses Scènes. Une simplicité vive , forte & féconde , est l'unique sceau du génie. Cette multitude bizarre d'événemens sans vraisemblance , si vantés sous le nom de coups de Théâtres , dont on

les charge tous les jours , ne part que de la froideur de l'ame ; & , masque de l'abondance , couvre une réelle stérilité.

Qu'ils n'aillent point déterrer des Héros obscurs , ressusciter des hommes indifférens à l'Univers , ou même des Personnages qui lui sont entierement inconnus. Les grands Princes qui ont éclaté sur la Scène du monde , sont seuls dignes de fournir des sujets à Melpomène ; seuls dignes de sortir de leurs tombeaux , pour nous toucher , ou nous instruire.

Mais , que rien ne fasse immoler a vérité des caracteres ; qu'on ne les rende jamais qu'avec les traits que fournit l'Histoire. Que Ciceron ne soit point un Consul timide , effrayé de l'orage , abandonnant à la fureur des flots le gouvernail qui lui est confié ; mais un Pilote intrépide & prudent , qui conjure la tempête par son cou-

rage , & fauve le vaisseau par la sagesse de ses manœuvres. Que la vertu de Caton ne soit point la vertu féroce d'un esprit limité , mais cette vertu ferme & éclairée d'un génie supérieur , dont tous les fastes nous sont garands. Qu'on ne représente point Auguste , ce généreux Protecteur des Lettres , comme un Tiran foible & cruel ; mais qu'en avouant les crimes de sa Politique , on rende justice à cette habileté suprême qui lui soumit le monde , & à cette divine clémence qui y ramena la félicité de l'âge d'or.

Que d'aimables Ménandres corrigent nos ridicules , en mêlant le vrai & le fin au riant. Qu'ils conspirent sur tout contre les ridicules qui ont quelque liaison avec les vices : voilà ceux dont la Société a intérêt de se défaire. Qu'ils s'attachent à former des caractères suivis. Que leurs Personnages se peignent eux-mêmes , &

malgré eux - mêmes , dans leurs discours & dans leurs actions. J'aime bien mieux suivre le Tartuffe dans ses démarches , & le voir se démasquer peu à peu , que , si l'on m'en faisoit d'avance un brillant tableau qui laisseroit vuide le reste de la Pièce. Que les intrigues soient simples & vraisemblables. Qu'on n'abandonne jamais le modeste éclat de la nature : il est le sceau de l'immortalité. Mais qu'on respecte les oreilles , & qu'on bannisse la licence. Une équivoque , quelque bonne qu'elle soit , est toujours mauvaise. Il vaut mieux déplaire , que de plaire sans se faire estimer.

Que d'utiles Aristarques prennent le flambeau de la Critique : qu'ils ne le prennent qu'après l'avoir allumé au foyer de la plûpart des Sciences , qu'après s'être long-tems exercé dans l'art d'en distribuer les lumieres. Que du moins ils sachent se taire sur les écrits

qu'ils ne sçavent point entendre. L'ignorance est comme la pauvreté : on la souffre , quand elle est humble ; elle révolte , quand elle se montre avec orgueil. Qu'ils ne se contentent point d'indiquer les défauts : il faut aussi relever les beautés. Un censeur public ne punit pas toujours : il récompense aussi quelquefois. Sur tout qu'une aveugle haine ne lance jamais leurs traits ; & qu'une basse complaisance n'allume jamais leur encens. Quand on s'est montré partial une seule fois , on est suspect de l'être toujours.

Que d'ingénieux *Corrèges* annoblissent leurs pinceaux. Qu'ils ornent l'Histoire des emblèmes de l'imagination. Qu'ils rappellent à la nation des sujets chers à son amour. Qu'ils crayonnent au sein d'un Palais magnifique , un Monarque puissant & heureux : à côté de lui les plaisirs couronnés de fleurs qui l'invitent à jouir de leurs

douceurs dans une flatteuse tranquillité : la France à ses genoux, éplorée, jettant sur lui des regards d'amour, qui le conjurent de ne pas exposer une tête d'où dépend son bonheur : lui, s'arrachant de leurs bras, pour suivre un Dieu terrible qui l'appelle à la fatigue, aux périls & à la mort.

Qu'ils dessinent des Villes entourées des horreurs de Mars ; les foudres de Bellone vomissant le salpêtre meurtrier ; les airs remplis de fumée & de flammes ; la terre jonchée de mourans & de morts ; vingt mille combattans, intrépides pour eux-mêmes tremblans pour leur Maître, tous, les yeux attachés sur lui seul ; lui seul tranquille, de sang-froid, au milieu des affreux dangers, donnant des ordres avec prudence, & des éloges avec justice.

Ils exposeront ensuite un Peuple immense, sortant en foule de ses portes magnifiques, & se précipitant au-

devant d'un Courier qui vole vers lui. Dans tous les traits de ceux qui seront aux derniers rangs , ils exprimeront l'inquiétude , mais l'inquiétude la plus vive , la plus vraie qui fut jamais. Ils y mêleront la douleur qu'ils caractériseront par les larmes. Ils ajouteront cependant un rayon d'espérance. Ils augmenteront celle ci à proportion que les Personnages approcheront de l'objet de leur empressement ; & sur le visage de ceux qui l'entoureront, ils peindront la joie subite du fils le plus tendre qui apprendroit la nouvelle d'un pere arraché à la mort.

Mais quel nouveau Raphaël tracera un Héros sur le champ de bataille , théâtre de sa victoire récente , détournant les yeux de l'éclat de son triomphe , & les portant baignés de ses généreuses pleurs , sur les Guerriers qui en ont été les nécessaires victimes ; repoussant l'Ambition qui , la robe dé-

chirée , & les bras teints de sang , lui offre de nouveaux lazziers ; & acceptant le paisible olivier que l'Humanité lui présente.

Sans doute ils pourront aussi le montrer , tendant aux Arts une main protectrice. Puisqu'il marche sur les pas des grands Rois , il ne peut qu'imiter l'amour qu'ils ont eu pour eux. Puisqu'il aspire à l'immortalité , il ne peut que chérir le Génie qui en est le Dépositaire.

Que le sage Ministère à qui il confie le redoutable dépôt de l'autorité suprême , seconde ses augustes intentions. Qu'il daigne se faire un devoir d'animer tous les talens. Qu'il se rappelle que la plûpart sont utiles à l'État , & que tous sont partie de sa gloire. Qu'il leur accorde des honneurs & des distinctions flatteuses. Enfans du Ciel , ils ont la fierté de leur origine : ils languissent dans l'opprobre : ils ne s'élevent :

que par les respects. Sur tout qu'on leur laisse une innocente liberté : c'est les étouffer , que de leur donner d'injustes fers. Et qu'a-t-on à craindre ? Iron-t-ils troubler l'union de la Société ? Amis de l'obscurité , ils ne cherchent que la paix , ils ne vivent que par elle.

Que les Grands les aiment : qu'ils les protègent : qu'ils se fassent honneur d'en devenir l'appui. Qu'ils adoucissent les rigueurs dont la fortune semble se plaire à les accabler. Rivaux des Dieux les Talens naissent souvent dans les plus tristes disgraces des hommes. En vain , alors espère-t-on l'éclat qui leur étoit destiné. Et comment peindront-ils les traits du plaisir , tandis qu'ils gémissent sous le poids de la peine ? Environnés d'objets cruels , traceront-ils des images riantes ? Riches , puissans , faites-leur part de ce superflu employé si souvent à d'ennuyeuses frivolités. C'est une pluye féconde qui

fera sortir les plus aimables fleurs dont vous embellirez votre fortune.

Lorsque la Nature place dans les grades éminens, des dispositions marquées ; qu'une fausse crainte de diminuer la majesté de son rang, n'empêche point de les cultiver : c'est y ajouter un degré de plus. L'élevation de l'esprit est la première de toutes. Il faut laisser aux âmes foibles la bizarre vanité d'une grave ignorance. Dans toutes les générations, il y a eu des hommes revêtus de dignités suprêmes. La plupart confondus avec la foule des humains, ont péri dans la nuit du tombeau. Le petit nombre de ceux qui ont cultivé les Lettres, est cher à notre amour, & jouit encore de nos hommages.

* Mais pourquoi faire ici l'Apologie des Arts, inutile dans ce siècle ? Ils

* Ce Morceau, quoiqu'imprimé ailleurs, est constamment de l'Auteur de ces *Considérations*.

sont tombés , ces voiles injurieux dont la grossièreté des âges précédens avoit voulu couvrir leurs graces , ou même ces crimes imaginaires dont la superstition avoit tenté de flétrir leur innocence. Qui de nous ne sent point quels charmes ils répandent sur nos jours ? Combien ils sont nécessaires à la médiocrité ; de quel éclat ils relevent la prospérité ? Soit que , dans ces Etats , abjets en apparence, & vénérables en effet, ils nous donnent ces inventions précieuses qui satisfont avec tant d'avantage les besoins de la vie , ou qui ajoutent de si doux agrémens à ses plaisirs : soit que chargés d'une inutile abondance , ils volent aux extrémités de la Terre , & rapportent les brillantes richesses des Indes , ou les utiles productions des Pôles : soit que , sur les aîles du Génie , ils mesurent les vastes globes de cet immense Univers ; ou que , portant un œil hardi sur la Na-

ture, ils en pénètrent les curieux secrets : soit que plus nobles encore, ils s'élevent jusqu'au sein de la Divinité, qu'ils en développent les sublimes attributs, & annoncent ses loix avec majesté ; ou qu'amis des hommes, ils présentent les vertus sous l'habit des Graces, & enchantent nos sens pour éclairer notre ame.

La Fortune est volage. Et qui de nous en peut fixer les faveurs ? Souvent, au faite de la grandeur, une main invisible vient creuser les plus fatals abîmes. Les amis, ces meubles fragiles de la prospérité, fuyent, & nous laissent à nous-mêmes. Quel vuide affreux, si l'on n'a pas les Arts ? Fidèles dans les revers, ils en partagent toujours le poids. On les a vû en faire évanouir les rigueurs, & former une douce félicité au milieu des plus barbares disgraces.

F I N.



REFLEXIONS

SUR

L'HISTOIRE,

*Et en particulier sur l'Histoire
Ancienne.*

L'HISTOIRE est la science des évènements dont la connoissance peut contribuer au bonheur des hommes.

Un Historien doit se demander à chaque trait. Ce fait, cette réflexion peuvent-ils rendre les autres plus heureux, plus éclairés, plus vertueux? Et rejeter tout ce qui ne porte point ces caractères.

Il doit encore se faire une loi d'insister davantage sur les objets, à proportion qu'ils sont d'une plus grande utilité; ainsi peser beaucoup sur ceux

qui ont une liaison étroite, avec la nécessaire ; & s'arrêter moins sur ceux qui ne peuvent tendre qu'à l'agrément.

les besoins & les plaisirs forçant les hommes à vivre en société, la première chose que cet état leur impose, ce sont des loix sages & justes, qui arrêtent la violence, & protègent la faiblesse. C'est donc à cette partie qu'on doit s'arrêter le plus. Il faut rapporter les loix des différens Peuples, non pas toutes, mais seulement celles qui sont particulières à chacun d'eux. Il est bon de ne pas négliger les plus bizarres, sur tout quand elles ont été en vigueur pendant plusieurs siècles. Combien y en a-t-il qui paroissent tout-à-fait déraisonnables, dont le hazard, ou un génie supérieur, ont fait voir la sagesse ? Il n'y a point de détail dans l'Histoire, où l'on ait plus besoin d'une exactitude scrupuleuse pour le vrai, parce qu'il n'en est aucun où l'on

puisse être plus instructif, ou plus pernicieux. Tel Etat qui se trouvoit à deux doigts de sa chute, par de vicieuses constitutions, s'est relevé par l'inspection d'une seule loi étrangère & antique. Si le trait eût été faux, il couroit à sa perte.

Comme les loix sont le plus grand bien des hommes, la reconnoissance & l'intérêt de l'émulation, exigent qu'on parle beaucoup des Législateurs. Ce sont ceux-là qui méritent véritablement nos hommages; & ce sont ceux-là dont il semble que tant d'Annales aient fait si peu de cas. Il est excellent sur tout de développer la maniere dont ils s'y sont pris pour réformer la jurisprudence de leur Pays; le plan sur lequel ils ont été obligés de bâtir, qui comprend le caractère des Peuples sur lequel ils statuoient, les coutumes antérieures, la nature du climat, la force ou la foiblesse des Nations voisi-

nes ; enfin les obstacles qu'ils ont rencontrés ; les moyens qu'ils ont mis en œuvre , pour les lever , ou même les écueils où leur prudence a échoué. Il n'est aucune de ces considérations , dont on ne tire plus de profit , que de la relation de cent sièges , & de vingt batailles.

Les Religions influant , autant qu'elles font , sur le Gouvernement , qu'un Historien sage les regarde toujours de ce côté. En conséquence , qu'il dévoile avec exactitude tous les rites qui avoient rapport au bien public , ou ceux qui y étoient contraires ; les dogmes qui lioient entr'eux les citoyens , ou qui tendoient à les désunir. Et pour toutes les fables absurdes dont l'Antiquité est pleine , ces Oracles , ces prodiges , tant d'impostures qui ne servent qu'à faire rongir la raison , qu'il les laisse absolument dans la nuit de l'oubli.

L'éducation

L'éducation & les mœurs particulières des Peuples, ne demandent pas moins de soins. On en sent les raisons, & on est assez laborieux sur cet article ; mais malheureusement on se livre trop là-dessus aux Auteurs que l'on prend pour guides. Il faut sçavoir démêler les intérêts ; & lorsqu'on aperçoit qu'ils en ont eu quelque'un, pour ou contre la Nation dont ils parlent ; il faut recourir à d'autres. Si ces autres manquent, il faut juger soi-même par l'inspection des faits ; non pas d'un seul, mais de plusieurs réunis. Il est rare que, malgré l'habileté de l'Auteur, il ne laisse de tems en tems échapper quelques circonstances légères en apparence, qui, aux yeux d'un connoisseur, deviennent décisives. Mais enfin, si tout cela ne suffit pas ; il faut prendre le parti le plus aisé & le moins suivi : douter.

Les Philosophes qui, de vive voix

ou par écrit , ont enseigné & fait aimer les vertus , doivent être mis au rang des objets les plus intéressans pour la Société. Malheureusement , les Historiens , la plûpart bornés , je dis même les plus célèbres , n'ont pas assez compris cette obligation. Vous les voyez sans cesse occupés à rechercher avec une scrupuleuse exactitude , les moindres actions d'un puissant scélerat. Et quand il s'agit d'un Génie ami des hommes ; ou , ils se contentent de l'énoncer ; ou , ils reçoivent sans examen , les plus fausses & les plus basses traditions ; de sorte , qu'au lieu de la vie d'un sage , on trouve le Roman d'un sot , ou d'un fol. C'est dommage que des hommes qui étoient l'honneur de l'humanité , en soient devenus l'opprobre par la foiblesse de ceux qui nous ont transmis les bizarres Annales de l'Univers.

Il seroit à souhaiter qu'on ne fut

jamais contraint de présenter les affreux & dégoûtans spectacles de la guerre. Mais, puisque les hommes qu'elle détruit, ne peuvent subsister sans elle; on est obligé de donner à cette partie tous les soins possibles. Avec le détail si long que nous en avons, qui ne croiroit que du moins cet objet a été bien traité? C'est un de ceux qui l'ont été le plus mal. On a chargé les fastes du genre humain, de tout ce qui étoit inutile, & laissé presque toujours ce qui est important.

1°. Il faudroit donner par des exemples, une juste idée de la guerre; faire comprendre qu'elle ne doit jamais être entreprise que pour repousser la violence, ou venger un affront si grand, que la plus sage partie des citoyens préférât le danger de la mort à l'impunité; pour cela, ne représenter jamais les Conquérans injustes qu'avec horreur, & élever jusqu'au Ciel les

Princes qui ont sacrifié leur repos, ou leur sang à la défense, ou à la gloire réelle de leur Patrie. Il n'y a point de milieu. Celui qui entreprend une guerre inique, est un monstre : celui qui la fait avec raison & avec courage, est un demi-Dieu.

2°. Qu'on s'arrête sur la discipline des Armées, sur les armes qui leur étoient propres ; sur leur courage, & plus encore sur leur adresse.

3°. Parmi les Généraux, qu'on coule rapidement sur ceux qui n'ont montré qu'un bonheur constant, ou une féroce valeur. Mais qu'on étudie tous les pas de ceux qui ont réparé le petit nombre, ou le peu de vigueur de leurs soldats, par tout l'Art de la guerre ; par des campemens avantageux, des retraites heureuses, des embûches dressées avec finesse, des coups imprévus & vigoureux. Il y a plus à apprendre, en étudiant une

seule campagne d'Annibal sur le Tibre, de Cefar dans les Gaules, des Romains dans la plûpart de leurs guerres, de Saladin dans la Palestine, ou de Turenne sur le Rhin ; que dans toutes les victoires d'Attila, d'Alarie, de Tamerlan, ou de tel autre Barbare, à qui un courage brutal & des troupes innombrables, ont tenu lieu de Génie.

Les hommes gouvernés ou défendus, ont encore besoin des Arts. Ce feroit un crime de négliger leurs Inventeurs, je dis même, les Inventeurs des plus communs, quand ils sont utiles. Malheureusement, un injuste dédain pour ces derniers, nous en a fait ignorer l'origine. Lorsqu'on en trouve quelques vestiges ; qu'on se fasse un devoir de les suivre. Il est tems qu'on quitte le mauvais orgueil de déprécier ce qui nous fait du bien. L'Agriculture, le Commerce & d'au-

tres de cette nature doivent être présentés avec respect. Il faut en développer les progrès, indiquer les nations qui les ont le plus cultivés, exposer les ressorts dont on s'est servi dans les sages Etats pour les animer, faire voir les causes qui y ont été les plus favorables, & les conséquences qui en ont résulté en faveur de l'Empire; présenter au contraire les terribles effets que leur négligence a fait naître, & souvent même la chute des Etats qu'elle a occasionnée. Tous les jours on cherche bien loin la cause d'une dépopulation ou d'une révolution. Elle est souvent dans le défaut d'un Art vil en apparence, qu'on a eu l'imprudence de dédaigner.

Les plaisirs font partie de nos besoins. Que la vie seroit amere, dans ce tourbillon de travaux & de peines où nous plonge la Nature, si quelquefois les Arts aimables n'y faisoient luire

un rayon de bonheur ! Ils élèvent même le Génie, & le rendent plus propre aux glorieuses fatigues qu'exige de nous l'ingrate Société. Un Historien ami de l'humanité, ne les négligera jamais. Il tirera du tombeau les Artistes célèbres : il en proposera les succès à notre émulation ; & suscitera de nouveaux Mécènes, en payant aux anciens le tribut de sa reconnoissance.

L'Histoire moderne doit être le principal objet de nos recherches. C'est-là où l'on trouve des mœurs plus relatives aux nôtres, & par conséquent plus instructives. Il ne faut pas cependant abandonner les principaux traits de l'Histoire ancienne. Il est sur tout deux Peuples sur lesquels on ne sauroit trop s'arrêter ; les Grecs & les Romains, les plus respectables que la terre ait portés ; ces Peuples où la force & les graces du Génie, se trouvent sans cesse portées à leur comble.

On se plaint quelquefois , qu'on s'attache à cette partie de l'Histoire , préférablement à plusieurs qui nous approchent davantage. Je ne suis point surpris de cette prédilection , & je la trouve raisonnable. En effet , lorsque les événemens sont tout-à-fait contemporains , ils nous intéressent comme hommes & comme citoyens , par mille relations immédiates ; & leurs moindres détails deviennent conséquemment chers à notre curiosité. Mais , lorsqu'ils ont passé ce cercle d'années où se renferme notre existence , ils ne nous touchent plus que comme hommes , & rentrent à notre égard , dans le sein des tems confondus avec les autres. C'est-là que sans partialité , nous choisissons indifféremment dans tous les âges & dans tous les lieux , les faits qui honorent davantage l'humanité. Les Grecs & les Romains nous offrant continuellement des exemples qui l'élevent ;

vent ; il n'est point étonnant qu'on se plaise à en méditer , & à en recueillir les Annales.

Mais , dit-on , *C'est compiler beaucoup de mensonges.* Sans doute , il y en a. Et quelle est l'Histoire exempte de ce soupçon ? Les relations des faits les plus récents ont-elles pû l'éviter ? Mais il est constant que , s'il y a des Villes au monde qui puissent avoir des Fautes surs , ce sont des Villes comme Rome & Athènes , toutes deux si éclairées , & où tant de Lecteurs judicieux , la plupart Acteurs , ou témoins des événemens , se seroient récrié contre un Ecrivain qui les auroit altérés.

Mais , ajoute t-on , il y a des Fables mêlées avec les vérités. Encore un coup : qu'on me montre des Pays où il n'y ait point eu de ces Auteurs sans jugement , qui grossissent leurs ouvrages , des traditions populaires. Quoi ! parce que Ctesias ou Hérodote auront :

rapporté des absurdités , & qu'un Rhéteur les aura fait passer dans notre Langue ; l'Histoire Grecque ne doit pas être consultée ! Si l'on prononçoit aussi rigoureusement contre nous , je connois des Historiens de nos jours , qui nous nuiroient fortement auprès de nos Descendans.

Il faut sçavoir distinguer les bons Ecrivains, tels que Thucidide , Polybe, Salluste & Tacite. Il faut éclairer les faits par une Critique hardie & prudente. Il faut consulter les suffrages des autres Nations enchantées de la Grèce , & de l'ancienne Italie : enfin , il en faut croire les précieux monumens qui restent encore de leurs sublimes travaux.

D'ailleurs , il est des faits très-extraordinaires , & qui ne laissent pas d'être réels. Quand un fait ne répugne , ni à la raison , ni à l'enchaînement des autres , sa singularité ne

doit pas empêcher de le croire. Il n'est pas même surprenant que parmi tant de combinaisons diverses que cette foule d'humains nos prédécesseurs, a fait naître, il y en ait qui tiennent du prodige. Nous en avons vû de nos jours. La Bataille de Narva nous garantirât celle de Marathon; & les Armées innombrables que le Mogol entretient aujourd'hui, nous répondent de celles de Xerxés.

Mais qu'importe, dira-t-on, la connoissance de l'ancien Univers? *Le Monde aujourd'hui vaut mieux que jamais.* Voilà la question résolue en deux mots: examinons-la dans quelques pages.

On décide souvent les choses les plus considérables, par des motifs bien légers. On est frappé de quelques avantages que l'Art a fait naître, & qui nous donnent quelques commodités de plus; & parce que ces aimables

riens ont été inconnus aux Anciens , on conclut que nous valons mieux qu'eux. Est-ce sur de pareilles bagatelles qu'on a droit de juger ? Il faut rechercher ce qui fait réellement la gloire & le bonheur de l'humanité.

La sagesse des gouvernemens est la partie la plus importante ; & , de ce côté-là , l'antiquité n'a rien à nous envier. Les mêmes formes que nous avons , elle les avoit. L'Orient avoit des Despotes tirans : il a le malheur d'en montrer encore. L'Occident a des Monarques justes : il en possédoit aussi. Nous avons peu de Républiques , ces Gouvernemens , je ne dis pas les plus desirables , puisqu'ils sont les plus agités ; mais au moins , ceux qui font le plus d'honneur à la raison. L'antiquité en comptoit beaucoup ; & jamais l'amour de la liberté n'a éclaté depuis , avec un zèle si généreux.

Pour les mœurs des Peuples , l'an-

riquité en offre d'admirables en tous genres : jamais l'inflexible rigueur d'une vertu mâle & austère , ne fut poussée plus loin qu'à Lacédémone. Il n'y a point aujourd'hui de Nation qui soit toute entiere aussi éclairée , & aussi brillante que l'étoient les Athéniens. Veut-on une Ville qui , par ses travaux , & l'industrie de son commerce , s'éleve au faite de la grandeur ? Carthage ne le cède à aucune autre , elle dont les Négocians ont disputé si long-tems l'Empire de notre Hémisphere. Et quel Peuple poussa jamais si loin , l'horreur de l'esclavage , l'amour du bien public , la Politique , la Valeur , la noblesse des sentimens , que les Romains dans le second âge de la République ?

Il n'est pas besoin de s'arrêter sur les Arts. Les monumens qui nous restent d'Athènes & de Rome font nos délices & nos modèles. La scien-

ce des mœurs & celle des objets intelligibles , devoient nécessairement être poussées plus loin , dans des Pays où chaque citoyen avoit la liberté de penser tout haut sur ces matieres. Il est vrai que la Phisique est tout autrement connue : mais , avouons-le ; est-ce à un Génie plus pénétrant que nous devons nos progrès ? N'est-ce pas au hazard , qui dans un siècle d'ignorance , a fait naître ces heureuses découvertes du Télescope & de la Bouffole , les germes de nos succès ? D'ailleurs , quand notre Europe pourroit se flatter là-dessus de quelque avantage , combien le reste de la Terre n'a-t-il point à être humilié , elle dont les trois quarts gémissent sous une loi qui fait un devoir de l'ignorance ? Assurement, l'antiquité n'a jamais eu une tâche si flétrissante.

Si l'on aime les spectacles frappans , quelle foule ses Fastes n'offrent - ils

point aux Lecteurs ? Des révolutions justes & hardies , des défenses intrépides & légitimes ; des victoires douces & rapides , l'effet d'une héroïque Valeur ; d'autres lentes & méditées , l'effet de l'extrême prudence ; un Peuple qui , resserré dans quelques Isles , fait tête à toutes les forces de l'Asie , & les enchaîne lui-même ; un autre qui met tant d'Art , tant d'humanité , tant d'équité même dans ses conquêtes , qu'il en fait évanouir le crime ; ce Peuple qui sembloit ne subjuguier les autres , que pour les rendre plus éclairés & plus heureux. C'est à l'antiquité qu'on doit ce spectacle si beau , si touchant , & qui n'a encore brillé qu'une fois ; tout l'Univers policé , réuni sous des loix sages , & jouissant d'une paix profonde , longue & heureuse.

Il n'est qu'un seul spectacle qu'elle n'offre point , les Tragédies des guer-

res de Religion. La Terre alors igno-
roit ces sanglantes contestations , où
l'on s'égorge pour la gloire de Dieu ;
où l'on se hait pour son amour. Le
Voyageur libre , tranquille , pouvoit
errer dans tous les Pays de l'Univers ,
sans craindre qu'on lui fit un crime
capital de croire qu'un Pasteur d'Arabie
avoit été un grand Homme & non pas
un Prophète.

L'Histoire moderne a sans doute
des traits admirables : mais quels sont
les traits que choisit son Panégyriste ?
*La conquête des successeurs de Maho-
met , qu'on oppose à celle des Ro-
mains qui , tout triomphans qu'ils ont
été , n'ont jamais , à ce que l'on assu-
re , possédé la dixième partie de l'Em-
pire Sarrazin.*

1°. Les Romains possédoient au
moins la dixième partie du globe ha-
bitable ; & assurément les Califes ne
l'ont jamais possédé tout entier.

1^o. Il est exactement vrai que l'Empire Romain étoit aussi grand que le Sarrazin. En Afrique , les limites étoient les mêmes. En Asie , le Sarrazin s'étendoit davantage ; mais il n'avoit rien , ou presque rien en Europe ; & le Romain en dominoit la plus belle moitié. Qu'on transporte l'Italie , l'Allemagne , la France , l'Espagne , l'Angleterre , toute la Grèce au-delà de l'Euphrate ; on compensera bien la Perse , & une partie du Mogol que le Musulman avoit de plus.

Enfin , est il possible qu'avec tant de pénétration , on n'apperçoive pas les prodigieuses différences qui se trouvent entre les Romains & les Sarrazins ? Les Sarrazins qui s'élevant dans les circonstances les plus favorables , n'ont fait que porter les derniers coups à des Etats que leurs divisions & la foiblesse de leurs Princes , avoient poussés sur le bord du précipice ; les Ro-

mains qui attaqués de toutes parts & dès leur origine, ont été obligés de se faire jour à travers une foule d'ennemis réunis, industrieux, & belliqueux : les Sarrazins qui n'ont montré qu'un courage heureux absolument dépourvu de tout art ; les Romains qui ont allié à la plus haute valeur, la Politique la plus adroite qui fut jamais : les Sarrazins dont les triomphes étoient toujours suivis de carnage ; les Romains dont les victoires étoient si souvent le commencement d'une douce domination : les Sarrazins qui éteignoient par tout les lumières de l'esprit humain ; les Romains qui les portoient dans les Pays les plus barbates : les Sarrazins qui après trois siècles, ont disparu pour jamais ; les Romains dont l'Empire s'est soutenu douze cens ans en Occident, & n'étoit point encore tout-à-fait détruit dans l'Orient deux mille ans après sa fondation.

Le trait qu'on ajoute à celui-ci est curieux : *la moitié de l'Occident soustraite à l'obéissance du Pape.* En effet un Lecteur raisonnable doit être bien plus flatté , en voyant deux ou trois Sectaires qui embrâsent l'Europe , & font couler des flots de sang , qu'en contemplant un Léonidas qui avec trois cens hommes , arrête un Déluge de Barbares , & cherche une mort certaine pour arracher sa Patrie à l'esclavage ; un Thémistocle , & toute une Ville qui se transportant sur les eaux , va chercher le rétablissement de ses murailles dans le sang d'un million d'injustes ennemis ; & force en une campagne la fortune à les lui rendre plus florissantes qu'avant ses disgraces ; une Nation généreuse qui victorieuse des Rois de Macédoine , ne veut d'autre récompense des travaux d'une guerre si sanglante , que le plaisir de rendre la liberté à la Patrie des Arts .

& d'en faire publier l'Edit par son Consul dans la solemnité des Jeux.

On vante beaucoup la magnificence de nos Villes. Cependant , si ce que les Historiens rapportent est vrai , les modernes n'égalent certainement point la beauté & les richesses des anciennes. Mais doit-on les en croire ? Qu'on y prenne garde. Les Latins qui nous ont transmis ces descriptions , écrivoient à Rome , où il ne paroît pas qu'il leur fut possible de tromper. En effet y auroit-il aujourd'hui un Ecrivain assez téméraire , pour aller prêter à Montpellier ou à Strasbourg , des embellissemens prodigieux qui ne s'y trouveroient point ? Il y a dans Paris vingt mille hommes qui le démentiroient bientôt. Mais les extrémités de notre Continent , étoient aussi connues à Rome , que les extrémités de la France le sont à Paris. La domination de la Capitale donnoit le même com-

•

merce reciproque. On envoyoit tous les jours aux Villes les plus éloignées des Troupes , des Magistrars, des Gouverneurs , des Officiers de toute espèce , des Avertissemens , ou des Ordres nouveaux. D'un autre côté les Sujets étoient continuellement amenés au centre par l'espoir des graces , ou la crainte des peines. Rome étoit le point où aboutissoient tous les ressorts du monde connu , & d'où partoient tous les mouvemens qui en agitoient les différentes parties. Ainsi il n'y avoit point de Ville un peu considérable , dont les détails ne fussent familiers aux Romains. Comment donc un Historien auroit-il eu le front d'altérer des vérités si publiques ?

D'ailleurs mille monumens les garantissent. Sans parler de tant de vestiges de la grandeur & de l'opulence des Villes anciennes ; Palmyre seule & ses ruines ôtent tout soupçon. Qu'on

en life dans le Brun , & dans cent autres Voyageurs , la description. Ces ruines même si confuses , effacent tout ce que l'Italie offre de plus brillant.

Il reste à demander si la Terre étoit plus peuplée alors , qu'elle ne l'est aujourd'hui. Un Persan aimable & profond , a démontré l'affirmative par le droit & par le fait. Il montre d'abord que les Loix Romaines étoient bien plus favorables à la propagation , que celles qui partagent aujourd'hui le monde. Ainsi le monde devoit nécessairement avoir plus d'habitans. En second lieu , il prouve qu'en effet il en avoit davantage. Ici il a de quoi s'étendre. Il produit la Mauritanie , la Lybye , la Palestine , l'Asie mineure , la Grèce , tant d'autres Pays autrefois si peuplés , remplis de Nations florissantes & nombreuses , à présent presque déserts. Il cite ces fréquens essains que le Nord vomissoit sans cesse sur le

Midi , déjà trop chargé. Il présente une quantité étonnante de Villes puissantes , aujourd'hui absolument disparues. Qu'oppose-t-on à cela ? *Il n'y avoit point Hambourg.* Non , il n'y avoit Hambourg ; mais en Germanie même , il y avoit cent petites Villes qui ne subsistent plus ; il y avoit dans les Gaules vingt Peuples que cite César , dont on ne voit plus que de foibles restes. Du sein de ces forêts dont l'Allemagne étoit couverte , il sortoit ces innombrables colonies qui faisoient trembler l'Empire. Enfin , c'est de ces forêts même qu'est sortie cette foule de destructeurs qui ont dépécé l'Occident. Ce sont des faits dont nous avons autant de monumens que de Provinces ; puisque la plûpart portent encore les noms de ces Vainqueurs. Mais quand même il seroit vrai que l'Allemagne est plus peuplée à présent ,

on peut être sûr de former une suite de tableaux brillans & utiles , aussi glorieuse à l'Artiste , qu'avantageuse au Spectateur.

F I N.

LETTRE
SUR L'EDUCATION
DES FEMMES.

A a ij





LETTRE
SUR L'ÉDUCATION
DES FEMMES.

MON CHER AMI,

Vous me demandez ce que je pense de l'éducation des femmes. Si une jolie femme ou un petit-Maître me faisoient cette question, je ne leur parlerois que sous le masque ; car je ne voudrois ni flatter, ni déplaire. Avec vous qui êtes homme, on ne risque rien de se montrer à découvert.

Qu'est-ce qu'une femme ? C'est l'être du monde le plus indéfinissable. Parcourez toutes les Nations qui pesent sur notre Globe : vous n'en trouverez pas deux qui en ayent les mêmes idées. En Afrique, c'est une esclave faite pour ramper sous un Maître. Dans les Indes, c'est une machine assez drole,

4 Lettre sur l'éducation

uniquement animée pour les plaisirs d'un Magot. En Turquie, c'est un joli bijou, mais facile à perdre, & qu'il faut soigneusement tenir sous la clef. En Espagne; c'est une espèce d'ennemi dangereux, qu'il n'est pas mal d'enfermer un peu. En Moscovie, c'est une compagne malheureuse qu'il est bon de battre quelquefois. En Angleterre, c'est une égale sœur que l'on estime, & qu'on aime. En Pologne, c'est une Maîtresse qui commande. En France, c'est une Divinité qu'on adore. Comptez les degrés de l'élevation du Pole, vous verrez l'empire des femmes augmenter à peu près en raison de la distance de l'Equateur. Et cela seroit exactement vrai, si les Moscovites étoient à notre place, & nous à la leur; ou plutôt à ce compte nous devrions être directement sous le Pole.

De quel côté est la Raison; c'est ce qui n'est pas facile à décider. Chaque

des Femmes.

Peuple s'applaudit de ses coutumes, & prétend avoir de justes motifs. En France même, tous les suffrages ne seroient pas unanimes; & si nous qui vivons dans le célibat, nous trouvons très-bien de nos usages, en revanche il y a bien des Maris qui s'accommoderoient des maximes ultramontaines. J'en connois même qui aimeroient assez les principes de Constantinople. Il y a cependant un point où tout le monde se réunit sur le compte des femmes: c'est de leur rendre le corps le plus aimable qu'on peut, & l'esprit le plus maussade. Maître de Danse, Maître de Musique, tout cela leur est prodigué: mais pour des Maîtres qui forment leur raison, & ornent leur imagination, on n'y pense seulement pas. Au contraire il semble qu'on se fait un plaisir d'affoiblir l'une & l'autre. Cependant quelques sentimens qu'on ait d'elles, c'est assurément s'y

6 *Lettre sur l'éducation*

prendre fort mal. Car, si on leur croit peu de raison, on a intérêt de la fortifier; & si on leur en croit beaucoup, c'est un crime de l'étouffer.

Sérieusement, si on aime les Arts, si les femmes s'aiment, si nous nous aimons, peut-on balancer de les instruire, peuvent-elles hésiter de s'y prêter?

Les femmes n'ont pas ordinairement cette force d'esprit qui invente & qui crée, & ce jugement ferme qui ne permet pas de s'égarer. Mais en récompense elles ont une extrême facilité pour concevoir les choses les plus difficiles; une netteté d'esprit qui leur fait appercevoir les objets dans leur ordre naturel; un goût délicat, une finesse que nous leur contesterions en vain, une aisance dans l'expression, & des graces que nous n'imitons jamais parfaitement. Qu'on transporte ces heureuses qualités des bagatelles où on les employe, à des objets solides

des

des & gracieux ; quel avantage n'en resulteroit-il pas en faveur de ces objets mêmes ?

On se plaint tous les jours que les Sciences sont hérissées. Qu'on les fasse passer par l'imagination des femmes , elles dépouilleront bientôt ce qu'elles ont de rebutant. Les femmes sont faites pour embellir toute la Nature. Et quelle émulation ne resulteroit pas de leurs études ? Tous les hommes cherchent à se faire aimer de ce sexe ; au moins il n'en est aucun qui ne soit flatté d'avoir son estime. En France on en est encore plus jaloux qu'ailleurs. Comme on sentiroit qu'on y prétendroit en vain avec un esprit inculte , on feroit des miracles pour le polir.

Les Arts sont généreux : on ne les oblige jamais qu'ils ne payent les bienfaits avec usure. Tout homme qui les a cultivés , éprouve combien ils sont utiles. Cependant les affaires qui nous

8 *Lettre sur l'éducation*

occupent , & l'extrême liberté dont nous jouissons dans les plaisirs , nous les rendent moins nécessaires. Mais les loix de la Bienfiance , ce Tyran que nous avons imposé aux femmes , & qui punit si souvent ceux qui l'ont couronné ; ces loix cruelles , font des Arts une ressource absolument essentielle à leur bonheur.

Une contrainte rigoureuse , ou un choix respectable , les consacrent - ils aux autels ? Ces grilles redoutables , cette sombre solitude , ces spectacles uniformes , inspirent à la longue , des momens de regret. Quand même une heureuse ferveur en éloigneroit l'amertume , il est toujours des instans de dégoût : du moins il est des instans d'ennui. C'est alors que des phantômes imposteurs viennent réveiller les desirs. L'oisiveté qui les a fait naître , cède à la vivacité qui les augmente. L'esprit qui est vuide , s'y porte avec toute

son ardeur. Le cœur se met de la partie. Qu'on est malheureuse, lorsque l'imagination est si près des plaisirs, & que les sens en sont si éloignés ! Une lecture, ou quelques réflexions solides auroient prévenu l'orage ou rétabliraient bientôt le calme.

Dans le monde, une femme veut-elle couler de tristes, & de vénérables jours sous le joug de l'honneur ? L'empire est glissant, & le maître est dur. La plus fidèle de ses esclaves est tentée plus d'une fois de cesser de l'être. Tant de choses invitent à la révolte ! L'exemple de mille rebelles qui s'applaudissent de leur infidélité ; des complices charmans qui s'offrent si généreusement pour en partager le crime ; le plaisir qu'il y auroit à se rendre coupable ; des desirs toujours prêts à comploter contre le Tyran ; ils triomphent si on les écoute. La diversion sur les

Arts est le seul moyen de les faire tai-

re. Ce sont des sujets factieux qu'on ne rend dociles qu'en les employant contre les étrangers.

Mais c'est être bien imprudent que de donner des armes contre soi-même. Il faut au contraire condamner à l'ignorance toutes les inhumaines : c'est un moyen infailible de les rendre incessamment plus tendres.

Ce sont ces aimables Coquettes qui méritent tous nos soins, ces cœurs compatissans & fiers, qui, comme les Héros de Rome, mettent leur bonheur à faire celui des Amans soumis, & leur gloire à enchaîner les superbes. Hé bien, un esprit cultivé est pour elles une source infailible de succès. Est-on, non pas laide, mais un peu moins bien qu'on ne voudroit ? L'esprit cultivé répare cette disgrâce. Est-on jolie ? L'esprit cultivé donne un empire de plus. Veut-on beaucoup d'Amans ? L'esprit cultivé en amène de toutes les

Sortes. Si on se plaît à mettre dans ses fers des hommes de mérite, que sçais-je ? Quelquefois même un Philosophe . . . Cette espèce n'est pas la plus aimable ; mais la conquête en est flatteuse. Il est glorieux de voir un Platon apostat soupirant à ses pieds. La beauté est inpuissante contre ces sortes de gens. Un esprit cultivé est sûr de réussir.

L'Himen, ce mal souvent nécessaire, fait souvent payer cher le droit aux plaisirs : quelquefois il en exige de cruelles ufures. On rencontre un mari jaloux, un mari farouche, un mari volage. Les consolations étrangères ne sont pas toujours faciles. Une raison éclairée en fournit qui ne tarissent jamais, & qui ramènent à la longue, l'Epoux à la tendresse de l'Amant.

Mais combien les hommes y gagneroient-ils eux-mêmes, si l'on cultivoit l'esprit de ce sexe charmant ? Nous déclamons contre les femmes. Notre

12 *Lettre sur l'éducation*

fierté veut secouer le joug qu'elles nous imposent. Nous leur cherchons des défauts ; nous grossissons les réels ; nous en formons d'imaginaires. Mais leur triomphe naît des efforts qui le combattent. Les mêmes idées qui nous rapprochent leurs foiblesses , nous en montrent les graces ; & la bouche n'a point encore prononcé l'invective que le cœur en a déjà fait l'apologie. Puis donc que la nature nous en fait des compagnes nécessaires , notre intérêt ne nous dit-il point de les rendre plus aimables encore , en y ajoutant le mérite de l'Art ?

Qu'y auroit-il en effet de plus gracieux que de trouver en même tems , une épouse & une amie ; une épouse que l'on aime , une amie que l'on estime , dont la beauté donne l'ivresse enchanteuse de l'amour , dont l'esprit donne les agrémens solides de la société , dont la tendresse fasse goûter

des plaisirs purs dans la prospérité , dont la raison inspire de douces consolations dans les peines , ou d'utiles conseils dans les dangers ?

On se plaint que les conversations des femmes les plus ingénieuses , ne sont qu'un tissu de bagatelles misérables. On en accuse la nature, comme si elle leur avoit donné un esprit aimable , & étroit. Si cela est , il faut que la plûpart de nos Galans soient des femmes déguisées. Il est vrai qu'à considérer leur attention à faire évanouir toutes les marques de ressemblance avec nous , on seroit tenté de le croire. Cependant je connois des Dames à qui ils ne déplaisent pas dans un tête-à-tête ; & sûrement elles ne seroient pas d'humeur à s'accommoder d'un sexe qui auroit trop de conformité avec le leur. Que faut-il donc accuser du peu de solidité qu'on trouve dans les uns & dans les autres , si ce

14. *Lettre sur l'éducation*

n'est l'éducation ! Une mere instruit sa fille dès l'enfance , à se tenir droite , & à begayer un formulaire d'insipides complimens : le Maître à danser vient apprendre à se présenter avec affectation : le Maître de Musique montre quelques lambeaux d'Opéra vuides de sens : la Coëffeuse instruit dans l'Art bien plus important , de placer une mouche avec adresse , ou de mettre un ruban avec goût. Quand une jeune personne est suffisamment pourvue de ces talens merveilleux , on la mene dans les cercles où elle voit jouer , & entend parler ajustemens. Les *Aimables* viennent à l'Astre levant. On lui dit qu'elle est belle , spirituelle , qu'on l'adore. Voilà la galanterie qui occupe tous ses momens , & qui la mene , telle qu'elle , entre les bras d'un mari , pour lui faire partager son tems entre les soins de plaire , bien entendu à d'autres qu'à son époux , & le grand art de médire.

Placez dès l'enfance un Neuton, un M dans ce tourbillon de bagatelles ; vous en ferez une Coquette , ou ce qui est pis encore , un petit-Maître ; cet être mixte qui n'a ni les graces du sexe qu'il imite , ni la force de celui dont il dégénere.

Qu'à toutes ces choses dont la plupart nous accommodent assez , & dont quelques - unes sont excellentes , on eût ajoûté les talens de l'esprit , il est telle Coquette de qui le babil importun vous est à charge , dont le génie solide & charmant auroit fait votre bonheur.

Auroit - on la petiteesse de craindre que les femmes ne prissent alors trop d'ascendant sur nous ? Mais un esprit foible qui a besoin d'être gouverné , est trop heureux de trouver une Aman- te , ou une Epouse dont l'esprit supplée au sien. L'empire de la Raison n'est ni honteux , ni à craindre. Il n'y a que celui de la Beauté toute seule , qui avilisse , & qui soit dangereux.

16. *Lettre sur l'éducation*

On est revenu du préjugé qui faisoit croire que les lumieres & les mœurs étoient presque incompatibles dans ce sexe. Ce qui montre la vertu , & la fait aimer , pourroit-il lui nuire ! Les Lettres ne corrigent pas toujours les vices ; mais elles les diminuent. La passion de sçavoir qui devient la dominante , étouffe à la longue, ou du moins arrête les effets des autres.

Mais, dit-on, les soins de la famille doivent être l'occupation essentielle des femmes ! Sans doute. S'ensuit-il qu'on doive les confiner dans cette étroite Sphère ? Les devoirs de l'état qu'un homme embrasse , sont pour lui , s'il est sage , les premiers de tous : cependant il trouve le moyen de se délasser quelquefois avec les Arts. Si les glorieuses fatigues que nous avons prises pour notre partage , si les emplois les plus pénibles , si le fardeau même du ministere & du trô-

ne , ne font point inaliabes avec les Lettres , & que ces sublimes occupations qui se portent à d'inombrables familles , ne souffrent point de leur étude , peuvent-elles être plus incompatibles avec les soins bornés d'un ménage ?

Il est un inconvenient plus fondé ; c'est le ridicule de vanité , qu'on voit quelquefois prendre aux femmes sçavantes. On trouve cependant des exemples du contraire. Madame Deshoulières , Madame Lambert , Madame de Sevigné , étoient aussi modestes qu'élevées dans leurs pensées ; & il ne seroit pas difficile d'en montrer aujourd'hui qui ont hérité de ce caractère. D'ailleurs , ce n'est point à l'étude qu'il faut s'en prendre , mais à l'étude mal faite. L'ignorance est méprisable ; une fausse science est mille fois pire.

On croit avoir tout fait pour for-

mer l'esprit des élèves de l'un & de l'autre sexe , quand on leur a appris quelques Langues. Un jeune homme qui sçait bien le Latin , est un homme instruit ; s'il y ajoute le Grec , c'est un prodige ; & avec tout cela , c'est très-souvent un sot que dix ans perdus n'ont fait que rendre plus sot.

On employe le tems précieux de la jeunesse , à meubler la mémoire de mots , & on laisse la tête vuide de choses. On a en profusion des signes pour exprimer ses idées , & on n'a point d'idées.

Les Langues vivantes sont sans doute utiles aux hommes dans les voyages , & dans le commerce mutuel des nations. Mais ce qu'on appelle Langues sçavantes , à quoi servent-elles le plus souvent ? La plûpart des hommes ne trouvent pas dans toute leur vie , une occasion où ils puissent en faire un usage utile ; & les agrémens qu'elles

procurent ne récompensent pas du tems qu'on met à les apprendre.

On s'appuye sur l'exemple de nos Peres. Nos Peres étoient dans un cas bien différent. Leur Langue barbare n'offroit ni pensées , ni graces. Les Sciences qui ne parloient alors que Latin , ne pouvoient s'apprendre que dans cet Idiôme ; & la disette d'Auteurs forçoit ceux qui vouloient se former le goût, à l'aller puiser dans les sources de l'ancienne Italie. Mais aujourd'hui il n'est aucune science solide qui n'ait été traitée dans notre Langue. Les traductions que nous avons des anciens , peuvent consoler de l'impuissance de les entendre ; & certainement les Ecrivains excellens dans toute sorte de genres , ne laissent rien à desirer pour s'éclairer , ou pour s'orner.

Les Grecs , le Peuple du monde dont la Langue fut la plus riche , &

l'esprit le plus heureusement cultivé ; les Grecs n'ont jamais sçû que leur Langue.

Si cependant , l'usage , ce Tyran du bon sens , exige que notre sexe passe par ces pénibles inutilités ; puisqu'il ne prononce rien contre le plus aimable , au moins dans l'éducation de celui-ci , donnons tout à la raison. Un Pédant est un être dont on rit ; une Pédante est un être qui indigne.

Que dans l'âge le plus tendre , on fasse apprendre par regles la Langue du Pays ! Comme il ne faut ici que de la mémoire , c'est l'ouvrage de l'aurore de la raison.

Lorsque la raison se développe , qu'on montre la Géographie , non pas seulement cette Géographie qui indique les lieux ; mais celle qui y joint leur situation respective , leur fertilité , leur commerce , le caractère des Peuples ; non ce caractère fondé sur les

traditions , ou les préjugés populaires qui mettent sur le compte de tout un Peuple , les vices , ou les vertus remarquées dans quelque particulier , mais celui qui est établi sur les monumens publics , sur les actions uniformes du gros de la nation , ou sur le plus grand nombre de leurs ouvrages. Qu'on y ajoûte les loix , le gouvernement , les intérêts reciproques ; en un mot , tout ce qui peut faire connoître les hommes de nos jours.

Dans l'âge où la raison est formée , déployez les plus belles parties de l'Histoire ancienne & moderne. Appuyez sur les morceaux qui offrent des devoirs relatifs à la société ; & relevez avec soin les faits qui tracent des vertus particulières à ce sexe , & à la carrière où l'on destine son élève. Pour tous les traits moins intéressans , il ne faut pas les passer ; mais les présenter dans une exposition concise qui

en montre la liaison , & en dérobe les détails. L'abrégé Chronologique de M. Bossuet , ne laisse rien à souhaiter pour l'Histoire ancienne. Il seroit heureux qu'un nouvel Ecrivain en fit une seconde partie qui dégénéraît moins de la première.

Il est tems alors de montrer la *Physique* ; mais sans Mathématiques. Je n'aime point une femme qui calcule. On peut , sans le secours de la Géométrie , saisir les principes des plus grands Philosophes , & connoître le fond des systêmes les plus difficiles. Pour la supputation du détail , c'est une affaire de sçavant. Il ne faut ici qu'une personne instruite. Sur-tout qu'on s'attache à la Physique expérimentale , & à l'Histoire de la Nature. La vérité vaut toujours mieux que la vraisemblance.

Quand le tems a tout-à-fait mûri le jugement , exercez-le sur les recherches

ches de la *Métaphysique*. Il n'est aucune Science qui élevé autant l'esprit. Si elle ne donne pas toujours la connoissance de ses sublimes objets , elle donne ce qui est le plus heureux après elle ; la science de douter. Rien n'étrouffe plus l'esprit que la confiance dans nos idées. Rien ne l'anoblit davantage que la persuasion de leur foiblesse.

Enfin appliquez l'esprit à la *Morale*. Faites-lui rechercher l'origine des Sociétés , les principes de leur union , les sources des devoirs , & l'intérêt que nous avons à les pratiquer. Ecartez tous les mensonges qui favorisent la Vertu. C'est la détruire que de la servir par l'imposture.

Lorsque ces sciences auront rendu l'esprit solide & éclairé , laissez - le jouir de toutes les Graces des Ecrits aimables , Poèmes épiques, Tragédies, Romans, Poësie lyrique , ouvrages de

24. *Lettre sur l'éducation, &c.*

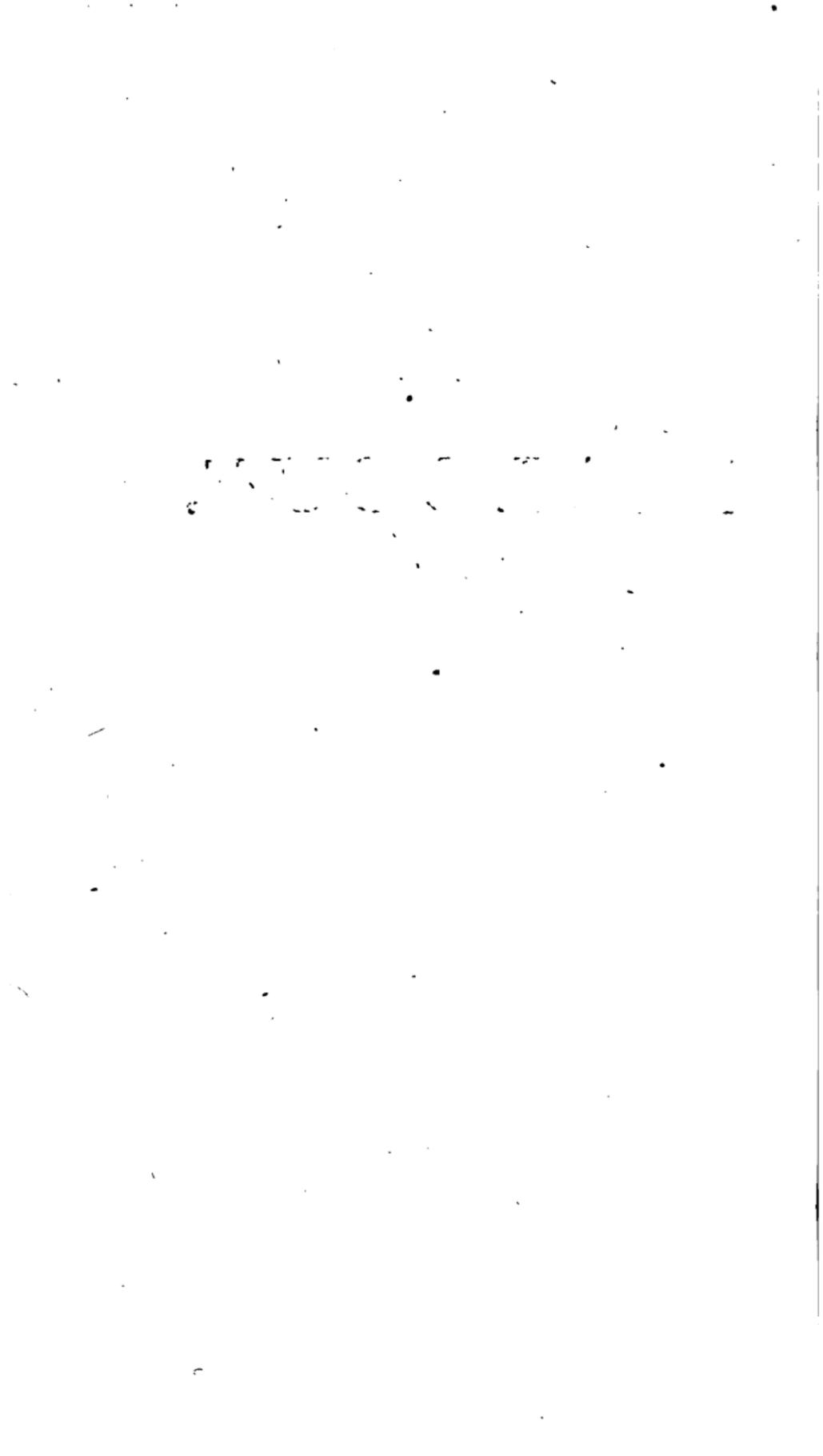
fentiment Ne craignez point
l'Amour, pourvû qu'il se peigne avec
décence, & qu'il se montre uni à
quelque Vertu

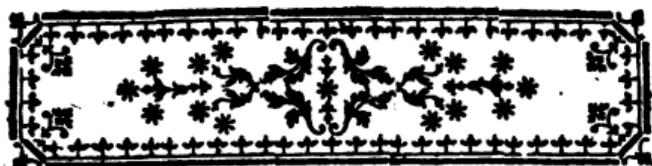
Prétendre arrêter cette passion, ce
feroit lutter contre le cours d'un tor-
rent rapide. Les digues dont on veut
la resserrer, ne font qu'ajouter à son
impétuosité. Puis donc que le triom-
phe de l'Amour est inévitable, loin de
le dérober aux yeux, accoutumons-les
à le voir toujours en bonne compagnie.

F I N.

DIALOGUE.

Ce ij





DIALOGUE.

ALCIPPE, ORONTE.

ORONTE.

OUI ; cette retraite est charmante. La Nature sourit ici de toutes parts à vos travaux littéraires. Ce jardin orné de mille espèces de fleurs ; la fraîcheur délicieuse que l'on goûte à l'ombre de ces arbrisseaux qui charment la vûe , & qui flattent l'odorat ; cette pente douce qui conduit jusqu'aux rives heureuses de ce fleuve ; ces vastes prairies entrecoupées de canaux , remplies de bocages , semées de hameaux dont les toîts se mêlent avec les arbres qui les environnent ; la Ville qui paroît dans le lointain ; cette chaîne de montagnes couverte de vi-

gnobles qui terminent si paisiblement ici l'horison ; la mer dont les flots agités bornent de cet autre côté la vûe avec une agréable horreur ; tout cela offre un spectacle qui ravit, qui attache, qui fait naître malgré soi un goût pour la solitude. Une seule chose vous manque ici.

ALCIPPE. Hé! Quoi ?

ORONTE. La Fortune.

ALCIPPE. Elle y est inutile.

ORONTE. Elle y meneroit le bonheur.

ALCIPPE. Il y est venu sans elle.

ORONTE. Il n'y peut être sans les plaisirs ; ils suivent toujours les pas de cette aveugle Déesse.

ALCIPPE. Je renonce aux plaisirs qu'elle donne. *J'ai connu leur néant, j'ai quitté leurs chimères.*

ORONTE. Pompeuse illusion ! Descendons, cher Alcippe, de ces idées sublimes, & ne rougissons point de

nous abaisser à des idées plus vraies. Ce mépris de richesses est injuste. Il n'y a qu'une imprudente inexpérience qui en inspire le dangereux dédain. Une vive imagination échauffée par la lecture de quelques Déclamateurs , se laisse emporter à l'image d'une félicité oisive qu'adopte la Paresse. Content de soi-même , on pense se suffire. On néglige de précieuses occasions qui fuyent sans retour. Bientôt la duppe de son système , on en déplore ; mais trop tard , les funestes conséquences. L'orgueil qui nous empêche d'en faire l'aveu , nous jette alors dans les bras d'une vaine Philosophie qui devient l'hôpital de ceux que les Lettres ont rendu malheureux. Fait pour aspirer aux Honneurs , pourquoi par une inutile spéculation , vous arrachez-vous à votre destinée ? Maître encore d'en jouir , ne vous obstinez plus à une obscurité dont les tardives réflexions éclairant un

jour les disgraces , n'exciteront plus chez vous que d'impuissans regrets.

ALCIPPE. Des regrets ! Et pourquoi en aurois-je d'avoir vécu heureux ? Non , Oronte , l'ostentation , & l'indolence , n'ont point décidé mon choix : c'est la Raison elle même éclairée par l'expérience , qui m'a fait prendre ce parti que vous blâmez. Vous riez ? Je laisserois tout autre dans son erreur. Que m'importent les suffrages de ceux que je méprise ? En m'inspirant de l'estime , vous m'avez rendu jaloux de la vôtre. Je vous fais mon arbitre ; prononcez sur mes motifs. Persuadé que le meilleur usage des lumieres étoit de s'en servir pour se rendre heureux , j'ai examiné les différentes routes qui pouvoient me conduire à ce but. Je n'en ai pas jugé sur le rapport du grand nombre ; mais dégagé de tous préjugés j'ai osé les essayer moi-même. Je
les

les ai vûes ; je n'ai apperçu dans la plûpart qu'une fausse lueur ; des miseres réelles sous des apparences brillantes ; des nuages obscurs , embellis pour quelques instans des plus éclatantes couleurs. J'ai vû les cercles les plus vantés , remplis de préjugés puériles , soutenus par des bagatelles fastidieuses , déshonorés par des médisances criminelles , souvent par des calomnies odieuses : J'ai vû les Amours invoqués par la vanité , banis par les subits dégoûts , dévoilés par les indiscretions sanglantes , suivis des haines atroces : j'ai vû l'Amitié , ce bien le plus précieux des hommes , avilie par le caprice , & sacrifiée par l'intérêt : j'ai vû des Protecteurs arrogans & inhumains , des égaux jaloux & imposteurs , des inférieurs rampans & perfides.

Au contraire , ma solitude offre de tous côtés des plaisirs sans mélange.

Une suite nombreuse ne m'y rend point un importun hommage : des mêts nuisibles ne couvrent point une table entourée de Parasites adulateurs : un impure Laïs ne me vend point les faveurs qu'elle paye à un autre ; mais tranquile , indépendant , je réfléchis , je m'éclaire , je cherche la vérité , & elle me mene à la vertu. Pope me les montre ; Usbek me les fait aimer. Je fonde les merveilles de la Nature : tantôt je veux connoître la substance de mon ame , & je m'éleve aux sublimes visions de Malebranche , où je me contente d'en suivre avec Looke quelques effets ; tantôt j'admire avec Winslou la solidité des fragiles ressorts qui font mouvoir la machine que j'anime , ou je m'égare dans l'incertitude des remèdes qui la réparent. Quelquefois , juge de Descartes & de Neuton , je fais marcher les corps célestes dans un vuide immense , par une Attraction

que j'ignore ; un moment après , je les fais voler avec aisance dans une matiere plus compacte que l'or , par une impulsion qui ne m'est pas plus connue. L'aimable Fontenelle m'invite à des mondes nouveaux , tandis que ses rapides pinceaux de Bossuet & de Montesquieu , font passer devant moi les illustres brigans qui ont mérité les hommages de celui-ci , en le désolant. Homere me transporte au milieu des combats : j'admire Achille , je m'intéresse pour Hector. Momime partage mes larmes avec Zaire ; Pauline m'enchanté ; Cinna m'étonne ; je frémis pour Rhadamiste. Je reconnois les Tartuffes dans une peinture qui me charme. Horace la bouteille à la main , sa Glicere sous le bras , couché dans un char traîné par les Satyres , se montre à moi dans un désordre que couronnent les Graces ; Rousseau marche derrière moi d'un air plus sombre , & me

sûre davantage ses pas; Catulle me lit ses ouvrages délicats ; mais il fuit avec un œil jaloux quand il voit Grefser qui m'apporte sa Chartreuse. Je vais avec Virgile dans les bois , & je crois entendre les sons harmonieux dont il faisoit retentir les forêts de Mantoue , pour sa belle Amarillis.

ORONTE. Je vous félicite d'être si bien accompagné dans votre hermitage. Cette Société est riante ; mais je veux que vous goûtiez les plaisirs. Au moins le respect des hommes est un bien qui vous manque.

ALCIPPE. De quels hommes ?

ORONTE. De beaucoup. Je sçais qu'une fortune médiocre n'est jamais par elle-même un objet de mépris quand elle est unie à la Vertu ; la Vertu n'en est que plus vénérable à mes yeux. J'estime mieux dans sa pauvreté , que dans tout son éclat. Mais peu de gens ont ces senti-

mens , & presque tous agissent d'une maniere contraire.

ALCIPPE. Eh que fait l'estime de ceux-ci ?

ORONTE. On est toujours jaloux du dernier suffrage.

ALCIPPE. Il y a long-tems que j'y ai renoncé. Quel homme vivroit tranquille , s'il faisoit dépendre son repos d'un Public qui varie sans cesse ? Ne sçavez-vous pas que la réputation est un phantôme qui s'éleve sans sujet , qui se détruit sans cause , aujourd'hui adoré , demain évanoui ? Malheureux qui met son bonheur à être l'Idole d'un vulgaire injuste & inconstant , divisé avec lui-même , dont une partie méprise ce que l'autre admire ! L'estime d'un petit nombre qui pense , est la seule dont je sois jaloux.

ORONTE. Mais la mériterez-vous ?

ALCIPPE. Comment ?

ORONTE. Pardonnez ma franchi-

se, c'est le défaut d'un ami. Il me semble que nous ne devons estimer un citoyen qu'à proportion qu'il est utile à l'Etat. Je respecte un Guerrier qui le défend contre les étrangers; un Magistrat qui empêche les violences domestiques; un Orateur qui démasque l'injustice, & soutient l'innocence. Mais l'homme de Lettres! Il amuse un moment, & voilà son sort.

ALCIPPE. Ainsi, content que les vices grossiers soient bannis de la Société, vous vous embarrassez peu que les vertus y soient en honneur.

ORONTE. Pouvez-vous me prêter une pareille pensée? Personne ne les croit plus nécessaires que moi. Quel cœur ne sent pas le prix de l'humanité qui perd tant de charmes sur nos jours?

ALCIPPE. Dans quel rang mettriez-vous un citoyen qui tendroit à l'inspirer?

ORONTE. Au premier.

A L C I P P E. Placez-y donc l'homme de Lettres. Son Art n'est autre chose que la Vérité & la Vertu, ornées de toutes les graces qui peuvent les faire aimer. Il les montre dans des préceptes concis ; il les peint par des figures hardies ; il les inculque par des images fortes ; il les fait goûter par des tours délicats ; il les inspire en les tournant en sentiment ; il les enchaîne dans des accords harmonieux ; il les produit dans des spectacles enchanteurs ; il les mêle avec des exemples touchans, des fictions brillantes, des idées flatteuses ; & s'il invite l'Amour, ce n'est que pour faire entrer le devoir à la suite d'une passion qui tient la clef du cœur humain.

O R O N T E. Vaine déclamation ! Il est facile de peindre en beau les objets les plus difformes. Ils sont tous comme ces masques des anciens d'un côté expressifs de la joie, & qui de l'autre

montraient les allarmes. Qu'il me feroit aisé de discourir , si je voulois faire valoit contre vous les traits de la Satire , la noirceur des Epigrammes , les flatteries des Orateurs , les maximes corrompues de vos Lyriques , l'obscénité de vos Contes... enfin mille autres crimes

ALCIPPE. Ou mille autres abus.

ORONTE. Mais quand les abus d'un Art sont toujours plus fréquents que l'usage , cet Art est pernicieux.

ALCIPPE. Sans doute ; mais ce n'est point ici le cas. Pour deux ou trois Artistes infortunés qui avilissent aujourd'hui leur foible étincelle dévouée au vice , il en est trente qui consacrent leurs talens à la vertu.

ORONTE. Je le veux croire ; & laissant à part des inductions particulières toujours fautive's , recourons à des exemples publics qui font la regle.

Il est constant que les Peuples, & les siècles les plus éclairés ont été les plus vicieux.

ALCIPPE. Quelle erreur, mon cher Oronte ! J'ai lû les Histoires de tous les tems. J'ai toujours vû marcher ensemble le vice & l'ignorance ; les vertus & les lumieres. L'Egypte, le berceau des Arts, est en même-tems celui des loix raisonnables. Les siècles des vertus de la Grèce sont les beaux jours des Lettres. Athènes produisit dans le même âge, ces hommes prodigieux qui la défendoient contre d'innombrables Barbares, & ces Poètes sublimes qui l'enchantoient sur les théâtres ; ces Politiques illustres qui la gouvernoient avec tant de sagesse ; & ces Génies aimables qui prêtoient à la Philosophie tant de charmes. On vit disparaître en même-tems les Euripides & les Iphicrates. Il n'y eut plus de Périclès, quand il n'y eut plus de Socrates.

Les Latins, Peuple poli, fournissent mille exemples de grandeur. Carthage, République grossière, n'en présente que de férocité. Rome agitée dès sa naissance, sans cesse troublée dans son cours, ne voit enfin luite des jours sereins, que sous l'auguste Protecteur des Sciences. Remarquez la différence des Conquérans qui les ont cultivées, & des Vainqueurs qui les ont méprisées. La clémence & le bonheur suivent les chars de victoire d'Alexandre & de Cefar : tout périt sous les Goths, les Arabes & les Tartares. Qu'étoit-ce que l'Europe, il y a quelques siècles ? Le théâtre du carnage & de la superstition, où l'on voyoit succéder sans interruption, des guerres sanglantes, des victoires cruelles, des traités perfides, des trahisons odieuses, des révolutions rapides. Aujourd'hui tranquille, florissante, elle voit ses Princes équitables, ses Peuples soumis, ses Empires unis

entr'eux. Si quelque orage altère cette sérénité, l'humanité dirige les bras qui lancent la foudre ; & bientôt une solide paix rétablit la félicité. Qu'est-il besoin de chercher des exemples étrangers ? Rappelez-vous le tems où la France étoit courbée sous le Sceptre ensanglanté des Valois. Des Vassaux infortunés, des Seigneurs tyrans, une Noblesse sans cesse armée contre elle-même, des Guerriers décidant les plus légères querelles par des flots de sang, des Magistrats ignorans, des Pontifes féditieux, une politique grossière, des troubles perpétuels ; voilà l'ébauche des malheurs de ces tems. Comparez-les à ces jours, où cette même France triomphe sous la domination des Bourbons, où un sage gouvernement donne le calme, où les loix arrêtent l'injustice, où la récompense excite l'industrie, où les Honneurs invitent la Vertu, où une douce aménité répand ses agrémens

dans les Sociétés les plus viles. Quelles sont les époques de ces changemens prodigieux ? Celles de la renaissance des Lettres , les regnes des Léons , des Richelieus, & des Louis. Il semble que les Arts soient un soleil du Printems qui développe les ressorts engourdis de la Nature , les anime , les pousse , & leur donne la force de produire ce nombre prodigieux de fleurs brillantes qui la couronnent , & de fruits utiles qui la réparent.

F I N.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Considérations sur les Révolutions des Arts* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 19. Septembre 1754.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé Alexandre DE MEHEGAN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Considérations sur les Révolutions des Arts* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera ; & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives,

à compter du jour de la date des Présentes ;
Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ; & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le Contre-Scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ;

& qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons, & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. Vou- lons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Con- seillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permis- sion ; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contrai- res : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent cinquante quatre, & de notre regne le qua- rantième. Par le Roi en son Conseil

PERRIN.

Je soussigné Guillaume Alexandre DE ME-
HEGAN Ecuyer, copie & transporte au sieur
Brocas le jeune, Libraire à Paris, le pré-

sent Privilège, pour en jouir à perpétuité,
selon nos conventions, comme d'une chose
à lui appartenante, & en disposer ainſi
qu'il lui plaira. Fait à Paris ce 4. Novem-
bre 1754.

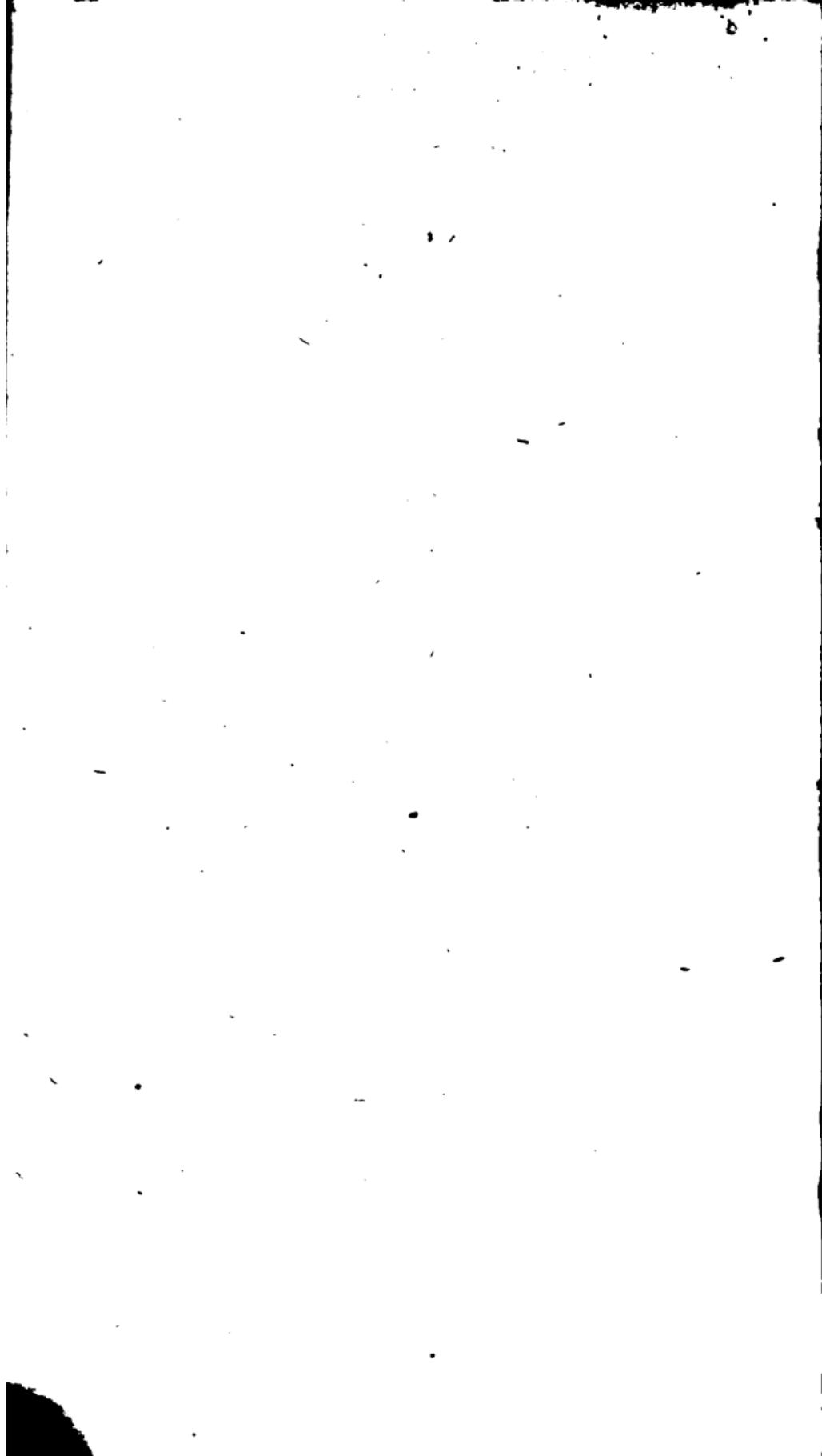
G. A. DE MEHEGAN.

*Registré ensemble la présente Cession sur le
Registre XIII. de la Chambre Royale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris, N°. 442.
fol. 342. conformément aux anciens Regle-
mens, confirmés par celui du 28. Fevrier
1723. A Paris le 5. Novembre 1754.*

DIDOT, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Imprimeur
de la Reine, & de l'Archevêché, 1755.





M 2 MEH

503419858

RBS



